
3 1761 07960811 3





PAUL DOLLFUS

Sociétaire

(MŒURS DE THÉATRE)

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE
ALBERT SAVINE, ÉDITEUR
12, *rue des Pyramides*, 12

A Alexandre Lévaï.

PAUL DOLLFUS

Son admirateur et ami

SOCIÉTAIRE

(MŒURS DE THÉATRE)

Paul Dollfus



PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE
ALBERT SAVINE, ÉDITEUR
12, *rue des Pyramides*, 12

—

1891

A MON AMI ET COLLABORATEUR

OCTAVE AUBERT

Mon cher Ami,

Nous sommes assez d'accord sur les mérites de MM. les Comédiens *ordinaires* du Peuple Français pour que je croie pouvoir te dédier ce livre écrit pendant les loisirs que me laisse l'ouvrage de bénédictin que nous avons entrepris en commun.

J'ai essayé, dans ce roman, de détruire un petit préjugé, de crever la bulle d'air de réputations injustifiées, — encombrantes.

Accepte donc cette dédicace, puisqu'en somme c'est à peu près ce même but — détruire des erreurs, abattre des idoles, — que nous avons assigné à notre *Dictionnaire*.

A toi,

Paul DOLLFUS.

Paris, le 6 avril 1891

PREMIÈRE PARTIE

SOCIÉTAIRE

(MŒURS DE THÉATRE)

I

UNE TEMPÊTE AU FOYER

Le tintement grêle d'une sonnerie électrique éclata tout à coup dans le calme des couloirs ; l'huissier à la chaîne d'argent imposa silence, d'un geste, aux gens de service cancanant autour de lui ; tous, comme une nichée d'oiseaux surpris, se dispersèrent vers les étages supérieurs où s'alignent les loges.

D'un petit claquement sec, la porte de communication s'ouvrit ; et, devant l'huissier solennel — saint Pierre de ce paradis de théâtre — commença l'habituel défilé des gens qui « ont leurs entrées au Foyer », un peu augmenté, ce

soir de première, de quelques célébrités aux apparitions volontairement rares.

Petite première, d'ailleurs ; pièce d'un jeune auteur, reçue en un moment d'emballement, après une lecture émouvante, et qu'on regrettait déjà de n'avoir point renvoyée — pour longtemps — à correction. Salle froide ; pièce mauvaise et banale, comme toutes celles qui ont la chance d'enthousiasmer subitement ces messieurs du Comité.

Mais le public est si moutonnier et l'habitude si tenace que, malgré les indiscrétions navrantes des derniers jours, le Tout-Paris était venu sur le coup de neuf heures et se précipitait au Foyer, dès le premier acte, par habitude, et un peu pour jouir de la mine du débutant déconfit.

Toujours semblable à lui-même, ce Tout-Paris, dans le premier de nos théâtres comme dans la dernière cage à marcheuses des boulevards ; comptant tout autant, ici que là, de boursiers véreux, de banquiers dont les jambes ont des tressaillements au seul nom de Bruxelles, de reporters cher payés, d'hommes politiques sans emploi, de grands viveurs ruinés, et de croupiers de cercle.

Une chose pourtant donnait une physionomie

à la foule qui se précipitait de la salle vers la porte sévèrement interdite aux non initiés : cette phénoménale quantité de parasites de théâtre, aspirants auteurs, aspirants acteurs, aspirants directeurs, aspirants secrétaires, qui suit ces messieurs et ces dames de la Comédie, comme les mendigos suivent les moissonneurs — pour glaner. Il y avait là les élèves des cours du Conservatoire et les élèves des cours libres ; les auteurs de bluettes pour soirées mondaines ; les entrepreneurs et sous-entrepreneurs de casinos et de tournées ; toute une faune de frères, de cousins, de pères, d'amis, qui avaient niché, pendant l'acte, vers les hauteurs paradisiaques, et, dès le rideau bas, s'étaient précipités en affamés vers la communication, pour présenter les premiers leurs hommages aux héros de la soirée. On pressentait sous ces crânes courbés et derrières ces lèvres écloses en grimaçants sourires, tout un essaim bourdonnant de monologues, de saynètes, de comédies de paravent, de drames, de vaudevilles, prêts à prendre leur essor, et cette conviction vous envahissait, consolatrice, que de longtemps encore la France ne chômerait pas de Coquelins et de d'Ennerys.

Tout de suite, l'Administrateur Général et l'auteur, très animés, s'étaient éclipsés vers le cabinet directorial où, sans doute, une explication orageuse s'allait dérouler ; et, sans même la gêne d'une tristesse à consoler, le flot des habits noirs s'écoulait doucement, un peu pressé d'abord dans le couloir où le buste de Rachel grimace sur son socle de bois, allégé à l'aiguade du foyer des changements, épandu enfin, large, bien à l'aise, dans le grand foyer où le multipliaient à l'infini les hautes glaces avivant la lumière des lustres.

Méthodiquement, les groupes se formaient autour des divans et des fauteuils où ces dames, avec des gestes de reines, ébouriffaient leurs jupes somptueuses ; et une douce conversation, un susurrement de bon ton, tout miel, tout sucre, s'élevait vers les plafonds aux ors brunis, conversation essentiellement digne, convenable et à l'occasion spirituelle, comme il convient en un lieu qui a la prétention d'être le dernier salon où l'on cause.

Parfois, un petit cri sonnait plus haut, une voix de femme surprise ; un froufrou soyeux courait sur le parquet glissant ; une forme clair-vêtue s'envolait avec cette minauderie :

— Et moi qui oublie même de me regarder avant d'entrer en scène !

L'oublieuse s'engouffrait dans le foyer des changements, se campait devant une glace, et, vite, d'un coup de houpette ou de pinceau, rendait à ses joues la jeunesse nécessaire.

Des rires étouffés s'esquissaient ; des gestes retenus soulignaient des phrases murmurées ; en des angles, des saluts gourmés terminaient des présentations ; et cela, sans qu'aucun son trop élevé vînt déparer la parfaite convenance, la complète respectability de l'ensemble. De près, on se sentait dans un milieu qui fait tout son possible pour être grand-mondain ; à quelques pas, tant le murmure était doux, on se serait cru dans le salon des ombres.

Un moment, il se fit, ainsi qu'il arrive souvent dans les foules, un subit et unanime silence ; deux ou trois dialogues se poursuivant seuls, des bribes de phrases surnagèrent, comme des bouillons d'écume dans un eau tout-à-l'heure agitée :

— Le décret de Moscou !... Le décret de Moscou !... On nous l'oppose toujours quand nous demandons une réforme utile, réclamée par tout le monde !

C'était un vieux, très vieux critique, de petites, très petites revues ; et il s'adressait, le retenant par un bouton d'habit, au ministre des Beaux-Arts, celui qui fut si longtemps « notre spirituel confrère ».

— Et pourquoi donc n'en serions-nous pas, nous, de l'Académie ? Les journalistes en sont bien !...

Ceci jeté au milieu d'un groupe de petits jeunes, par un grand, vieux, beau comédien, arrivé au sociétariat à l'ancienneté, et très apprécié, parce qu'il ne jouait jamais.

Mais, vite, l'ensemble reprit en sourdine et toute discordance se tut de nouveau.

Peu à peu on s'animait ; les plus applaudies de ces dames étaient là, en toilette de ville, car la pièce, condamnée d'avance, avait été, finalement, confiée aux plus jeunes, et les aînées, venues en spectatrices, n'avaient pas à rentrer dans leurs loges pour changer de costume. On faisait autour d'elles des frais d'esprit, des mots très fins, des traits fort aiguisés, qui provoquaient mille jolis sourires très méchants. Parfois des bruits sourds venaient, échos de la scène où s'achevait une plantation laborieuse, faite de mauvaise hu-

meur, car, du haut en bas, on sentait que ça ne marchait pas. Mais, en somme, rien dans l'air de tous ces causeurs ne rappelait que ce soir-là était un soir de lutte, et que cette lutte se terminerait sans doute par une défaite ; on bavardait fort indifféremment sur un volcan,— attitude très parisienne.

D'abord, il est vrai, une tristesse de commande avait embrumé quelques faces ; des phrases de condoléance avaient été échangées :

— Cette pauvre Amra ! elle n'avait que trente-huit ans !

— Pauvre fille ! mourir ainsi...

— Irez-vous à l'enterrement ?

— Oui, nous irons toutes ; la Maison lui offre une superbe couronne, toute en violettes, et la Comédie y figurera en corps !...

— Ce sera imposant !

Et sur cette assurance que la Comédie accompagnerait à sa dernière demeure la morte de la veille, devant cette attitude si digne, si correcte, on avait vite chassé les idées noires, remis en poche les regrets de commande et l'on était revenu à des choses plus gaies, à ces banalités fines qui sont le fond de la conversation entre artistes mondains et gens du monde.

Dans les couloirs, quelques particularistes s'isolaient, étoiles-reines désireuses d'avoir leur cour à part, figurants obligés, contents de disparaître, solliciteurs cherchant un tête-à-tête.

Deux habits noirs, un, très bedonnant, d'où émergeait une tête porcine, rase de cheveux et glabre, avec d'énormes yeux myopes derrière un lorgnon aux verres presque sphériques, l'autre, mince, fluet, érigeant une figure jeune à la barbe blonde, se promenaient côte-à-côte entre les cadres où sourient éternellement les célébrités de la maison.

— Enfin, voyons, Bouchu, disait le second, à quand cette présentation ? Est-ce aujourd'hui, est-ce jamais ? J'ai là mon monologue en poche et, en un tour de main, ça pourrait être bâclé ?

— Comme vous y allez, mon bon ami ! répondait le gros. Ici, les choses ne se passent pas comme ça. Une présentation, un monologue à faire dire, c'est chose grave, très grave, beaucoup plus grave que vous ne pensez ! Attendez, Ferville, attendez, mon bon ami !

— Mais enfin, mon petit Bouchu...

— Oh ! c'est très grave, très grave...

Le petit s'impatientait; ils rencontrèrent un

couple qui revenait d'une promenade dans les corridors lointains : une petite femme maigre, plate, pâle, mal bâtie, en robe rose, et un gros homme, haut en couleur, vêtu d'un habit mal taillé, avec des cheveux blonds bouclés et un monocle qui ne tenait pas dans l'œil.

— Tiens ! fit Bouchu, la petite Zézette avec son marquis nancéen : on dit qu'il va l'épouser...

Et tout de suite, il courut vers la petite femme, la petite « premièré » du théâtre comme on l'appelait, et se confondit en saluts, voûtant son gros dos, faisant des mines avec son visage d'animal primé.

— Toujours délicieuse, toujours ravissante, toujours la plus belle !... Ah ! ma chère Lambel, sans vous, que deviendrait la Maison !...

Le marquis nancéen salua ; Zézette donna de l'éventail à Bouchu en l'appelant : — flatteur ! Et le petit Ferville, resté en arrière, s'impatientait, rageait sourdement.

— Bon ! le voilà encore qui rate l'occasion, qui la laisse filer, au meilleur moment. Quel brouillon que ce Bouchu, quel gros pâté rempli de vide !... En voilà un dont on ne m'expliquera jamais la réputation de bon garçon !

Entre les trois interlocuteurs, la conversation continuait, — très sucrée; mais tout à coup, une grosse femme, dont la gorge sautait mollement dans un corsage blanc, accourut, brandissant une face à main, et, haletante, chuchota bas à l'oreille de Zézette. Celle-ci, dès les premiers mots, laissa tomber les bras d'un air ahuri:

— Elle!... exclama-t-elle.

— Oui! répondit l'autre; tu l'as vue, ce soir, dans son avant-scène, n'est-ce pas, avec son vieux duc?... eh bien, elle n'est venue là que pour nous braver, pour afficher bien haut ses prétentions; elle dit à tout le monde qu'avant six mois, ce sera fait!...

— Jamais, ou je lui cède la place! répondit Zézette.

Et, lâchant tout à coup le marquis et Bouchu qui n'y comprenaient rien, la petite actrice pâle, devenue rouge subitement, se précipita vers le foyer, suivie de la grosse blanche, plus essoufflée que jamais.

— Que se passe-t-il? demanda Ferville à Bouchu.

— Je ne sais pas, mais c'est grave, très grave!

Ferville, sans écouter plus de doléances, se glissa à son tour vers le foyer.

Déjà tout y était trouble, émoi ; les deux femmes entrées soudain s'étaient élancées vers leurs camarades éparses, et, à l'une, puis à l'autre, annonçaient l'émouvante nouvelle. Toutes sursautaient, joignaient les mains, levaient les bras.

On entendait des exclamations :

— Elle !... pas possible !... c'est un canard !...

Mais Zézette et sa compagne affirmaient, juraient dire vrai, et les visages devenaient furieux.

— Qu'est-ce, qu'y a-t-il? demandaient les habits noirs point mis au courant.

On n'avait pas le temps de leur répondre. On était tout à la nouvelle, qui faisait traînée de poudre.

Un éclat menaçait.

Tout à coup, dans un angle, Zézette aperçut, toujours en proie au vieux critique, le « spiritue confrère » le ministre des Beaux Arts. Et, de ce pas de la jeune première qui reconnaît sa mère à l'autre bout de la scène elle courut à lui ; d'un geste, elle écarta le critique et s'empara du ministre en femme qui ne lâchera plus sa proie.

— Est-ce vrai, monsieur le ministre, s'écria-t-elle d'un ton tragique, est-ce vrai ce qu'on vient de me dire ?

Le ministre (il devait savoir, cela se sentait au pli de ses lèvres, à la fuite vague de son regard) sourit, demanda complaisamment :

— Quoi donc ? mon enfant, qu'est-ce qui vous trouble ainsi, que se passe-t-il ?

— Vous ne savez donc rien ?... ou bien serait-ce faux ?...

Nouveau sourire du ministre.

— Mais, enfin, de quoi est-il question ?

Alors Mlle Zézette Lambel se redressa de toute sa courte hauteur, et d'une voix que l'Ambigu lui aurait payée au poids de l'or :

— Mlle Lucinde Noirmont pose sa candidature au Sociétariat, et prétend être nommée à la prochaine élection !

Un boulet de canon tombant au milieu de cette foule tout à l'heure si gentiment susurrante n'eût pas produit un effet plus terrible que ces quelques mots syllabiquement scandés. Les portraits d'anciens comédiens suspendus aux murailles semblaient eux-mêmes scandalisés. Les dames s'étaient dressées comme mues par autant de ressorts. Les hommes restaient debout, pétrifiés en un inénarrable étonnement. Et le ministre souriait toujours, d'un sourire fort ennuyé.

Un cercle se forma, avec Zézette et le ministre au milieu.

Deux chroniqueurs, un pamphlétaire politique maigre, un boulevardier gras et myope, s'empressaient au premier rang :

— Bon ! disait le premier au second, on va laver du linge sale. Recueillons les éclaboussures.

Et l'autre répondait :

— Symphonie en bile majeure. Gare les hoquets.

Quelques timides seuls, ennemis des orages, craignant une fâcheuse histoire, refluèrent vers le couloir. La majorité, avide d'entendre, gourmande de scandales comme une réunion de dévotes, s'approcha.

Zézette, en quelques mots, résuma la situation :

— Oui, monsieur le ministre, cette... demoiselle, parce qu'elle a réussi à se faire nommer pensionnaire, grâce à... on sait trop quelles influences, se croit tout permis. Ce soir elle a refusé son service régulier, elle l'a renvoyé tout bonnement, sans rien dire, au dernier moment ; et puis, tout à l'heure, au milieu de l'acte, elle a fait son entrée dans la première avant-scène, comme une impératrice ; elle s'étale là, dans une toilette toute

blanche, — une toilette de vierge ! — sans bijou, comme si elle les méprisait, tant elle en a !... derrière elle, elle montre son... monsieur, une véritable Altesse, qui ne craint pas d'acoquiner son grand nom et ses cheveux blancs à cette... créature! Et, à l'entr'acte, elle appelle tout le monde, la presse, les amies pour annoncer la grande nouvelle : elle va être sociétaire !... Eh bien ! au nom de toutes mes camarades, je le déclare ici, cela ne sera pas, cela ne sera jamais !...

— Jamais !... répétaient dix voix, en écho.

Et, tout de suite, ce fut fini, l'admirable respectabilité de tout à l'heure; envolé, l'extrême bon ton, le parfum de grand monde ; il n'eût pas fallu un microphone bien sensible pour saisir sur les lèvres roses de ces dames dix exclamations, dix qualicatifs à l'adresse de Lucinde Noirmont, qui eussent singulièrement détonné, un instant plus tôt.

Le ministre semblait de plus en plus agacé ; il eût voulu être à cent lieues de là ; il eût donné une poche de son portefeuille à qui l'eût tiré de ce cercle. Pourtant, toujours souriant, il demanda :

— Mais, enfin, que lui reprochez-vous, à cette pauvre... Lucinde?

— Ce que nous lui reprochons !!... (ceci dit avec une chute des bras, comme si une telle question était incompréhensible.)

Le ministre continua :

— Elle manque peut-être un peu de classiques? Bah ! qui n'en manque pas !... Elle ne dit peut-être pas le vers à la perfection?... C'est si difficile!... Et puis elle a une si jolie bouche !

— Et elle s'en sert si bien ! lâcha comme un jet de fiel, la maigre Zézette.

— Ça se gâte ! dit le chroniqueur boulevardier.

— Elle voit la paille dans la bouche de sa voisine... murmura le pamphlétaire politique.

Mais Zézette continuait :

— Enfin, monsieur le ministre, nous-ne-voulons-pas-de-cette-créature-dans-cette-maison! Elle n'y entrera pas! Nous sommes d'honnêtes femmes, nous!

— Oui, nous sommes d'honnêtes femmes! appuyèrent des voix.

— Nous avons des enfants ! ajouta l'une de ces dames.

Et M[lle] Zézette répéta, sans prendre garde :

— Nous avons des enfants !...

Cette fois, les deux chroniqueurs ne furent

pas seuls à rire. Mais nul ne releva le *lapsus*.

Du bout du pied, le ministre battait une marche rageuse, ses dents mordillaient les pointes de ses moustaches blond déteint ; ses paupières fatiguées tremblaient sur les yeux toujours vagues. Il eut un haussement d'épaules assommé, un geste d'obsession :

— Mais vous êtes les maîtres chez vous ; vous avez votre Comité ; à vous de choisir !

— Oh ! le Comité !... fit dédaigneusement Zézette. Et, brusquement, elle conclut par cet ultimatum :

— Je n'ajoute qu'un mot : Si cette cré-a-ture est nommée, je prends ma retraite.

— Et moi aussi !... Et moi aussi ! crièrent dix voix.

Le ministre trépignait. Mais, tout à coup, sa figure s'éclaira, se détendit : le grêle roulement de la sonnerie éclata, appelant les spectateurs à leurs places, les acteurs à la scène ; et, en un instant, le foyer se vida, les robes de soie s'envolèrent au milieu de froufrous criards. Les habits noirs suivirent, comme à un enterrement.

— Ouf ! fit le ministre qui s'épongea le front.

Et, près de lui, le pamphlétaire toujours aimable, murmura :

— Harpies !

En cinq minutes, les coulisses étaient évacuées, les couloirs libres, les habilleuses et les gens de service avaient repris leurs places sur la banquette où, un quart d'heure plus tôt, ils faisaient des cancans, se racontaient les feuilletons du *Petit Journal.*

A trois ou quatre reprises encore, la porte de communication claqua pour un retardataire égaré en des couloirs supérieurs.

Une actrice, sentant très fort l'héliotrope, les cheveux à peine attachés et d'une main boutonnant une dernière agrafe, se précipita. Et, enfin, une trombe, une avalanche, l'auteur. très pâle, les lèvres serrées, et le directeur, calme, venus du fond de l'étage.

— C'est une saleté ! grinçait l'auteur entre ses dents. J'en appellerai à la presse...

Puis, tout-à-coup, les trois chocs loudrs du marteau résonnant au loin, et les premiers mots, vaguement perçus, d'un dialogue . . . .

Dans le foyer, seul, le petit Ferville restait, allongé sur un divan ; il souriait d'un fin sourire, heureux de ce qu'il venait d'entendre ; toute cette querelle au sérail l'amusait énormément.

Il murmurait à mi-voix :

— Elle est bonne!... elle est bien bonne!... elle est rudement bonne!... Ah! qu'elle est bonne!

Il se leva, jeta encore un coup d'œil sur ce foyer où il était venu pour la première fois, se dirigea vers la scène.

Dans le couloir, une curiosité le retint, il fit un tour, il donna un regard aux bustes solennels jaillissant des gaînes de bois, aux portraits vieillots, enfumés, léchés comme des couvertures de romances.

Un bruit de pas lui fit retourner la tête.

C'était un couple qu'il avait déjà vu, Zézette Lambel et le marquis nancéen : Zézette, les cheveux en coup de vent, la figure décolorée, les lèvres décolorées, les épaules décolorées, tout son rouge et son blanc envolés, évaporés dans sa rude colère de tout à l'heure; le marquis, chargé de vêtements, comme un valet de pied, — une fourrure, un pardessus, un chapeau de femme, des gants, un éventail brisé.

Zézette s'arrêta devant une glace, arracha son chapeau des mains du marquis, et, l'épingle entre les dents, se recoiffa avec les doigts. Elle trépignait, jaune de rage.

— Non!... je ne resterai pas ici cinq minutes de plus!... j'aurais une crise de nerfs... Allons-nous-en!

Le marquis s'empressait, l'aidait à se coiffer, à mettre son manteau, ridicule de gaucherie et de lourdeur.

Elle lui arracha son éventail qu'elle avait brisé, et cette ruine lui tira un regret :

— Un éventail de vingt-cinq louis!.. cassé... pour cette...

Le mot étonna Ferville, encore sous le coup du bon ton de l'instant d'avant.

Zézette, habillée, s'en alla par l'escalier des artistes, tapant ses hauts talons, claquant les portes, pendant que le marquis courait derrière elle, comme un gros chien bête...

Et ce ne fut pas tout, Ferville eut encore une idée plus nette de ce qu'il y a sous le vernis qu'il avait vu tout d'abord : en passant devant le petit foyer, porte close, il entendit un bruit de voix féminines, il prêta l'oreille ; c'était, à faire rougir un quartier-maître, une bordée d'injures adressées à l'absente Lucinde.

Il jeta un discret coup d'œil : deux de ces dames, toutes deux mariées, toutes deux fort choyées

dans le monde, toutes deux bien connues pour leur haute convenance, commentaient l'événement de la soirée.

Ferville passa, éclata de rire, se frappa le front en murmurant : — Tiens ! une idée ! et rudement bonne encore! Puis, il franchit la porte de communication.

II

LE MÉNAGE DANGEAU-SPIRE

Un coupé d'un luxe discret de bonne bourgeoisie emporta chez eux, après la représentation, M. Spire et Mme Dangeau-Spire, tous deux artistes de la Comédie, tous deux sociétaires depuis plusieurs années.

M. Spire, seul, avait été de la pièce.

Mme Spire, d'abord gratifiée d'un rôle important, l'avait, sentant le four, cédé — par amabilité pure — à une plus jeune, toujours tenue à l'écart, heureuse de se produire enfin dans une création.

Mais Mme Spire n'avait pas manqué la solennité; et, très jolie, très regardée dans sa toilette demi-deuil, mauve avec des passementeries d'un mauve plus pâle, au premier rang du balcon où elle était, elle avait applaudi longuement et fréquemment son mari.

Le ménage pouvait d'ailleurs être satisfait de la soirée : la pièce était tombée, quasi à plat, mais le lendemain, l'affaire était sûre, les journaux diraient :

« *M. Spire aurait sauvé la pièce, si elle* » *avait pu être sauvée; ce comédien hors pair* » *a été, suivant sa coutume, admirable d'hé-* » *roïsme, de pathétique, de mouvement... etc.* » *etc.* » (Cliché 13.)

Et, même entre soi, même loin de tous regards tiers, le ménage se croyait obligé de se montrer uni, de triompher en commun du triomphe de l'un des conjoints, d'être enfin ce modèle des ménages d'artistes sur lequel la presse s'attendrissait, heureuse de voir les comédiens rentrer dans le giron de la vie régulière.

M. Spire, en bon époux, racontait à sa femme légitime ses angoisses, ses craintes, son émotion, et comme il avait trouvé la récompense de toutes ses peines dans ses applaudissements — à elle.

— Oh ! j'avais un trac !... mais un trac ! disait-il, je sentais venir les sifflets !...

— Comme tu as dû souffrir, mon pauvre ami !

Et puis, il lui redisait, pour la troisième fois, son triomphe dans la coulisse, quand après le se-

cond acte, en plein foyer, le maître des maîtres, le critique des critiques, s'était élancé, l'avait pressé dans ses bras, avait frotté les poils rudes de sa barbe contre la joue rasée du comédien en criant dans un élan d'enthousiasme :

— Spire, tu as joué comme un ange !

Madame, pourtant accoutumée à ses propres succès, en pleurait de joie, et dans sa petite main adorablement soignée serrait les gros doigts sanguins de son mari...

... Mais à mesure que le coupé s'éloignait, vite entraîné par l'élégant trotteur, — se sentant plus seuls, plus éloignés du milieu convenu de tout à l'heure, plus libres d'être eux-mêmes — les époux bien unis s'isolaient peu à peu, s'enfonçaient dans chaque coin, songeaient à leurs particulières préoccupations, madame au résultat, probablement fort brillant, de son rendez-vous de l'après-midi suivante, avec un banquier de Genève, chez la Duchesse, son habituelle entremetteuse ; monsieur, aux satisfactions que lui donnaient les petites élèves de son cours mondain.

Le coupé filait par l'avenue de l'Opéra, la rue Auber, le boulevard Haussmann, vers l'Arc de triomphe.

Madame, la première, interrompit le silence.

— Tu as appris la nouvelle, n'est-ce pas ?

— Quelle nouvelle ?

— Lucinde Noirmont prétend être nommée sociétaire avant six mois !

— Hein ?

Madame répéta.

— Pas possible ! exclama encore Monsieur.

Mais Mme Spire raconta en quelques mots l'histoire du premier entr'acte, la nouvelle arrivée tout d'un coup, l'émoi causé, l'interpellation au ministre, et la résolution solennellement prise par toutes ces dames. Elle conclut :

— Tu sais, je ferai comme elles toutes, je prendrai ma retraite, je ne veux pas m'acoquiner avec une drôlesse !... Du reste, je puis me donner du repos un peu, nous sommes assez riches maintenant !...

Monsieur n'en revenait pas : quoi ? Lucinde avait cette prétention, elle espérait que le Comité ?... Mais alors...

Madame reprit :

— J'espère bien, qu'au Comité, tu ne la laisseras jamais admettre, n'est-ce pas ?...

Monsieur ne répondit pas, déjà emporté en des

songeries nouvelles par l'annonce de cet événement qui paraissait l'avoir bouleversé. Madame insista :

— Tu ne dis rien ?... Tu ne la laisseras pas admettre, n'est-ce pas?

— Hein ?... quoi... mais si !... c'est à dire non, bien entendu !... Laisse-moi la paix, nous causerons de ça plus tard, il sera encore temps.

Le silence reprit.

Monsieur, tout son esprit et tous ses sens tendus vers un même point — un furieux désir à peine endormi s'étant réveillé à l'intuition qu'il serait possible de le satisfaire, — s'abandonnait à un voluptueux rêve qui, subitement, venait d'absorber toutes ses facultés :

— Si sa femme disait vrai... si Lucinde, réellement, était mordue de la tarentule du Sociétariat... il la tenait, il faudrait bien qu'elle lui cédât... ou sans cela !...

Cette Lucinde !

Dire que vingt ans plus tôt, à leurs débuts communs, il l'avait eue son content, il s'était payé sa fleur de jeunesse, elle lui avait été fidèle des mois ; et, maintenant qu'il s'était retrouvé tout à coup un besoin d'elle, elle ne voulait plus, elle le re-

poussait, lui !... Bien d'autres cédaient pourtant! toutes ses camarades et combien de ses spectatrices !... Vieillissait-il ?... Il eut un moment d'angoisse, une colère sourde, puis un sourire : qu'importe ! il la tenait, puisqu'il était du Comité e qu'elle voulait être Sociétaire...

Singulière et terrible brute, ce Spire, qui avait réussi, à force de transplanter son art des planches dans la vie privée, à se revêtir d'un vernis très mondain !

On disait de lui : — Qu'il est charmant ! Quel comédien délicat ! Et quel véritable homme du monde !

Dans le fond, il avait un tempérament d'hercule des boulevards extérieurs, sensuel et crapuleux ; il n'était entré au théâtre que pour assurer la satisfaction de ses appétits, tout d'abord séduit par ce relent d'amours faciles et profitables qui vient des coulisses — sueurs de rut et vapeurs de fard, — et il les avait mises en coupe réglée, ces coulisses, ne laissant pas, sans la forcer, une de ses camarades, jeune ou vieille, belle ou laide, retenue ou dévergondée.

Par hasard, sous sa fauve enveloppe, cette brute cachait une certaine intelligence de la scène, un

talent susceptible de perfection ; et, après un long séjour en Russie, il avait réussi, grâce à la notoriété gagnée là-bas, grâce aussi un peu à ses exploits de mâle, à entrer à la Comédie où il occupait maintenant une véritable situation.

Du reste, il s'était beaucoup affiné, avait rentré les griffes, s'était imposé de jouer, dans la vie, un rôle d'homme correct et suffisamment froid ; mais il se rattrapait bien, en dessous, vivant fort luxueusement, ayant pris à Pétersbourg — où les grandes dames s'offrent des comédiens, comme ailleurs un griffon, — des habitudes d'existence facile, bien plus large que ne l'eût permis sa part de Sociétaire sans l'heureux appoint des offrandes de quelques applaudisseuses enthousiastes.

Il avait épousé sa camarade, la petite Dangeau, qu'il jugeait une femme agréable à tenir toujours sous la main, suffisamment séduisante pour calmer avec elle le désir d'une autre ; d'ailleurs fort entendue à trafiquer de sa propre chair en bonne commerçante, que nulle folie ne saurait emballer.

Et il tirait de cette union un surcroît de bien-être, encourageant sous un savant décorum les

faciles profits que sa femme prélevait sur les abonnés du mardi et les étrangers de passage.

Déjà, — tous deux, également rapaces, elle de tempérament très calme, lui, un peu refroidi, — ils se voyaient à la tête d'une belle épargne, songeaient à la retraite, à une fin d'existence terminée bourgeoisement, au milieu de l'estime commune, avec la joie des succès du jeune rejeton destiné à l'Ecole Polytechnique.

Mais la rencontre brusque de Lucinde, engagée quelques mois plus tôt comme pensionnaire, lui avait rendu toute sa fougue ; il avait été autrefois son premier amant connu à l'Odéon, où ils jouaient de compagnie; elle l'avait quitté, ils s'étaient perdus de vue, lui en Russie, elle, emportée en de folles fêtes ; mais il avait toujours conservé dans les muscles, dans les moelles, un voluptueux souvenir d'elle, de son âpreté au plaisir, de ses emportements furieux de passion ; jamais il n'avait retrouvé cette franchise de vice ; et quand il l'avait revue un soir, au foyer, il s'était senti repincé tout de suite, plus alléché encore par la riche maturité qu'il retrouvait que par la svelte jeunesse qu'il avait connue.

Plein de confiance, il avait, dès ce soir-là, dans

la loge de Lucinde, tenté un racommodement; mais à sa grande surprise, il s'était vu repoussé avec perte; Lucinde lui avait ri au nez, avait raillé, lui avait dit:

— Comment? encore!... après vingt ans! m'as-tu au moins attendu fidèlement?

Et il n'avait rien obtenu, ni ce jour-là, ni depuis, malgré des supplications, des menaces, des essais de brutalités, comme jadis, et dix tentatives de surprise!.. Cela tournait à l'obsession, à l'idée fixe; impossible de se calmer, même avec d'autres victimes nouvelles! Mais, maintenant, c'était fini, il était sûr de réussir, c'était une question de jours, d'heures peut-être!... L'important était que Lucinde fût sincèrement pincée, qu'elle n'eût pas été prise d'une simple tocade, mais ne rêvât plus que cela, Sociétariat!

— Bah! fit-il en haussant les épaules, rien à craindre, je m'y connais, quand ça les prend, à cet âge-là, l'ambition, ça ne les lâche plus!...

Le coupé s'arrêtait. Spire et sa femme descendirent, passèrent devant le valet de pied correct, s'engouffrèrent dans l'allée de la maison déjà ouverte, pendant que la voiture repartait, gagnant la remise dans une ruelle voisine.

C'était une monumentale maison de l'avenue de Friedland, où ils occupaient, au second étage, un somptueux appartement, n'ayant point voulu du petit hôtel, trop artiste, trop irrégulier.

Dans l'escalier immense, à la rampe sculptée, un épais tapis s'écrasait sous les pieds ; et, même à cette heure avancée, le lustre qui descendait du faîte, accroché à une colonne de cuivre, brûlait, d'une lumière douce réfléchie par les glaces qui encadraient la cage.

La porte à deux battants, masquée sur le palier par des draperies, était entr'ouverte ; la femme de chambre attendait, assoupie sur une chaise ; et, vite, elle débarrassa Madame, puis Monsieur, de leurs fourrures et de leurs chapeaux.

Ils ne soupèrent pas, ayant toujours fait fi de cette habitude cabotine qui déplace les heures de digestion, différencie l'estomac du comédien des estomacs bourgeois, mais ils passèrent ensemble dans la chambre du petit, virginalement tendue d'un reps à fleurs.

L'enfant reposait dans un lit de cuivre, sa jolie tête souriante perdue en un fouillis de dentelles.

Et, onctueusement, l'un après l'autre, Madame, puis Monsieur déposèrent un long baiser sur le

front du petit et caressèrent ses boucles blondes.

— Bonsoir!

— Bonne nuit!

Ils exagéraient encore, chez eux, pour les domestiques, leur parfaite mondanité. Et Monsieur baisa le poignet de Madame du bout des lèvres, très noblement.

Puis ils rentrèrent, l'un à droite, l'autre à gauche, dans leurs chambres.

Madame, sûre de sa beauté, et très reposée d'ailleurs s'étant levée tard, fut vite couchée et ouvrit un livre.

Monsieur commença une assez longue toilette de nuit, car il se fanait un peu, les années malgré tout commençaient à laisser des traces au coin des yeux, et il lui fallait être toujours jeune pour ne point faillir à sa réputation.

Devant sa psyché, avec des poses d'homme qui se déshabillerait en public, il s'étudiait de la tête aux pieds, ayant revêtu un léger costume d'intérieur, chemise de soie, large pantalon et courte veste de flanelle brodée de rouge.

Ce soir, il fut particulièrement satisfait de sa figure; ses yeux noirs brillaient, illuminant toute sa face, au teint d'ivoire; et ses lèvres étaient rouges

comme du corail, saignaient, vivant écrin de ses dents magnifiques.

C'était d'ailleurs tout ce qu'il eût de bien dans la physionomie, vraie tête de brute avec un front bas, écrasé de cheveux noirs, un nez court, relevé d'un coup de poing, et une mâchoire féroce, énorme, projetée en avant comme celle d'un bouledogue.

Il se mit autour des yeux, au coin où s'accuse la patte, d'une pâte tonifiante; et sur les joues rasées deux fois par jour, étendit une goutte d'une liqueur rafraîchissante, pour combattre les reflets bleus.

Puis, au lieu de se coucher, il resta encore, se promenant, s'arrêtant devant la psyché, souriant, très gai.

La chambre était luxueuse et vaste; le lit, immense, en chêne, avait des allures de lit historique; des draperies très lourdes tombaient aux fenêtres, aux portes, et sur la couche, un immense surtout s'étalait, pendait jusqu'à terre, avec des plis habiles mettant en relief des fleurs de lys d'or brodées sur un fond de velours de Gênes vieux rouge.

Et il se prélassait dans son luxe. L'idée de Lu-

cinde ne le quittait pas. Il avait découvert le lit, rejeté les draps très fins, et là, dans ces blancheurs, il la voyait toute, si blanche elle-même avec sa toison rousse, et si belle maintenant, si bien faite pour des enlisements de volupté.

Sûr à cette heure de la reprendre, d'avance il savourait son plaisir ; des idées lui venaient pour plus tard ; il songeait à la façon dont elle se donnerait, au jour, au lieu, à la circonstance même ; peut-être voudrait-elle encore, comme elle aimait autrefois, être forcée, prise à la hussarde, et il voyait la scène, elle, se débattant, lui, la saisissant dans ses bras robustes, luttant un instant, la jetant enfin sur le lit, dans la blancheur parfumée des draps, là, devant lui. .

Il haletait, ses yeux brillaient et ses mains, crispées, arrachaient les couvertures de son propre lit.

Un instant, il se remit, sourit, murmura :

— Bientôt ! puis fit un geste brusque, ôta son veston, s'apprêta à se coucher.

Mais, une fois encore, il s'en fut devant la glace, contempla son torse puissant, son cou large, blanc, avec des muscles saillants comme des cordes.

Et, subitement, de tous ces souvenirs évoqués, de tous ces futurs plaisirs imaginés, il lui

vint un besoin de satisfaction immédiate.

— Que n'est-elle là, maintenant! cria-t-il rageusement.

Mais il n'était pas homme à se vaincre ; il n'avait jamais su se contenir ; beaucoup de ses maîtresses, il ne les avait d'abord prises que par un besoin subit de plaisir, sans préférence aucune. Dans ces moments-là il devenait un fauve.

Et ses yeux étant tombés sur un portrait de sa femme pendu au mur, un très beau portrait, décolleté fort loin. un sourire lui vint, devant la jolie tête froide, les beaux bras ronds, la superbe poitrine.

— Eh ! eh !... Il me semble que je la néglige un peu, depuis quelque temps, ma pauvre Juliette... et pourtant,... elle est très bien encore... charmante!

Son siège était fait. Il repassa sa veste, ouvrit la porte, puis, très correctement, marchant sur les pointes, s'en fut frapper à la porte de sa femme.

— Qui est là ?

— Pouvez-vous le demander?

— Que voulez-vous?

Passionnément, — avec une passion de mélodrame — il se précipita:

— Toi !

Elle était très jolie, vue ainsi au lit, Mme Spire, plus jolie encore qu'à la ville ou à la scène ; ses yeux bleu-foncé brillaient d'un pur éclat, derrière de longs cils de velours; et la lumière tamisée de la lampe favorisait singulièrement son teint laiteux.

Elle eut un pincement des lèvres vite réprimé, car elle connaissait son mari, le savait implacable quand il voulait, prêt à des brutalités ; tout de suite, elle se soumit, répondit, comme pour une galerie :

— Que c'est aimable à vous de venir encore un peu causer de votre succès de ce soir.

Vite, très gentiment, elle se recula, fit place à son mari, disposa le second oreiller, le tapota pour le bien dresser.

Il était déjà près d'elle, la tenait dans ses bras. Et elle questionna encore, railleuse un peu :

— Ah ! ça, à qui en as-tu, ce soir?

Il ne répondit pas.

Deux heures après, il dormait profondément, dans la ruelle.

Mme Spire ferma son livre, bailla, baissa la lampe et rejetant la tête sur l'oreiller:

— Cette Lucinde, quel toupet ! murmura-t-elle, puis elle s'endormit

III

Mlle LUCINDE NOIRMONT

— Eh ! la France, apporte-moi mon chocolat !

Lucinde, qui venait de s'éveiller, se mit sur son séant, baillant un peu ; l'Altesse, déjà levée, bichonnée, vêtue d'un costume du matin élégant et jeune, jeta le journal qu'elle lisait et se précipita, tel Louis XV au réveil de la Du Barry.

Dans une tasse de vermeil, sur un guéridon de laque, du chocolat fumait.

L'Altesse poussa le guéridon vers le lit, prit la tasse, posa un genou en terre près du chevet ; puis très humblement, offrit à sa maîtresse le breuvage brûlant.

Elle remercia d'un sourire, d'une tape sur la joue, et commença de manger tandis que le vieux duc, les yeux mi-pleurant d'amour, restait à genoux, comme en extase...

Spectacle vraiment digne d'Athènes ou de la Régence! dans le lit magnifique, la courtisane dont deux générations de commanditaires avaient pétri le corps; à terre, en adoration, l'allié direct du dernier prétendant, le vieux duc au nez bourbonnien disant toute une ascendance de gloire royale; et l'ensemble estompé par les vapeurs du déjeuner, comme par des fumées d'encens.

Certes, un démocrate eût vu là tout un rachat des siècles de glèbe et de servage, un inévitable retour de l'absolue justice; sur le lit — un trône, brillant d'or, de soie, — l'obscure fille de la plèbe, la fleur de quelque insondable ruisseau; à ses pieds, dans la boue latente du tapis souvent propice à de rapides et vénales amours, le descendant des rois!

La chambre, tout entière, avait elle-même un aspect de temple. Des draperies de blanche peluche de Venise couvraient tous les murs, s'accrochaient au plafond très haut, s'y rejoignaient, formant chapelle; et leur retombée dessinait d'immenses plis somptueux, tout un luxueux capitonnage qui devait retenir les paroles d'amour savantes ou affolées, les diriger, sans la perte d'un son, vers le faîte, comme des prières vers la voûte d'une cathédrale.

Le lit — un fouillis de dentelles, un océan de batiste transparente, fleurant fort la chair humaine, immense, avec des vagues révélatrices d'où jaillissait, comme une île édenesque, le corps de Lucinde — s'érigeait en autel sur une estrade dont les deux marches disparaissaient sous des peaux d'ours blanc.

Et les hautes fenêtres illuminaient la chambre d'une lumière caressante, trahissant partout de nouveaux trésors : des meubles bas aux invites irrésistibles ; des statues vibrantes sous le marbre ; et, dans les cadres aux merveilleuses ciselures, des glaces énormes, si claires, si nettes qu'elles semblaient faire elles-mêmes de la lumière.

Des galions d'or étaient enfouis là ; une peur prenait, écrasait, devant les richesses englouties, à l'idée que toutes ces choses et toutes les autres aussi luxueuses entassées dans l'hôtel n'étaient que les miettes restées aux doigts de la femme de tous les trésors qu'elle avait remués, jetés aux quatre vents en des fêtes inouïes, sardanapalesques, et des générosités d'impératrice.

... Lucinde grignotait, très à l'aise dans cette gemme ; elle riait, plaisantait doucement.

— Compliments, mon cher, dit-elle au vieux duc, cette nuit vous comptera !

Et elle caressa la moustache blanche, tandis que la bouche du vieux mangeait de baisers les doigts fuselés.

Puis, toujours souriante, elle repoussa la tasse, la rendit à l'Altesse, qui continua de faire le service, flattée d'être admise à ce rôle de vieux chien.

Tout à coup, elle se tordit, s'abandonna à un rire fou, s'ébroua en une faubourienne gaîté :

— Ah ! la France, mon pauvre vieux, si tu savais comme tu es drôle ; c'est à faire crever de rire tes collègues de la Coupole !

Et il ne se fâcha pas, habitué à ces brusques sorties qui pimentaient singulièrement la manière d'être de Lucinde, en faisaient tout le prix aux yeux du vieux prince, quinze lustres de sa vie étranglée par l'étiquette des cours, la morgue des exils.

Il resta debout près du lit, perdu dans une contemplation, ne pouvant détacher ses yeux du corps de Lucinde, jeté là, sans voile, nu dans la chemise ouverte comme une tunique, si blanc sous l'or roux des cheveux épars, avec un tel

abandon, si peu de fard, d'apparente coquetterie, que la commençante fuite des lignes s'oubliait et que le désir restait seul, plus âpre, certes, vers cette chair mûre suant la volupté, que vers une jeunesse toute fraîche. secouée encore de frissons de pudeur.

En la voyant si belle, si sûre d'elle, si peu préoccupée de tout artifice, qui se fût rappelé que vingt ans déjà elle était au pinacle, la reine du vice et du théâtre, qu'elle avait saoûlé de désirs des milliers d'auditeurs et abreuvé de satisfaction des centaines d'amants. preneurs au comptant ou suppliants transis à qui elle ne refusait jamais l'aumône.

Devant ses richesses accumulées, et celles qu'elle avait dissipées, qui donc eût songé à ses lointains débuts, aux premiers pas timides et difficiles, à toutes les dures luttes de la chrysalide? — Lucinde, parfois. pour en rire, ou en philosopher, car elle était fort spirituelle, ne dédaignait pas de jouer les Aspasies, en notre fin de siècle...

Elle seule eût pu dire en quelle loge ou quelle mansarde, elle était venue au monde, si elle avait apporté la première honte dans une famille à l'impeccable pauvreté, ou si elle n'était que la der-

nière et suprême efflorescence de toute une lignée d'obscures courtisanes.

Un soir, vingt ans plus tôt, quelques mois avant l'Exposition, Paris avait appris son existence ; un vaudevilliste, disait-on, Barrière, insinuaient les bien renseignés, avait imposé au directeur des *Variétés* d'octroyer un maillot, dans une revue, à cette jolie fille déjà femme, malgré la naïveté, sous le velours des cils, de ses sombres yeux bleus.

Tout en montrant ses cuisses robustes, elle avait révélé un joli petit talent de diseuse, dans les annuels couplets de *Monsieur l'Amour*. Et, tout de suite, elle s'était trouvée lancée, cotée. désirée, mise à l'encan, attribuée — gratuitement — à tel ou tel essuyeur de plâtres des étoiles naissantes.

En une chronique charmée, elle fut définie par Scholl « un délicieux biscuit de Sèvres », et son vieil ami, l'auteur dramatique, s'extasia devant son avenir :

— Tu as une fortune dans ces yeux-là ! affirma-t-il.

Mais la fortune n'était pas venue immédiatement ; d'abord, on s'était emballé, quand on avait vu la simplicité de ses costumes de ville, ses départs solitaires, le soir après la pièce, son inimi-

table façon d'allumer des cigarettes avec les déclarations, et de faire cadeau des bouquets à son habilleuse.

Mais on s'était vite lassé de cette vertu à la longévité surfaite ; et, bientôt, la Schneider, un moment pâlissante, était remontée au zénith des gloires théâtro-galantes ; Lucinde était oubliée.

Si oubliée que nul ne fit attention à son subit changement de genre. son entrée à l'Odéon, modeste, ignorée, comme une fuite ; et, une seconde fois, elle avait dû se révéler dans un petit rôle de comédie où l'on fut fort surpris de la retrouver.

— Tiens ! Lucinde...

Cette fois, ou lui crut la tarentule scénique et les banquiers firent place aux protecteurs artistiques : vaine transformation. Lucinde était toujours aussi inabordable.

— Et Barrière, pourtant ! se disait-on.

Enfin, par hasard, on apprit qu'elle s'était apprivoisée, mais pour qui !.. pour un obscur compagnon de planches, Spire, qui faisait, comme elle, ses premiers pas à l'Odéon. Cette fois, on la vit définitivement perdue, et on lui accorda un regret:

— Pauvre fille, elle donne dans les cabotins !... C'est dommage !...

Mais on se trompait encore.

Spire ne dura qu'un temps, une seconde.

Venu du petit théâtre de la Tour d'Auvergne où il avait, quelques mois, joué devant les familles, il s'était déjà intronisé à l'Odéon, non aux yeux du public qui n'avait pu encore distinguer sa manière sobre et sûre, mais parmi ses camarades, les débutantes surtout, qu'il pliait à son joug, l'une après l'autre.

Lucinde le conquit dès l'abord, lui mit du feu dans les veines, l'affola de passion et de désir, d'autant plus qu'elle accueillait toutes ses tentatives avec des douches de dédain ; si bien qu'un jour de répétition, derrière un portant, il la prit presque de force, la jeta, la bouche fermée d'une main, sur une caisse et la viola férocement.

Elle était prise, vaincue par cet exploit de mâle, et le collage commença tout de suite, tacitement, comme une chose convenue d'avance.

Spire, lui-même, fut étonné du tempérament qu'il lui découvrait d'amoureuse insatiable, experte en quelques nuits aux plus mystérieuses recherches, curieuse toujours de nouveaux raffinements, tout son corps d'un seul coup transformé eu une infatigable machine à volupté, immé-

diatement désengluée des dernières pudeurs.

Et il se repaissait d'elle, sans frein, et elle le supportait, le recherchait, le voulait sans cesse, comme si tous deux eussent lutté au premier vaincu.

Des jours, des mois s'écoulèrent ; la satiété vint pour Lucinde devant les brutalités qui, d'abord, l'avaient séduite ; insensiblement elle se détachait, froissée surtout par les difficultés de la vie, très ardues pour les deux débutants aux rares cachets.

Elle était avide de luxe, de friandises, d'existence large, gaspilleuse.

Spire, qui ruffianisait d'instinct et aimait d'ailleurs ses aises, la poussa d'abord à demi mots, puis sans aucune réticence, à tirer parti de sa beauté, à céder à quelqu'un de ceux qui la recherchaient.

Ce jour-là, quand il lui eut dit nettement ses rêves de bonheur à trois, elle n'hésita plus : elle s'en fût tout de go au rendez-vous imploré depuis des mois par un obstiné poursuivant, un général en retraite, avec promesse d'entresol, coupé au mois, femme de chambre experte, et le lendemain, lorsque Spire vint, tout frétillant, quémander le prix de ses sages conseils, elle le

mit à la porte le plus froidement du monde.

— Pourquoi partagerais-je ? lui dit-elle. Et, d'ailleurs, je t'ai eu pour rien ; si je voulais payer, maintenant, je chercherais du neuf.

Il s'en alla, furieux, mais bien vite consolé, se trouvant d'ailleurs rassasié d'elle, et, quelques mois après, il partit pour la Russie, laissant Lucinde déjà en plein succès.

Car elle avait vite monté, passant en quelques termes, de l'entresol au vaste appartement luxueusement meublé, du coupé de louage à la victoria triomphalement attelée, tandis que quelques créations vite remarquées, lui faisaient, au théâtre même, malgré les jalousies, une rapide réputation.

La fin de l'Empire la vit en pleine gloire, surpassant, dans cet affolement de réjouissances qui précéda et présagea la formidable chute, toutes celles qui, alors, tinrent le haut du pavé, — du trottoir.

On était dès lors fait à sa puissante originalité, au très particulier bouquet d'étrangeté réelle ou voulue qu'elle fleurait ; et c'était, dans la petite bonbonnière de pierres de taille qu'elle occupait près du parc Monceau, un incessant défilé, mieux,

un interminable assaut de fortunes, de titres, de gloires reconnues.

D'ailleurs, ce succès, elle le méritait, si tant est que le succès est dû à ceux qui se distinguent de la masse.

Actrice, elle n'avait pas adopté, malgré le débordement du reportage théâtral, la recherche de consécration bourgeoise qui distinguait déjà ses camarades des grands théâtres : elle aimait mieux qu'on parlât en première page de ses fêtes scandaleuses ou de ses gaspillages insolents, qu'en troisième, aux échos de coulisses, des pipis de son dernier né ou de son prochain mariage avec un honorable négociant.

Courtisane, elle se refusait à la basse et tatillonne cupidité de ses congénères ; elle fuyait leur renom de bêtise, cherchait à se modeler sur ses grandes précurseuses, Marion Delorme, Ninon, ou la Pompadour, dont l'esprit, certes, rehaussa singulièrement les débauches.

Même, elle se plaisait à ce passe-temps de reine ou de déesse qui est de faire l'égalité, de prendre aux uns pour donner aux autres, de laisser venir à soi jusqu'aux plus petits : en son cas particulier, de pressurer, vider, faire suer tout leur or aux

riches, afin de pouvoir, à l'occasion, se donner aux autres, à ceux qui possèdent seulement le renom, l'esprit ou la simple flamme de sincère désir.

Sa maison fut à la fois un lupanar, un salon où affluèrent les plus dignes, un bureau de charité.

Ceux qui, une fois, l'avaient conquise, l'avaient couchée sur des monceaux d'or, revenaient sans cesse, bien qu'ils se connussent parfaitement une foule de collaborateurs, pour ce qu'elle se les attachait indissolublement par son unique génie d'amoureuse, toujours relevé d'un incomparable cynisme et d'une indifférence absolue. Si quelqu'un, plus vorace que les autres, la voulait à lui seul, froidement elle lui faisait un terrifiant compte de ses dépenses seulement nécessaires, l'écrasait de chiffres rutilants, et concluait :

— Voilà, mon bon, ce qui m'est indispensable? Pouvez-vous y suffire?... Non, eh bien, alors, contentez-vous d'apporter votre pierre à l'édifice, et soyez heureux que je l'accepte!...

Engouement justifié ou non, cette franchise lui réussissait toujours.

Puis, à des jours fréquents, elle recevait : le guichet d'amour était fermé, les salons ouverts ; et malgré de féroces cabales féminines, tout ce que

Paris comptait d'illustrations reconnues, naissantes, ou même simplement en herbe, se pressait chez elle.

C'était alors, dans le boudoir, les salons, la chambre à coucher, le cabinet de toilette, d'exquises causeries entre une foule d'habits noirs graves ou jeunes, qu'elle charmait, flattait tous, savante à cela comme la plus mondaine des maîtresses de maison ; elle mettait en train les conversations, organisait les présentations, donnait à tous la gaîté, le ressort ; elle passait parmi les groupes, jetait un mot, un sourire, ne refusait jamais l'aiguillon de son parfum, de sa beauté que de généreux décolletages faisaient publics ; et puis, au besoin, pour complaire à quelque vieux savant, à quelque artiste entiché, à quelque inventeur avide d'elle, elle s'attardait à de techniques discussions, s'y montrait parfaite, pleine à la fois de connaissances et de modestie, tandis que l'interlocuteur, l'ouïe étonnée, se rassasiait à l'aise l'odorat et les yeux.

Son universalité était une source intarissable d'ébahissements ; où diable avait-elle eu le temps d'apprendre tant de choses, et surtout de les digérer à ce point qu'elle n'en fît point pédantisme ?

Un chroniqueur crût deviner l'énigme et affirma :

— Elle couche avec M. Larousse.

Elle rit du mot, ne dit pas son secret et continua d'être savante et spirituelle.

En même temps, sans jamais se fatiguer, sans songer aux haines que lui amassaient tous ses bienfaits, elle était généreuse pour les humbles, les quémandeurs, non seulement de son corps, mais de sa bourse.

On la vit sacrifier une semaine à un poètereau qui baisait la trace de ses pas et qui, après huit jours passés dans une ridicule banlieue — en bons amoureux de romance — lui dédia des vers indignés, sanglants, dans le ton d'un moderne Juvénal, pour se venger de ses faveurs.

Et plus d'un, homme de lettres, artiste, politique, connut alors combien elle était habile à venir au secours d'une secrète infortune, sachant faire accepter sans honte une aide qui, d'une autre femme, eût paru blessante.

On lui créa, en récompense, une légende : elle n'avait refusé le don de sa personne à aucun des machinistes des théâtres où elle avait passé. Lorsqu'on lui en parla, elle rit sans colère :

— Et après ? demanda-t-elle simplement. Quand

cela serait !... ils en valent bien d'autres. Et si vous saviez comme ils me regardent quand je suis en scène : on dirait des affamés de huit jours contemplant un gigot de mouton ! Gobseck lui-même leur jetterait un sou !...

En somme, une véritable individualité en notre époque où l'uniformité triomphe.

Le siège la trouva à son poste, son hôtel transformé en ambulance ; et la Commune ne la chassa pas de ce Paris qui était son royaume ; elle y resta, faillit un instant y ressusciter une Théroigne moderne, fut publiquement et pendant un mois la compagne, l'inspiratrice d'un des chefs, un artiste puissant que sa philanthropie, son besoin de justice avaient emballé ; tant, qu'à la pacification, on l'eût peut-être inquiétée, si, aussitôt la France rouverte à tous les exilés, elle n'avait séduit, accaparé, mis à sa dévotion, le vieux duc, l'Altesse qui, maintenant encore, obéissait à son moindre caprice ; et pendant les dix-huit ans écoulés depuis lors, elle avait poursuivi une existence pareille, plus opulente seulement, plus célèbre de jour en jour, au théâtre comme à la ville.

On ne comptait plus ni les ruines qu'elle avait faites, ni les applaudissements qu'elle avait récol-

tés, se montrant d'ailleurs, en l'une comme en l'autre chose, d'une entière personnalité.

Si, devant elle, on s'avisait de plaindre un des affolés qu'elle avait laissés inassouvis d'amour, mais les poches absolument vides :

— Bah ! disait-elle sans nul souci, il lui reste mon souvenir. Et il y a bien des pauvres gens qui n'en possèdent pas autant !

Si on lui parlait de sa gloire théâtrale, de ses succès, de l'amour qu'elle devait avoir pour son art.

— Ça, un Art ! C'est tout au plus un Mardi-Gras de tous les soirs... Dès que ça devient une profession régulière, dont il faut vivre, c'est assommant !...

Et, en effet, elle ne paraissait sur la scène que par caprice ; sa biographie dramatique n'était écrite que d'engagements superbes et de dédits subits, de ponts d'or et de procès coûteux. Un rôle lui plaisait-il, elle le faisait sien, sa chair, son sang, très amusée d'être aujourd'hui reine, demain courtisane, hier épouse coupable, ce soir vertu vengeresse ; tout le temps des répétitions, elle s'ingéniait à se fondre dans le personnage ; la première venue, elle jouait de tout son cœur

avec une incontestable originalité, poursuivait durant quelques soirées « pour les amis ! » disait-elle ; puis, quand le succès s'affirmait, quand la litanie des cent représentations menaçait, elle faisait sa fugue, lâchait tout, laissait en plan auteur et directeur :

— Est-ce que vous me prenez pour une machine? demandait-elle, si on la suppliait.

Un jour, enfin, comme on lui représentait combien ces coups de tête lui coûtaient, combien des engagements fidèlement tenus eussent augmenté son renom et surdoré son existence, elle voulut en finir une bonne fois, clore pour toujours la bouche aux sages conseilleurs ; et, sur une dernière remontrance, elle haussa les épaules, esquissa sur ses cuisses un geste canaille et répondit :

— Laissez donc ! j'ai ça, et ça me suffit !

IV

COMMENT ON DEVIENT PENSIONNAIRE

Un matin, la France — c'était l'habituel nom d'amitié que Lucinde donnait au duc — en ouvrant, à son lever, un journal, s'écria :

— Tiens cette pauvre Amra !....

— Qu'y a-t-il donc ?

— Elle s'est évanouie hier, pendant la représentation qu'elle donnait au théâtre de Belleville, et on craint, si elle en revient, qu'elle reste paralysée du côté gauche.

— Oh ! mon Dieu !...

Amra avait été une des rares actrices que les triomphes de Lucinde, son ancienne camarade, n'eussent pas animées d'une implacable haine ; et pourtant la vie ne lui avait guère été propice ! Entrée toute jeune à la Comédie, en qualité de pensionnaire, elle s'y était toujours vue mise

à l'index, tenue à l'écart, sans doute parce qu'elle ne consentit jamais à dérober, sous un triple voile d'hypocrisie, les faiblesses de son cœur ; et malgré son rare talent de tragédienne, fougueuse, convaincue, admirable, elle n'avait jamais pu triompher que dans ses tournées, ou durant des échappées en d'autres théâtres. Mais un aveugle et faux attachement à ce qu'elle appelait l'Art l'avait toujours retenue, empêchée de secouer sa chaîne, de chercher en des Maisons moins formalistes les succès qui lui étaient dus. Toute sa vie, elle s'était résignée à ses maigres feux, à son obscure dépendance, espérant toujours une création qui forcerait pour elle les suffrages du Comité et lui vaudrait enfin le Sociétariat, la couronne convoitée... Après vingt ans de lutte, pour vivre, elle avait dû se résigner à s'exhiber en de fatigantes caravanes à travers les théâtres des banlieues et des quartiers excentriques, et c'est là qu'à force de dégoût, de fatigue, suites, sans doute, d'une trop insoucieuse jeunesse, elle avait succombé, frappée à son poste, jetée bas, pour traîner quelques mois peut-être une agonie pénible, ignorée.

En une seconde, Lucinde revit toute cette exis-

tence ; en une seconde, lui revinrent à l'esprit toutes les rancœurs qu'elle avait amassées contre les coqs et les perruches du Saint Temple qui, choqués en leur invincible amour du décorum et leur insatiable boulimie de gain par la franchise d'allures et l'insolente fortune de Lucinde, l'avaient toujours accablée d'un hautain mépris ; plusieurs fois déjà elle avait songé à s'imposer à eux pour leur payer d'un coup, en plaisantes humiliations, les dédains ridicules qu'ils lui avaient toujours témoignés ; elle n'avait pas eu le temps de s'en occuper ; mais devant cet écrasement d'Arma, tuée, — Lucinde le sentait bien — par la quarantaine interminable que la Comédie lui faisait subir, son caprice se changea en résolution ferme, elle décida immédiatement qu'elle irait au cœur même de la place, se venger elle-même et venger son amie.

— Vite, qu'on attelle ! dit-elle à la soubrette qui avait répondu à sa sonnerie ; puis au duc, tout ébahi de ses brusques mouvements :

— Mon bon, avant deux mois je veux être à la Comédie !

L'altesse en resta muette un instant, si souvent elle avait entendu Lucinde exhaler en d'ironiques

cinglées tout le mépris que lui inspirait la Maison sacrée, confite en morgue hypocrite, plus jalouse de sa vertueuse réputation et de ses gros bénéfices que de son renom artistique.

— C'est une folie ! s'écria-t-il enfin.

— Possible, mon ami, mais cette folie m'est chère, et c'est encore vous qui me ferez avoir satisfaction !

— Moi!... et que puis-je?...

— Tout !... sinon sur les cabotins du comité, du moins sur ceux qui peuvent les décorer, les ministres ! Oh ! je connais votre secrète influence!... Et puis, vous savez bien que le directeur ne rêve que palmes vertes !...

Le duc eût, sans doute, répliqué, lutté encore ; mais la voiture était attelée, et Lucinde, habillée en un tour de main, s'enfuit, courant au chevet d'Amra.

— Je vais voir si je puis lui être bonne à quelques chose. Elle doit être bien seule, la pauvre fille !...

Bien seule, en effet ; seule, avec une vieille mère, toute tassée, rabougrie sous les successifs coups du sort, grognant sans cesse, ruminant à part soi une rage sourde de vieille femme bornée,

et tournant, avec une activité fébrile, autour du lit où sa fille était étendue sans mouvement.

Lucinde fut reçue comme un messie en cette maison où, malgré l'attristante richesse de quelques bibelots offerts, les ors faux de quelques couronnes recueillies en province, une longue misère criait, partout.

Elle y apportait mieux que sa présence, de l'argent, du bien-être, qui le plus souvent avait fait défaut à la paralytique.

Chaque matin, elle revint, et elle fut toujours seule en ce pélerinage au chevet d'une mourante, malgré que la presse eût versé de longues lignes éplorées sur Amra vaincue, et que, à la Comédie même, au foyer, on eût, trois soirs de suite, causé tout bas en signe de deuil.

Le duc, cependant, s'employait de tout son pouvoir à la faire engager à la Maison Sacrée.

Il avait bien essayé de résister un moment, espérant que le caprice passerait, serait oublié; mais Lucinde lui avait tôt rappelé son désir et de façon à ce qu'il ne se dérobât plus.

Huit jours après sa première déclaration, elle se montra soudain rebelle à toute caresse, refusa même au duc le baiser de ses lèvres où il aimait

tant à frotter ses blanches moustaches ; et, comme il s'étonnait, avec la contrition d'un chien battu :

— Mon cher, c'est votre faute! pourquoi me refuser ce que je vous demande. Je veux entrer à la Comédie, moi! vous ne voulez pas, tant pis! Mais alors, adieu plaisir, vendanges sont faites.

Et il avait bien fallu que le duc cédât.

Du reste, il ne rencontra pas trop de résistance ; un engagement de pensionnaire n'est pas chose si solennelle qu'une nomination de sociétaire ; l'administrateur et, par suite, le ministère, ont, en cette matière, une assez large influence ; le duc pouvait beaucoup sur l'un par sa qualité de chef du parti des princes à l'Institut ; sur l'autre, par son titre, la sympathie qu'il inspirait même aux plus ardents ennemis du parti politique dont il eût pu être le véritable chef. En outre, il n'eut, au Cercle Royal dont il faisait partie, qu'à formuler son désir pour créer un courant d'opinion en faveur de Lucinde, courant dont la Comédie devait tenir compte, si elle ne voulait pas voir s'éloigner les abonnés les plus cossus, les plus décoratifs.

Lucinde fût donc engagée ; mais la chose resta secrète d'abord, car on craignait la colère de ces dames.

Et, en effet, quand le fait s'ébruita, ce fut un *tolle* d'indignation, d'abord dans la Maison même, puis dans ces journaux dévotieux qui prennent leurs inspirations chez les étoiles de théâtre, comme la presse allemande prend les siennes au bureau des reptiles.

Un chroniqueur obscur. Bérard, mena le branle ; il venait à peine, depuis un an ou deux, d'émerger des bas-fonds du « chien crevé » où il avait croupi longtemps, et il avait réussi à se faire une réputation d'assommeur, à force de cogner à droite et à gauche sur de pauvres êtres qui n'en pouvaient mais.

Sans talent, sans esprit, il donnait de furieux coups de gueule, comme un ours aveugle ; et au lieu, ainsi qu'il l'eût mérité, de lui rire au nez, on s'était mis à le craindre, tant on était depuis longtemps déshabitué de ce journalisme de charretier en colère.

Déjà, il avait eu occasion de s'attaquer à Lucinde, lui avait consacré un article, où sous ce titre *La Goule*, il la vouait aux gémonies ; et il reprit cet article, l'amplifia, le paraphrasa, laissant vaniteusement transparaître qu'il parlait de Lucinde en toute connaissance de cause ; il nia

tout, le talent, la beauté, même l'amoureux génie de l'actrice ; chaque jour, il la salua soit d'un article ordurier, soit d'un écho fielleux dont se gargarisaient les bons apôtres de la Maison Sainte ; et il s'appesantit enfin sur une méchanceté laborieusement conçue, grossièrement mise au jour, dont le parfum de Lucinde et son haleine faisaient tous les frais.

Elle en rit de tout cœur :

— Ah ! qu'il est gai, disait-elle, ce critique musical qui ne sait pas distinguer une cavatine d'un oratorio. Il s'est fait wagnérien parce qu'il est allé une fois jusqu'aux bords du Rhin ; et il parle de propreté, parce qu'il a entendu dire que l'eau pouvait servir à se laver.

Quant vint son premier début, qu'on ne pouvait éternellement retarder, une cabale s'était formée contre elle ; dès son entrée en scène, elle fut saluée par une bouffée de froid, des mines subitement renfrognées, des lippes hoqueteuses, même quelques brusques sorties, en plein acte.

Elle n'en joua pas moins avec tout son sang-froid, força même les applaudissements, fit écouter une petite pochade habituellement débitée devant les fauteuils vides.

Mais ce fut dès lors entre elle et ses nouveaux camarades une lutte sans trêve ni merci, où les coup d'épingle des femmes ne cessaient un instant que pour faire place aux goujateries des hommes, spécialement aux brutales tentatives de Spire.

Elle en riait ; elle se sentait vivre en cette atmosphère de bataille, persuadée qu'elle finirait toujours par être la plus forte ; elle se découvrait un tempérament fait pour la lutte et elle éprouvait une jouissance intense à répondre à toutes les petites attaques, à toutes les viles médisances, par quelque fête somptueuse, quelque folie royale, — la plus piquante réponse qu'elle pût faire à ses envieuses ennemies.

Son second début semblait renvoyé aux calendes grecques. Elle ne demandait même pas à le faire, affectant, maintenant qu'elle était dans la position, de paraître n'y point tenir.

Mais elle se préparait à frapper un grand coup, attendant seulement l'occasion propice.

Le jour où Amra mourut, après des mois de souffrances, la vue de son agonie décida complètement Lucinde ; elle était sûre que la cérémonie funèbre donnerait à la Maison l'occasion d'une

démonstration hypocrite ; les cabotins y paraîtraient dans tout l'éclat de leur gloire, de leur dignité officiellement affichée, reconnue même par l'Église ; elle voulut mettre un peu d'amertume dans cette joie ; la veille même de l'enterrement, pendant l'entr'acte d'une première, elle annonça bien haut qu'elle posait sa candidature au Sociétariat et prétendait être nommée à la prochaine élection ; et, tandis qu'au Foyer se déchaînait la tempête soulevée par cette nouvelle, elle disait au duc assis à ses côtés :

— Il en est est quelques-unes que la fureur empêchera de dormir cette nuit !...

— Prenez garde qu'elle ne vous le fassent payer cher !

— Peuh !... nous verrons bien.

V

L'OPINION D'UNE ALTESSE ROYALE

— Quand vous aurez fini de me regarder ! Eh bien... Est-ce que vous prenez mon signalement de crainte de m'égarer un de ces jours ?... Voulez-vous voir mon passe-port ?...

Le duc, sans répondre, s'arracha brusquement à sa contemplation, se pencha vers Lucinde toujours couchée et, dans l'entre-deux des seins, mit un long baiser.

Quand il se releva, une tache rose, humide, marquait la place où il avait posé ses lèvres, goulument ; et Lucinde riait de tout son cœur, d'un rire qui faisait frissonner sa chair blanche.

— Voyons ! finissez ! je vais tout à l'heure vous prendre pour un potache !...

Le duc fit un geste vague, de regret :

— Hélas !... mais vous savez bien que le plai-

sir des yeux et des lèvres, c'est à peu près tout ce qui m'est encore permis !...

Lucinde, cette fois, se redressa, jeta les bras au cou du vieux prince, l'enveloppa d'une caresse serpentine, lui rendit longuement son baiser de tout à l'heure et puis, à l'oreille, tout doucement, lui murmura :

— Chut ! vous vous calomniez !...

Lucinde n'avait jamais traité ce vieillard comme ses autres banquiers. Elle lui gardait une vague reconnaissance de leurs premières rencontres, persuadée de plus en plus, à mesure que les événements s'éloignaient, qu'elle avait couru un réel danger, et que le duc l'avait véritablement sauvée. Et puis, malgré son cynisme et son affectation, rare chez les filles, de démocratie, elle était secrètement flattée de l'indéniable supériorité du duc, dont la distinction princière, l'esprit très fin, très cultivé, original même, et le goût très sûr justifiaient largement, quoi qu'en dissent les faiseurs de nouvelles à la main, la place parmi les Immortels. De le voir si soumis, si englué d'elle, — toujours prêt à mettre de côté toute étiquette, — lui qui, seul, jetait quelque éclat sur sa famille en décadence, cette branche cadette avaricieuse,

ridicule, couarde, elle se sentait très fière.

Elle lui était, en esprit, fidèle depuis des années, ne cherchant plus au dehors que de courtes satisfactions de curiosité, ou les sommes nécessaires à faire face à telle fantaisie ruineuse qu'elle répugnait à avouer à son amant ; et elle gardait une réelle affection à ce grand seigneur à qui, en toute conscience, elle devait le couronnement de son éducation, d'être véritablement, quand elle voulait, une grande dame digne du siècle passé, du siècle de la fine galanterie et de la haute politesse.

Elle en était arrivée à ce point, dans le lent refroidissement des sens, qu'elle lui aurait volontiers, s'il l'eût demandé, sacrifié ses dernières et rares vélléités d'indépendance. Mais il la laissait très libre, ne lui faisait jamais nul reproche, traitant fort impertinemment les choses d'amour de « bagatelle pour quoi il est nécessaire d'être deux » ; et cette impertinence avait, aux yeux de Lucinde, un grand charme, d'autant plus que, depuis longtemps, elle avait su découvrir combien il restait de vigueur en cette enveloppe vieillie seulement d'aspect et qu'elle prenait plaisir à faire vibrer sous l'appel savant de son irrésistible lascivité.

Elle lui disait souvent :

— Ma foi, depuis vous, je crois à la fameuse légende de Balzac sur son monsieur de Bonnechose.

Mais il répondait, très modeste :

— Peuh ! vous êtes l'unique auteur du miracle !...

... Elle se leva enfin, rejeta d'un tour de main ses cheveux en arrière, s'en fut devant une merveilleuse psyché, et laissa glisser jusqu'à terre son dernier vêtement, tandis qu'elle se cambraït un peu, marbre vivant, au milieu des marbres moins purs qu'elle même qui l'entouraient.

Ainsi vue, dans cette chambre pareille à un temple de l'Amour voluptueux, on l'eût prise pour une mouvante statue du Plaisir ; ses cheveux chatain clair, où, par moments, s'allumaient des reflets d'or, s'épandaient en ondes épaisses sur ses épaules, descendaient en cascades jusqu'à sa croupe blanche, s'égaraient sur ses seins écartés, qui pointaient à droite et à gauche le strabisme de leurs yeux roses, — mantille royale sous qui son visage s'irradiait ! Un sourire entrouvrait ses lèvres, laissait voir, sous la pulpe sanglante, la blancheur des dents, où, vers la gauche, une petite la-

cune dessinait une niche à baisers. Sous l'abaissement des paupières bleutées, son regard coulait vers son image entière; et, entre l'arc double des cils, ses narines se dilataient, comme si, elle-même, elle se fût abîmée dans la contemplation de sa beauté victorieuse, grisée du fauve parfum issant des cassolettes que ses bras, relevés, laissaient voir.

Le duc, près d'elle, — maintenant renversé en un fauteuil bas, — regardait aussi, s'arrêtait alternativement au recto que lui montrait la psyché, puis au verso qui vivait devant lui.

Il questionna :

— Ça! seriez-vous amoureuse de vous-même, ce matin?

Elle secoua la tête, nonchalamment, de l'air dont elle eût dit : — On le serait à moins! Puis :

— Je me demande si, bâtie comme ça, je suis encore sûre d'arriver à ce que je veux, sans trop de peine.

— Que vous manque-t-il donc?

— Rien!... mais vous savez mon caprice : je veux être nommée Sociétaire, et comme il me déplairait de vous obliger à vous frotter à toutes ces queues-rouges dont ma nomination dépend,

je me demande si je suffirai pour leur forcer la main.

Le duc persiffla :

— Méfiez-vous, ma chère. Ces gens ont des mœurs... maritimes. Ils sont parfaitement capables d'accepter vos faveurs, et de ne rien vous donner en retour!

— Pas de ça. C'est eux qui n'auront rien. Et quand je les aurai tous mis dans l'état de petits roquets au printemps, le diable m'emporte s'ils me refusent quelque chose! Croyez-vous qu'en trois mois, j'y parvienne?

— Oui, mais de la prudence!...

Elle haussa les épaules, un instant encore contempla la molle harmonie de ses formes, les frissons lassés de sa peau un peu détendue par la quarantaine et fit enfin un geste pour reprendre son peignoir.

Le duc la prévint, s'agenouilla pour la chausser de mules cendrillonesques. Lucinde, alors, alluma une cigarette, et s'entourant de fumée, vagua par la chambre, sous l'œil de son amant.

Celui-ci reprit la conversation :

— C'est donc sérieux, tout à fait, ce nouveau caprice?... Vous avouerez au moins que celui-là

vous est venu d'assez singulière façon, au reçu de la lettre de part de cette pauvre Amra !...

— Vous savez bien que c'est pour venger la pauvre fille que je veux m'imposer à toutes ces hypocrites bégueules du comité.

— A quoi bon !

— A quoi bon ?... Mais parce que ça m'amuse de les humilier de mon voisinage, moi dont la fortune et la franchise ont toujours fait le désespoir et la fureur de leur médiocrité teintée de vertu.

— Ma foi, ma chère, à votre aise ! Mais je ne m'explique pas quel plaisir vous pouvez prendre à cela. D'autant plus qu'il vous en coûtera non seulement beaucoup de peine, beaucoup de sourires, et plus même peut-être, mais encore toute votre indépendance ! Et pourquoi ? Pour vous venger de petites attaques, de petites haines qui font plus de mal à vos ennemies qu'à vous-mêmes.... Que voilà bien les femmes ! Elles ne se doutent pas que, neuf fois sur dix, elles sont les premières à souffrir de leurs vengeances !

Lucinde, étendue sur une chaise longue, fumait d'un mouvement régulier, tout en balançant sa mule du bout des orteils. Le duc continua, s'é-

chauffant petit à petit, démolissant avec une âpreté que bien peu lui eussent soupçonnée, la Maison Sacrée.

— En somme, posons nettement la question! Vous avez du talent, vous le savez, car vous êtes bien trop intelligente pour être modeste. J'affirme, moi, que vous avez beaucoup plus de talent que toutes les poseuses de la Comédie. Vous vous êtes fait, en outre, une réputation d'originalité, méritée certes, et qui, j'en suis sûr, vous est chère. Or, tout cela, vous allez le sacrifier d'un seul coup, car, vous le savez bien, en entrant à la Comédie, vous rentrez dans le rang, vous vous noyez dans la masse des médiocrités; et vous n'en tirerez même pas, comme on le pourrait penser, le bénéfice du repoussoir, parce qu'elles sauront bien, quand elles vous tiendront, vous mettre à l'écart, vous condamner à l'obscurité, au silence, grâce à la tyrannie des règlements, du droit d'ancienneté et de la belle formule inventée pour déguiser leur nullité vaniteuse: pas d'étoiles! pas de vedettes! tout pour l'ensemble!... Ceci même prouve leur stupidité; si elles étaient adroites, au lieu de vous repousser, elles vous attireraient, vous faciliteraient le chemin, afin de pouvoir à

l'aise vous mettre sous le boisseau. Mais passons... Quel bénéfice, quelle gloire, je vous prie, recueillerez-vous de votre intrusion dans cette maison que Racine, dans sa tombe, a dû renier depuis longtemps?... Vous savez bien que c'est la maison Dubois de l'Art: tout ce qui est malade d'orgueil injustifié, d'impuissance inavouable, tout ce qui a soif de bourgeoise honorabilité se donne rendez-vous en ce phalanstère!...

On raille l'Académie, et on a raison, par ma foi, eh bien, ma chère, la Comédie, c'est l'Académie des cabotins, une 6e section de l'Institut, bien plus que les autres soumise aux petitesses du népotisme, aux jalousies basses, à la haine de tout ce qui est talent réel, originalité créatrice... Ah! le bon temps qu'était, pour les Comédiens, le siècle passé: certes, on les traitait un peu en amuseurs mécaniques, on les méprisait profondément, on leur refusait la terre sainte; mais tout cela n'était-il pas nécessaire pour justifier qu'on les supportât, qu'on acceptât leur orgueil ridicule, leurs prétentions et leur fortune?... Aujourd'hui, les cabotins sont des hommes comme les autres!... Soit, mais alors qu'on les traite comme tels, et qu'on ne les laisse pas faire les paons sans leur

rappeler que leur plumage est d'emprunt! Me contredirez-vous si j'affirme qu'ils n'ont d'autre idéal que le rapetissement de l'Art au niveau de leurs petits intérêts, de leur plate vanité? Pourquoi, chez eux, les jeunes sont-ils toujours tenus à l'écart? sinon pour qu'ils ne puissent se former, apprendre leur métier, et pour qu'ils fassent regretter leurs aînés, une fois ceux-ci disparus. Nous avons, aujourd'hui, je ne sais quelle Nicole. Eh bien, tout le monde n'est-il pas d'accord pour reconnaître que cette Nicole fait regretter celle qui l'a précédée, laquelle à son tour faisait regretter sa devancière? Ainsi, de tous les emplois, sans compter ceux qui sont toujours vacants, parce qu'ils éclipseraient tous les autres! Celui de grand premier rôle féminin par exemple, qui vous conviendrait à merveille, et qu'on ne vous donnera pas, parce que vous le rempliriez trop bien et mettriez toutes vos camarades au rang de comparses! Ces potentats par la grâce du décret de Moscou ont-ils une seule fois ouvert leurs rangs à ceux que l'opinion publique désignait? Ont-ils été chercher Frédérick, ont-ils su garder Amra?... Non, ils ont le Conservatoire, où ils s'approvisionnent constamment d'humbles perroquets, respec-

tueux de la tradition, reproduisant de leur mieux le geste, la voix, les tics mêmes des professeurs ; et ça leur suffit. Si, parfois, ils appellent à eux quelque réputation naissante, c'est pour l'absorber, pour être sûre qu'elle ne leur fera pas une concurrence victorieuse, pour l'étouffer sous les baillons de leur discipline !... Je ne parle que pour mémoire de leur attitude avec les auteurs, de leurs jugements littéraires que M. Prudhomme envierait ! Et je vous demande, de bonne foi, ma chère, quel plaisir vous aurez à vous enrégimenter dans ce bataillon d'invalides ?

— Bah ! fit Lucinde, en lançant vers le plafond une bouffée de fumée, quand j'en aurai assez, je donnerai ma démission !

Et, raillant un peu :

— Mais laissez-moi vous faire compliment, mon cher. Quand vous vous mettez à éreinter quelqu'un, c'est plaisir à vous entendre ! Vous eussiez été un merveilleux chroniqueur, si le hasard ne vous avait joué le tour de vous faire naître prince et millionnaire !

Elle se leva, courut à une fenêtre qu'elle ouvrit et regarda la rue, par les interstices des jalousies.

Le duc fit ce geste vague de l'homme vaincu, qui plie devant l'entêtement d'un adversaire ; il rejoignit Lucinde, lui passa un bras autour de la taille, et se mit à faire voltiger du souffle les frisons qui nimbaient sa nuque.

— Restez donc tranquille ! fit Lucinde, impatientée.

Il continua son petit jeu qui paraissait l'amuser énormément.

— Vous êtes assommant, à la fin ! reprit-elle.

Il n'en tint nul compte. Elle se fâcha.

— Vous voyez bien qu'il passe un enterrement. Tenez-vous un peu!

Puis, plus calme :

— Ça me fait songer que midi approche. Il est temps de m'habiller pour aller au service de la pauvre Amra.

VI

UN ENTERREMENT BIEN PARISIEN

Toute la Comédie avait tenu à assister aux obsèques d'Amra. Et depuis le jour où on avait appris la mort de la malheureuse actrice ce n'était qu'un cri dans le monde agenouillé devant les dieux de la rampe :

— Pauvre fille! La voilà qui meurt juste au moment où elle avait conquis sa place, où le sociétariat lui tendait les bras.

Ainsi étaient oubliées les critiques souvent formulées sur la mise à l'écart de la tragédienne méconnue : ce n'était pas la Comédie, c'était le sort qui avait tout fait.

La morte habitait au fond des Batignolles, près du chemin de fer de l'Ouest, un logement où tout le jour, les bibelots, les meubles, les murailles tremblaient, secoués par l'ouragan des trains.

Le service devait avoir lieu dans l'église du quartier; et dès le matin, cette solennité de l'Art — la caravane de toutes les sommités du théâtre, — avait attiré une foule badaude dans les rues mal pavées, étroites, peu fréquentées des voitures, qui font de la région une sorte de province en plein Paris, cancanière, mesquine, pleine d'employés pauvrets et de vagues rentiers.

Ces messieurs et ces dames furent exacts : à midi, le cortège se mettait en marche.

En tête, dans un fiacre misérable, des prêtres en surplis et des enfants de chœur; en queue, défilé luxueux, les coupés, les landaux, les victorias des sociétaires et des pensionnaires « arrivées »; au centre, derrière le corbillard dont la misère disparaissait sous les fleurs, un groupe clairsemé de parents, d'amis, de camarades fidèles; puis, formant une masse compacte, officielle — tel un corps de l'État à une cérémonie publique, — toute la troupe de la Comédie, une cohorte serrée de têtes rasées, glabres, grotesques, sans le mensonge des fards, sous le jour brumeux.

Le ciel était gris, le sol, gras, semblait manquer sous les pieds qui patinaient péniblement; une bruine glacée tombait, pénétrante; mais

tout cela ne chassait pas des trottoirs, où ils formaient la haie, les curieux et les curieuses, venus en voisins, ridicules, avec des paniers sous le bras, des têtes sans chapeaux, des costumes « de commissions », tendant le cou à ce spectacle gratis, s'évertuant à mettre des noms sur ces visages glorieux qu'ils n'avaient vus — et rarement, au hasard des billets donnés — que sous le jour trompeur de la rampe.

Un plaisant, devant ce défilé, se fut rappelé la cérémonie du *Bourgeois Gentilhomme* avec les saluts caractéristiques de chacun des comédiens, ou mieux, telle scène du *roman comique*, la parade ambulante à travers une ville de province, avec, pour éveiller les curiosités, le mystère d'un étalage funèbre, enseigne vivante d'un gros mélodrame.

Mais tout le monde des spectateurs était respectueux, plein de componction, fier s'il pouvait reconnaître l'un de ces princes du théâtre :

— Tiens ! voilà Samson !

— Mais non ! il est mort, c'est son successeur, chose, vous savez bien...

Et ce qui mettait le comble à l'admiration de la foule, c'était de voir sur toutes ces poitrines

cambrées, sur toutes ces redingotes correctes de chefs de bureaux bien appointés, une orgueilleuse floraison de signes honorifiques.

Pas un d'eux qui ne fût décoré, chevalier de quelque chose : ceux-ci, les vieux, la boutonnière saignante du ruban de la Légion d'honneur ; ceux-là, timbrés de violet, officiers d'Académie ou de l'Instruction publique ; d'autres, plus jeunes, fleuris d'ordres étrangers, conquis en de lointaines tournées ; ce beau gars, à la poigne de garçon d'abattoir, marqué en tricolore, comme un sergent de ville, d'un ruban de sauvetage ; et celui-ci, à grimaçante figure de pître, avec la modestie d'un liseré jaune de médaille militaire.

Même, des femmes avaient sur la poitrine des rosettes épiscopales ; et c'était là encore une source d'étonnements parmi les curieux :

— Oh ! regardez donc, des dames qui ont le ruban violet. Comme c'est beau, ça !

Un seul, très vieux, tout chauve, la face gâteuse, n'arborait nulle décoration ; mais il avait illuminé sa boutonnière d'une immortelle rouge, comme à un enterrement anticlérial, — protestation contre l'oubli dont il se plaignait, ou subterfuge destiné à tromper les yeux de myope, à le

mettre au rang de ses camarades plus heureux?

Et ils marchaient, avec une gravité de fonctionnaires, des tristesses de circonstance, profondes comme la perte dont l'Art dramatique saignait.

Devant l'église, il y eut un arrêt pendant qu'on levait la bière ; les voitures inondèrent la petite place, se rangèrent devant les trottoirs, avec des piaffements de chevaux, des cliquetis argentins de gourmettes secouées ; les piétons se tassèrent un moment devant la grille, confondus, échangeant de rapides, basses paroles ; puis, ils suivirent le cercueil, que quatre hommes glissaient par une porte latérale vers une chapelle des bas côtés.

L'entrée étroite obligeait les assistants de ne passer qu'un à un ; les Comédiens, soigneusement, observèrent la hiérarchie de l'âge et de l'ancienneté ; et ce fut alors un singulier mirage, comme si un même groupe de figurants eût passé et repassé trois fois sur la scène.

Trois fois, on revit le même Géronte, le même Alceste, le même Philinte, le même Valère, le même Crispin disparaître derrière la porte capitonnée comme derrière une trappe de féerie ; trois fois repassèrent les mêmes yeux spirituels

ou hautains, les mêmes nez orgueilleux ou comiques, les mêmes rictus tragiques ou moqueurs, les mêmes torses voûtés ou cambrés ; trois fois, ce furent les mêmes démarches, les mêmes gestes, les mêmes tics ; — tant les doublures et les sous-doublures, les cadets et les benjamins s'étaient ingéniés et avaient réussi à copier, à singer les chefs d'emplois, les aînés, les Maîtres.

A la première fournée, on reconnaissait les figures souvent vues aux vitrines des photographes ; mais la seconde fournée apparaissait comme une photographie vivante de la première ; et la troisième était tout le portrait de la première et de la deuxième ; même, un quatrième groupe se dessinait, à l'état embryonnaire, il est vrai, comprenant seulement les rôles dont les titulaires avaient mis plus d'âpreté à imposer leurs disciples chéris, jeune réserve prête à remplir les vides futurs.

Et c'était, cette quadruple incarnation, la vivante caractéristique du comédien moderne dont tout l'Art se réchauffe à cet unique soleil : la tradition !...

... La cérémonie avait lieu dans une chapelle des bas côtés ; très vite, les prêtres expédiaient

la messe peu payée, marmottaient les prières, semblant appeler sur ce cadavre une miséricorde de seconde qualité, l'autre étant réservée à des trépassés plus opulents.

A droite, dans le gouffre sombre de la nef principale, quelques dévots agenouillés rassasiaient leurs yeux de la vue de tous ces comédiens ; et, près de la richesse entrevue du maître autel, le cercueil d'Amra semblait très pauvre, avec sa maigre draperie et ses cierges falots.

Des fleurs, pourtant, le couvraient tout entier presque ; deux couronnes même attiraient les regards par leur somptuosité et leurs dédicaces pompeuses ; l'une, toute en violettes, portait, en violettes plus pâles :

A LA TRAGÉDIENNE
LA COMÉDIE

L'autre, sur un fond de roses blanches, disait une sympathie de convention :

A notre chère camarade, les Pensionnaires.

Les comédiens écoutaient la messe dans un recueillement profond...

Tout à coup, il se fit une légère rumeur parmi le grand silence où coulaient les prières murmu-

rées: Lucinde, arrivée en retard, se glissait dans la chapelle; toutes les têtes se tournèrent; des étonnements, des colères se dessinèrent sur les faces onctueuses; et les dames qui occupaient la travée où Lucinde prit place se reculèrent vivement, se tassèrent, brebis fuyant la louve.

Lucinde, très correcte dans un costume noir d'une rare élégance, sans un trouble des lèvres ou des yeux devant ces fureurs muettes, croisa les mains, parut prier; Spire, cependant, la tête mi-tournée ne la quittait pas du regard et Zézette Lambel parlait bas à la grosse Labarre.

Mais le Suisse ayant, d'une chute de sa hallebarde, indiqué l'instant de se lever, le calme parut revenir, toute apparence de passion disparut, la parfaite convenance resta seule, vivante protestation de tous ces comédiens contre la réprobation qui avait si longtemps pesé sur leurs devanciers.

Et, la messe dite, quand le défilé bénisseur commença devant le cercueil, le goupillon passant de main en main, dessina dans l'air de larges signes croix, semblant dire au nom de tous ces affamés de considération, de « comme il faut »:

— Voilà comme nous sommes, nous, dans cette

Église dont on nous refusait autrefois l'entrée!...

Les porteurs reprirent la bière, l'emportèrent vers la sortie ; les assistants suivirent, vinrent serrer la main à la mère, affaissée près de la porte, anéantie, secouée de si lamentables sanglots qu'on se demandait si elle pourrait jusqu'au bout supporter ce spectacle, et s'il n'eût pas mieux valu qu'elle écoutât les voisines qui, chez elle, voulaient la retenir, lui épargner ce long calvaire.

Mais, à la réflexion, sa douleur faisait en somme très bien, dans ce cinquième acte de drame, en complétait la vivante vérité ; comédiens et comédiennes la trouvaient parfaitement au point, et Faber, l'acteur écrivain, dit le mot de la situation, peignit la scène en homme du métier:

— L'apothéose de la douleur!...

Spire, pendant ce piétinement sur place, avait trouvé moyen de se rapprocher de Lucinde, sans être vu; il lui causa bas quelques secondes:

— Il faut que je te parle!

— Ah!

— Oui, où puis-je te voir?

— Chez moi, quand tu voudras.

Ils se séparèrent vite, Spire ne voulant pas être vu en ce compromettant tête à tête...

Dehors, on fut saisi tout de suite, glacé par la pluie qui tombait plus serrée, froide comme du grésil. On hésitait devant ce pavé boueux, un mot d'ordre courut, on avait assez paradé, on ne suivrait certes pas le cercueil à Ivry, à travers tout Paris; mieux valait partir tout de suite, qu'en être réduit aux sournoises défections, au détour des rues, le long de la route. Mme Spire passait dans les groupes, jetait un mot de rendez-vous :

— Vous venez tous chez moi, c'est mon jour, et d'ailleurs, nous avons à causer !

Et l'on acquiesçait d'un signe de tête, on laissait passer les rares vaillants qui s'obstinaient à cette longue marche funèbre.

Le corbillard démarré, l'une après l'autre, les voitures luxueuses s'emplirent, s'éloignèrent au trot tandis que, dans la rue des Batignolles, le cortège réduit à rien, cahotait lentement.

Il n'y avait plus autour de la mère pleurante, que quelques cabotins râpés ; puis, derrière, dans son coupé, Lucinde qui voulait aller jusqu'au bout, par protestation.

Même, cette maigre assistance se fondit petit à petit sous la pluie, se délesta à chaque carrefour, finalement se réduisit à rien, à la mère seule, mar-

chant toujours, d'un pas d'hallucinée, sans rien voir, derrière le cercueil abandonné.

Alors, comme près de la gare Saint-Lazard un embarras de voitures immobilisait le char, Lucinde dcscendit, s'en fût vers la vieille femme, l'entraîna doucement jusqu'à son coupé, où elle la fit monter ; et, pendant que le pas cadencé des cheveaux berçait les sanglots de la vieille, des gens sur le parcours s'arrêtaient devant l'ironie de ce cortège disparate : la misère du char, entre le fiacre des prêtres et le somptueux attelage de Lucinde, — ambulante image de ce qu'avait été la vie de la morte, toute de déceptions, de duretés, entre le faux clinquant du théâtre et la légende de vie luxueuse que le public a faite à toutes les artistes...

... Chez Mme Spire, on causait.

Tout le monde, à deux heures, s'était retrouvé dans le salon de la rue de Friedland, cadre digne de toutes ces vanités sanglées de bon ton.

C'était le classique salon de peluche rouge, l'idéal réalisé du commerçant qui songe au jour où il se retirera des affaires, dans un nid cossu, payé de ses laborieuses rapines.

Les fauteuils, les sièges, correctement cambrés,

avaient des raideurs officielles ; le tapis étouffait le bruit des pas, enfermait les pieds comme dans une chancelière ; et sur les murs, les tableaux, entre les larges bordures d'or passé s'effaçaient, timides, pour ne choquer aucun regard.

Seules, deux grandes toiles sollicitaient la vue : le portrait de Spire et celui de sa femme en leurs deux principaux rôles ; mais, cela même, complétait la bourgoisie du lieu, semblait un pieux souvenir conservé d'aïeux séculaires portraiturés en leurs costumes d'apparat.

Quelques politesses échangées, une assiette correcte prise sur les sièges, tout de suite la conversation tomba sur ce qui les préoccupait tous et toutes :

— Vous l'avez vue ? demanda Zézette Lambel.

— Comment ne pas la voir ? exclama la grosse Labarre, elle a su se ménager une entrée !

— Il faut qu'elle pose même à un enterrement ! dit Mme Spire.

— Et cette façon de suivre le cortège, seule, quand tout le monde reculait devant le trajet ! minauda la petite Meunier, la mignonne « cruche cassée » de la Comédie, la sociétaire de vingt-trois ans qui avait coupé, hôtel et le reste,

depuis sa seconde année de Conservatoire.

De cet instant on ne tarit plus sur la pauvre Lucinde ; les griefs furent exposés ; ces dames s'en donnèrent à cœur joie, se débarrassèrent de toute leur bile, versèrent en commun leurs rancunes et leurs jalousies ; les hommes vinrent à la rescousse, enragés contre celle qui n'avait pas payé tribut à leur omnipotence, qui s'était imposée à eux de telle façon, avec de tels appuis, qu'ils avaient dû céder, sous peine de voir à jamais sombrer leurs espérances de distinctions nouvelles. On examinait les moyens à employer pour arrêter ce nouveau fléau ; on mettait en regard les forces de l'ennemi et celles dont on pouvait disposer. Et quiconque eût assisté à ce conciliabule eût cru, certes, qu'il s'agissait là d'une affaire d'État, d'une révolution qu'il fallait arrêter avant qu'elle eût sapé les bases de la société, d'un spectre rouge ou noir qu'on devait chasser à tout prix.

Spire seul se taisait ; les yeux mi-clos, il rêvait, à Lucinde sans doute ; et un sourire errait sur ses lèvres, sourire amusé de l'homme qui eût su combien il était facile de faire taire toutes ces indignations, de museler toutes ces colères, de limer toutes ces griffes.

Mais sa femme menait ferme la croisade, poussée qu'elle était par sa haine de Lucinde dont le cynisme effarait son hypocrite vénalité, et par le désir de se mettre en avant, d'éclipser Zézette Lambel, d'être, à son tour, le porte drapeau des mécontents comme Zézette l'avait été la veille, au Foyer.

Elle résuma enfin la discussion :

— Vous l'avez entendu hier ; le ministre se désintéresse de l'affaire ; et, dans le fond, je suis persuadée qu'on l'a déjà gagné : donc, c'est à nous seuls de nous défendre : on a dit : vous avez le Comité. Eh bien, que le Comité agisse ! Messieurs, nous comptons sur vous !

Alors, ce fut presqu'une réédition du serment du jeu de paume ; des mains se levèrent comme pour jurer ; les hommes arborèrent leurs airs les plus farouches, souvenirs des pannes tragiques qu'ils avaient jouées à leurs débuts ; et les femmes soutenaient leur ardeur, leur insufflaient une flamme généreuse, telles les nobles dames animant les nouveaux chevaliers avant le combat.

On servit une tasse de thé, un five o'clock tout indiqué en cette réunion mondaine ; l'infusion fut sirotée lentement, les croquettes mangées du bout

des lèvres ; puis, un à un, chacun prit congé, disant selon qu'il était ou non de la pièce du soir :

— A tout à heure !

— A bientôt !

Quand Spire resta seul, il haussa les épaules, enveloppa tous les absents d'un geste de dédain, laissa en une phrase exhaler combien il se croyait indispensable à tous ces cabotins :

— Si Lucinde marche, ils la nommeront, ou je les lâche ! et ils verront bien comment la Maison ira, quand je n'y serai plus !

VII

LES FIANÇAILLES DE ZÉZETTE

Mlle Louisette Lambel, tôt levée, selon son invariable coutume, apprenait un rôle.

Son texte à la main — un petit cahier ouvert d'une belle écriture ronde, où des traits rouges soulignaient les répliques, les jeux de scène, tout ce qu'elle n'avait pas à dire, — elle se promenait dans une vaste pièce tendue de drap garance qu'elle appelait son atelier.

Le qualificatif était bien donné : un coup d'œil faisait voir tous les accessoires du « métier », tous les outils qui pouvaient aider à mettre debout, pièce à pièce, et d'après les règles savantes, un personnage :

Partout, des miroirs de toute taille, de toute inclinaison, réflétant les objets sous toutes les faces ; des plâtres, têtes d'études à l'usage des ra-

pins, fixant dans une immuable rigidité, des expressions de visage particulières, classiques : la joie, le rire, le sourire, la peur, la douleur, la désolation, l'étonnement, le plaisir ; des photographies de l'artiste en ses rôles principaux ; des estampes rappelant les grands rôles de ses devancières, figées en des gestes conservés par la tradition ; tout un attirail pour esquisser une tête, une coiffure ; des bouts d'étoffe, des parties de costume, pour essayer l'effet d'un accoutrement ; et même, en un coin, une petite scène avec un jeu de poupées, pour se rendre compte de l'effet d'une entrée, déterminer l'envergure d'une passade.

C'est là que Louisette préparait tous ses rôles, minutieusement, les bâtissait d'un effort continu, surhumain, se livrait à un travail de mosaïste pour corriger, par cent petites trouvailles, les défauts qu'elle devait à la nature.

Elle avait, au théâtre, une réputation de « piocheuse », et c'était bien la réputation la mieux méritée qui fût.

Même pour une bluette de paravent, à l'usage des salons, comme celle qu'elle répétait ce matin-là, elle peinait à force ; et, si elle n'arrivait pas à être le petit génie que certains admirateurs fai-

saient d'elle, ce n'était certes pas sa faute.

— Non ! ce n'est pas ça ! fit-elle avec rage, interrompant net une banalité, qu'elle avait lue devant un miroir.

Et elle reprit toute la scène, jouant à elle seule les trois personnages, imaginant leurs attitudes, leurs intonations et s'évertuant à être dans la note admirablement ; car elle voulait, comme toujours, arriver aux répétitions avec la joie d'étonner ses partenaires par la parfaite « mise au point » de son rôle.

Elle prit une glace à main pour étudier un sourire, une œillade jetée de coin ; elle recommença dix fois, torturant ses muscles faciaux de toute manière ; et quand elle crut avoir trouvé, elle s'extasia :

— Bon ! ça marche ! avec un peu de rouge aux lèvres, et beaucoup de noir pour allonger les yeux ce sera parfait !

Elle joignait le geste à la parole, jouait du pinceau, du bâton de rouge, de la patte de lièvre, comme si elle eût été dans sa loge ; sa tête faite, enfin, elle se laissa aller sur un divan, se reposa un instant, sans songer à la comique figure qu'elle avait, avec son négligé du matin, si simple, et

son visage tout brillant de peinture, prêt pour l'entrée en scène.

Mais sa flânerie ne fût pas longue ; vite, elle se releva, reprit son cahier, continua son étude ; et elle fit un geste de colère quand une femme de chambre entra, sur la pointe des pieds.

— J'avais dit qu'on ne me dérangeât pas ! Que me voulez-vous ?

— C'est une corbeille de fleurs qu'on vient d'apporter pour remettre à mademoiselle dès que mademoiselle serait levée.

— Ah ! bien ! donne-moi ça.

La femme de chambre déposa au milieu de l'atelier une magnifique gerbe de fleurs, des lilas blancs énormes, qui faisaient, dans la pièce tendue de rouge, une tache virginale; et Louisette s'accroupit, pour les mieux voir, joignit les mains, le visage irradié de cette joie enfantine qu'aimaient tant ses vieux admirateurs.

Puis, ayant aperçu quelque chose qui se dissimulait parmi les fleurs, elle allongea les doigts d'un geste de chatte, ramena sous ses yeux un écrin de satin blanc, et s'extasia devant une toute petite broche, or et perles, dessinant une couronne de marquise.

— Oh! que c'est joli! Regarde donc, Marie, mais regarde donc comme c'est joli.

Toutes deux, l'actrice et la femme de chambre, contemplaient le bijou, celle-ci penchée sur l'épaule de celle-là.

Puis, l'écrin enfin refermé, Louisette congédia Marie, lui fit cette recommandation:

— Si le marquis vient, tu le recevras. Mais je n'y suis pour personne autre!

Seule, elle reprit l'écrin, épingla la broche sur son peignoir, continua son étude avec une ardeur nouvelle, comme si le contact du bijou eut mis plus de feu encore dans ses veines.

Entre deux répliques, elle s'interrompait parfois pour murmurer:

— Marquise!... Pourquoi pas?

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que la femme de chambre rentrait, aunonçait joyeusement:

— Mademoiselle! c'est monsieur le marquis!

— Dis que j'y vais de suite!

Elle se précipita dans son cabinet de toilette, jeta en un tour de main son peignoir modeste, se fit une figure fraîche, jeune, un peu alanguie et triste.

Cinq minutes après, elle entrait au salon, vêtue d'un déshabillé du matin exquis, dont la savante ampleur donnait à sa maigre personne une souplesse savoureuse. Le marquis de La Roche Belval courut à elle, saisit ses mains, y déposa deux baisers respectueux ; puis apercevant au cou de Louisette la broche à peine reçue, il delira de joie reconnaissante :

— Ah ! comme vous êtes bonne ! Et comme vous me rendez heureux !

Elle sourit, ses yeux brillèrent ; et elle prit place sur un fauteuil, indiquant au marquis un coussin à ses pieds.

Il s'y laissa choir, rouge de bonheur.

— Que vous êtes belle ! disait-il. Et que je vous aime !

Elle souriait toujours, les yeux perdus dans le vague, l'attitude si parfaite que, sur la scène, elle eût soulevé des tonnerres d'applaudissements.

— Vous êtes triste, ce matin ? continua La Roche. Vous ne me parlez pas ! Vous aurais-je déplu, vous aurais-je froissée ?

— Vous ?... aucunement ! Mais comment ne serais-je pas triste ? Pourquoi ne serais-je pas triste ? Vous savez bien que je le suis toujours !

— Hélas!

— Ne me plaignez pas, mon ami, ce n'est que juste! Ah! pourquoi ai-je voulu monter sur la scène, pourquoi me suis-je laissé séduire par l'éclat du théâtre!... Je l'ai voulu!.. Eh bien, tant pis pour moi. J'ai ma joie le soir, il faut bien que je sois triste le matin.

— Je voudrais tant vous voir heureuse!

— Heureuse! est-ce que nous pouvons l'être, nous autres, artistes,... nous autres, irrégulières?

Le marquis la regardait, de ses yeux de gros bon chien dévoué; il ne comprenait pas cette tristesse, réelle ou feinte, lui qui, en s'engluant d'elle, avait été pris surtout au mirage de la rampe.

Et elle répéta son dernier mot, d'un ton d'invincible amertume:

— Irrégulières!...

Irrégulière, si elle l'était, pourtant, c'est qu'elle avait voulu l'être, c'est qu'elle avait jugé que c'était là le plus sûr moyen de se faire « une position »! Sa mère, une fille de Lorraine, née d'une servante de ferme, venue à Paris pour être cuisinière dans une maison bourgeoise, n'avait, elle aussi, qu'un but: « se faire une position »; et elle avait infusé à Louisette, avec le lait, l'âpre désir

de s'élever, ce besoin de progresser, de gagner un échelon à chaque génération, qui les tient toutes en Lorraine.

Quand Louisette était née, sa mère se trouvait en service chez une actrice ; toute jeune, l'enfant eût sous les yeux cette vie de triomphes faciles, de fêtes et de luxe ; silencieuse, couvant l'ambition héréditaire, elle fit peut-être dès ses premières années, la comparaison de la vie de la servante et de la vie de la maîtresse ; et peut-être, dès lors, avec cet instinct muet des enfants, se traça-t-elle le chemin à suivre, le calvaire laborieux vers un degré nouveau.

Ce fut elle seule, qui, sans conseil, sans maître, sans guide, trouva moyen d'attirer l'attention de l'actrice sur sa mémoire, sa précoce intelligence, et ses enfantines singeries qui révélaient la vocation. Et elle travailla à se tuer, une fois que l'artiste l'eût prise sous son aile ; elle se gava de tirades, de rôles, de pièces entières, elle se fit elle-même enfant prodige, étonna le Conservatoire, la critique, les auteurs, à l'âge où d'autres jouent encore à la poupée.

Ses débuts faits, son pied posé dans l'étrier, ce fut un nouveau travail de forçat, pour ne pas se

laisser oublier, pour affirmer les talents qu'on lui avait accordés. Elle avait alors seize ans, sa nature ingrate s'affirmait ; elle s'apercevait que toujours elle serait laide, maigre, presque contrefaite et il lui fallut dès lors inventer cette collection d'adroites coquetteries, cette panoplie de grâces spéciales qui devaient quand même séduire les hommes, lui faire des adorateurs. Elle avait voulu être actrice ; mais ce n'était pour l'amour ni de l'art, ni de la gloire ; elle voulait avoir, en même temps que les triomphes du théâtre, la vie facile, luxueuse, qui lui ferait oublier ses premières années passées dans une mansarde ou une cuisine. Et elle ne céda jamais à nul entraînement, elle fut « irrégulière » mathématiquement, parce qu'il était de son intérêt de ne pas s'embourber, artiste pauvre, dans l'ornière de la vie bourgeoise, si elle voulait asseoir solidement sa fortune, sa « position ».

Maintenant, elle était au premier rang, applaudie encore qu'elle dût tous ses moyens à son labeur de fourmi infatigable, aimée et riche, encore qu'elle n'eût jamais été jolie.

Et elle aspirait à un couronnement de son œuvre, à un nouveau pas en avant qui la fît passer,

de la vie irrégulière dont elle n'avait plus rien à tirer, dans la vie régulière, qui fît de ses enfants, — deux petits êtres venus bien par hasard — des bourgeois reçus en égaux chez ces bourgeois que leur grand-mère avait humblement servis.

Elle se garda bien de dire tout cela au marquis, ce gros provincial qu'elle menait au bout d'un fil, depuis trois mois bientôt, sans lui rien céder, sans lui rien promettre, jugeant qu'elle pouvait avec ce manège, en courant seulement le risque de casser le fil, le conduire où elle voudrait. Devant son air ahuri, elle lui expliqua seulement :

— Hélas! mon ami, vous savez bien que pour un, comme vous, qui nous témoigne de l'affection, du respect, mille n'ont pour nous que du mépris!

— Qu'importerait ceux-là, si un seul des autres vous suffisait!...

— Mais vous ne comprenez donc pas ce que nous souffrons! Vous ne savez donc pas que nous avons beau ne prêter à aucune médisance, être les plus chastes, les plus pures, les plus honnêtes, le monde nous jette toujours la pierre, nous croit toujours des vicieuses, des dévergondées, avec qui il n'est besoin que de vouloir! Vous m'aimez, vous me le dites depuis trois mois, et vous faites tout

au monde pour que je le croie. Mais, voyons, soyez sincère! Oseriez-vous affirmer que, si vous m'aimez, ce n'est pas parce que vous avez crû qu'il était facile de se faire aimer de moi, actrice, et ne m'auriez-vous pas dédaignée si je n'avais pas pour moi cet attrait: la facilité qu'on croit régner derrière le théâtre?

Le marquis se taisait; au fond, Louisette avait frappé juste, et, dans son inexpérience, il ne savait que répondre. Certes, il avait été séduit par l'actrice et non par la femme; certes, s'il avait osé se déclarer, poursuivre Louisette, c'est qu'il la croyait de mœurs légères, alors qu'il n'aurait jamais pu vaincre sa timidité devant une femme honnête; il était arrivé tout feu, tout flamme, comme s'il eût eu encore affaire à une de ces pauvres filles des beuglants de Nancy, qu'il était accoutumé à honorer de ses faveurs; et ce qui l'avait retenu, emballé, féru d'une passion toujours plus ardente, c'était la résistance qu'il avait rencontrée, la déconcertante correction de Louisette, toute cette rigidité de mœurs qu'elle avait su lui mettre sous les yeux.

Maintenant que, depuis deux mois, elle l'avait accepté comme un camarade, un ami, il était ar-

rivé à une telle violence de désir, qu'il était prêt pour vaincre à donner sa fortune, plus encore même, à entrer en lutte avec sa mère, la terrible et tyrannique dévote qu'il avait laissée derrière lui à Nancy, dont il avait pour la première fois quitté le giron à quarante ans...

Il n'osa dire cela franchement; il se sauva par la tangente :

— Mais je vous aime trop, pour pouvoir répondre, pour être capable d'analyser à ce point mon amour !

Elle continua, comme si elle n'eût point entendu, paraissant se parler à elle-même :

— Oh ! le théâtre ! mon supplice de tous les jours, de tous les instants !... Vous ne savez pas, vous, ce que j'endure, quels coudoiements, quelles promiscuités il faut supporter... Le public nous accuse ; mais combien il en est qui justifient son mépris... Et c'est nous, les honnêtes, qui payons pour elles ! Tenez, vous l'avez entendu avant-hier? Vous savez quelle souillure on veut nous imposer : cette Lucinde, cette fille, on veut qu'elle soit notre égale, qu'elle prenne rang parmi nous, elle dont tout Paris fréquente l'alcôve... Eh bien, ne croyez-vous pas que j'ai le droit d'être triste, de

pleurer même en songeant que cela encore, peut-être, il me faudra l'accepter?

Et elle laissa tomber sa tête dans ses mains avec un sanglot si vrai que le marquis sentit des larmes lui mouiller les yeux. Il n'y tint plus alors; le désir, l'amour, la pitié l'entraînèrent, l'amenèrent enfin à formuler cette offre qu'il préparait et retardait depuis des jours; mais il n'osa même pas le faire directement, il prit un détour, ridicule, surané. Il frôla de la main la gorge de Louisette où la couronne de perles brillait et tout bas:

— Louisette!... dit-il, cette couronne-là, que vous avez sur la poitrine, voulez-vous que je vous la mette sur la tête? Louisette! .. voulez-vous que personne ne puisse plus médire de vous, vous confondre avec les Lucinde Noirmont et consorts. Voulez-vous être marquise de la Roche Belval, voulez-vous être ma femme?

Elle releva la tête, d'un admirable mouvement, plein d'étonnement et de chagrin:

— Que dites-vous!... moi, marquise de?... mais non, vous aussi, vous plaisantez, vous croyez avoir le droit de me railler!

— Louisette, je vous aime, je ne vis plus que

pour vous! Si vous me repoussez encore, il ne me restera qu'à mourir!

— Est-ce qu'on meurt pour une actrice!...

— Louisette, pour moi, vous n'êtes pas une actrice; vous êtes celle que je veux pour femme, vous êtes la plus belle, la meilleure, la plus pure ..

Et, prosterné, le front dans les mains de Louisette, le marquis s'immobilisait en une suppliante adoration...

Alors elle se pencha vers lui, admirablement douce après les caprices, les railleries, les duretés, les longues indifférences dont, pendant deux mois, elle avait chaque jour tissé le lien qui liait le marquis à elle, et tout bas, à l'oreille :

— Moi aussi, Georges, je vous aime! murmura-t-elle.

Il se leva d'un bond, se crut enfin arrivé à cette heure tant attendue, voulut — rouge, les yeux en feu — la prendre dans ses bras, brutalement. Mais elle, d'un regard, le glaça, si froide, si digne qu'il s'arrêta, pâle de honte :

— Eh bien ! est-ce là ce que vous me disiez tout-à-l'heure. Vous voyez bien que, vous aussi, vous me prenez pour une autre...

— Oh ! pardon, pardon ! pleura le marquis, retombé à genoux, baisant le pan de sa robe...

La femme de chambre vint troubler ce théâtral tête-à-tête.

— Qu'est-ce encore ?

— Mademoiselle, c'est monsieur Ferville, du *Barbier*...

— Vous savez bien que je ne reçois pas !

— Mais ce monsieur insiste. Il dit que c'est pour un article, un renseignement à vous demander, pour demain...

— Eh bien ! qu'il vienne ce soir, au théâtre, dans ma loge. Je pourrai lui donner quelques minutes.

Et la femme de chambre sortit.

— Ah ! tenez, mon ami, voilà encore un de nos supplices ! parce que nous sommes actrices, on croit que notre porte doit toujours être ouverte, qu'on peut venir nous déranger à tout heure, tout cela pour renseigner ce grand imbécile, le public, qui perd son temps à lire les journaux, comme s'il n'avait rien de mieux à faire.

Cette boutade plut au marquis, incapable toute sa vie de lire un journal sans bailler, et ayant comme tel les journalistes en sainte horreur.

— Les folliculaires, déclama-t-il, n'embêteront jamais la marquise de la Roche Belval !

. . . .

C'était un de ces beaux jours d'hiver, que la clémence des saisons nous ménage assez souvent depuis quelques années.

L'air était sec, à peine assez piquant pour accrocher aux joues des femmes une rougeur légère, sous le réseau protecteur des voilettes.

Pas de vent. Un ciel uniformément gris, d'une mélancolie si charmante, après les éclats de gaîté de l'été.

Dans le bois, des voitures découvertes roulaient avec de joyeux claquements de sabots sur la terre dure. Même, des promeneurs, des promeneuses avaient mis pied à terre, erraient, d'une lenteur lassée, comme en pleine canicule. Les cavaliers, cambrés sur leurs chevaux, faisaient des effets de taille en leurs vestons serrés aux hanches ; et, devant le lac à peine effleuré d'une imperceptible couche de glace, des sportsmen déçus supputaient leurs chances de patinage pour l'année.

Par moments, quelques rayons d'un timide soleil jetaient un éclat passager, d'une blancheur pâle comme des rayons de lune ; les arbres alors

s'animaient, tendaient vers cette chaleur le capricieux enchevêtrement de leurs branches dénudées ; et l'on eût dit, cette myriade de filets d'ombre bizarrement découpés sur le gris du ciel et qu'une lueur plus vive nimbait par instant, d'une immense toile d'araignée où des gouttelettes d'eau eussent posé leurs fluides diamants.

Dans sa victoria, Louisette, bien emmitouflée de fourrures, riait d'un rire ingénu, près du marquis, plus enluminé que jamais sous la chaleur de sa joie récente. Elle lui laissait, sous la lourde couverture qui emprisonnait leurs jambes à tous deux, serrer longuement ses doigts maigres ; et elle écoutait, avec une complaisance charmante, l'échafaudage de bonheur à deux qu'il bâtissait depuis une demi-heure.

Il lui avait proposé, comme en un jour de printemps, un déjeuner au bois, en amoureux ; et il se promettait une joie intense de leur solitude, dans un des restaurants délaissés en hiver, avec la gaîté, près d'eux, des grands braseros aux flammes chantantes.

— Si nous marchions un peu ! proposa-t-elle.

— Je veux bien, dit-il, j'ai les jambes engourdies.

A terre, Louisette prit son bras, et il se redressa d'une fierté superbe, sous cette familiarité que la petite femme savait empreindre d'une teinte de tendresse.

Il la couvait des yeux, du haut en bas, séduit par sa délicatesse frêle de porcelaine japonaise ; elle était charmante ainsi, dans le fouillis soyeux d'un boa qui lui montait aux oreilles, sous l'ombre d'un grand chapeau qui dérobait la dureté de ses traits ; l'air aigu avait donné à son visage d'habitude jaune, presque terreux, une fraîcheur habilement avivée de quelques teintes artificielles ; et, grâce à l'adresse de son english tailor, la cambrure de sa jaquette de loutre faisait paraître parfaites sa taille mince, ses épaules inégales, et ses hanches si plates. Près d'elle, le marquis avait l'air d'un lourdaud de campagne, qu'il était, et ce voisinage la faisait plus mignonne encore, vraiment séduisante même, malgré toutes les imperfections de sa malingre personne.

Ils marchaient vite, pressés, le marquis surtout, d'avoir, pour causer à loisir, l'intimité d'une table servie de choses délicates ; et la Roche, d'avance, jubilait à l'idée de toutes les petites privautés que ce tête-à-tête l'autoriserait à prendre

en à-compte sur la grande échéance prochaine, le mariage.

Mais ils eurent une déception, en arrivant au pavillon où ils comptaient déjeuner ; dix couples avaient eu la même pensée qu'eux, séduits aussi par l'invitante douceur du ciel de velours gris ; et ils durent s'attabler dans une salle déjà pleine, silencieuse pourtant, comme si tous ceux qui étaient là eussent trouvé la même déception et s'en fussent gardé, les uns aux autres, une rancune muette.

Louisette fit le menu, plein de chatteries pour elle, pour le marquis, relevé d'une solide tranche de rostbeef à l'anglaise, nécessaire à sa robuste constitution.

Et ils mangèrent d'abord en silence, l'appétit aiguisé par leur promenade, songeant tous deux au changement que cette matinée avait apporté en leur existence.

Elle surtout, surprise presque de ce résultat inespéré, à peine souhaité en ses rêves les plus orgueilleux : ce mariage tombant du ciel, avec un nom superbe, une fortune sans doute fort ronde, et même, si, sur le retour, des besoins de plaisirs la prenaient, un mari solide, dont nulles précé-

dentes débauches n'avaient entamé la vigueür.

Elle ne se disait même pas que ce mari, elle le connaissait à peine ; qu'elle l'avait conquis seulement par les sens, en exacerbant son désir sous une série de refus ; elle était toute à la joie de cette subite fortune, au petit plaisir qu'elle aurait le soir même à éblouir les camarades du Foyer avec cette annonce :

— Dans deux mois, je serai madame la marquise de La Roche Belval !

Le marquis, elle ne le regardait même pas, ne trouvait pas, hors les obligées démonstrations extérieures, une tendresse, une piété vraies pour cet espèce d'être primitif, ce campagnard demi sauvage, jeté tout à coup dans Paris, avec une ignorance telle de la vie qu'il lui avait suffi de deux mois pour s'engluer d'elle, et se déclarer prêt à l'épouser malgré le secret de Polichinelle de ses cent liaisons antérieures, et ce double lest humain qu'elle traînait après elle, ces deux enfants faits, comme disait un mauvais plaisant, de pièces et de morceaux.

— Qu'importe ! tant pis pour lui ! Pourquoi est-il si bête.

Mais des murmures autour d'eux, s'élevèrent,

rapide crescendo de dix conversations s'animant peu à peu. Et, se sentant plus seuls dans ce léger brouhaha que dans le grand silence de tout à l'heure, ils se mirent à causer, à se dire les mille choses que doivent se dire les gens de leur âge — le marquis, quadragénaire, elle, avouant trente-cinq étés — le jour où ils viennent de décider de s'unir dans les formes légales.

Après la dignité que Louisette lui avait montrée le matin même, le marquis se croyait forcé d'être sentimental, et il courait des madrigaux aux épithalames d'une main lourde dont les tâtonnements amusaient l'actrice.

Puis, la chaleur du bourgogne qu'il buvait à larges lampées l'attendrit véritablement, il se sentit un besoin de s'épancher, de mettre à nu son cœur, son âme, il conta sa vie, un long martyre, et dont un écrivain eût pu faire indifféremment un roman ou un vaudeville.

Un détail fit rire aux éclats Louisette :

— Non ! vrai, jusqu'à trente ans!... exclama-t-elle.

Et elle dût se pincer les lèvres pour retenir la fin d'une phrase ainsi commencée :

— Ah ! moi, je n'ai pas attendu si longtemps!

Mais le marquis n'y prit pas garde, empêtré à dévider l'écheveau de sa confession :

— Oui, répéta-t-il, oui, jusqu'à trente ans, je suis resté ignorant du bonheur, muet devant une femme comme un chercheur devant une énigme, mené à la baguette par ma mère qui prétendait me garder pur comme un lys pour je ne sais quelle future offrande.

Et, éprouvant le besoin de se montrer « Parisien », il ajouta, se croyant fort spirituel :

— Ah! ma mère, si vous la connaissiez, quel type !...

— Chut! ne parlez pas ainsi ! ordonna Louisette, très digne.

Mais il insista, voulut expliquer à fond sa mère, un type, un vrai type, comme il le répéta encore deux ou trois fois.

Et il dessina à gros traits lourds leur vieille maison de Nançy, endormie dans ses murs de pierre datant du grand siècle ; les fenêtres toujours closes, même en été, malgré que le parc de la Pépinière, d'un côté, et les jardins particuliers de l'autre étendissent tout auprès leurs tapis enluminés de fleurs. Puis, dans cette maison, il montra sa mère, vieillissant lentement entre les

bras d'un grand fauteuil historié, la mine pâle, creusée de rides, sous les boucles blanches de ses anglaises poudrées, et les brides violettes de son bonnet de tulle noir.

Ce fauteuil, elle y vivait depuis quarante années. Aussi loin que sa mémoire pouvait remonter, il voyait sa mère ainsi assise dès le jour, aussitôt son retour de la messe de 6 heures, à l'église Saint-Evre, où elle se rendait dans le lourd carrosse de la famille.

Interminablement, elle brodait des nappes d'autel, des chasubles, toute une lingerie bizarre qui mettait dans la maison une odeur de sacristie. Personne ne venait la visiter, sinon quelques hommes d'église et quelques dévotes sans âge, leur habituel cortège. Et ces quelques vieillards formaient ainsi dans ce Nancy, qui a gardé comme un vague souvenir de l élégante cour de Lorraine, un besoin de fètes, de luxe, de plaisir, une petite société perdue, ignorée, ignorante de toute vie qui n'était pas consacrée au Dieu de la dévotion et du sacrifice.

Pourquoi cet isolement, cet enlisement. Il le savait depuis peu de temps ; son père, son grand-père avaient été de grands viveurs ; le grand père

avait fini gâteux, tombé à des vices ignobles ; un coup de sang avait foudroyé le père au milieu d'un souper joyeux. Et un frère du marquis, encore enfant, était mort peu de jours après.

La mère alors, déjà fort dévote, avait vu là une vengeance du ciel, une punition abattue sur cette famille maudite. Elle avait du coup sombré dans le mysticisme, et elle s'était juré que son dernier fils ne suivrait pas la voie criminelle.

Elle s'était enfermée, ne gardant qu'une vieille domestique, aussi dévote qu'elle, et un cocher à tout faire recommandé par un chanoine de la cathédrale.

Elle avait elle-même élevé son dernier fils, préférant le voir ignorant que livré aux mauvaises fréquentations de l'école.

Et elle avait réalisé ce miracle de le garder près d'elle, dans ses jupes, sous une domination de tous les instants, sous un joug qu'il ne pouvait, ignorant de tout au-delà, songer à soulever.

Elle disait :

— Je ne veux pas en faire un homme d'église, il n'est pas de souche assez pure pour cela. Mais quand le moment sera venu, je le marierai, je lui donnerai une femme que je choisirai moi-même

et dont il aura des enfants capables de racheter les fautes de leurs ancêtres.

A trente ans, il était encore l'innocent dont Louisette avait tant ri tout à l'heure.

Elle en rit encore une fois, puis, plaisantant doucement, demanda :

— Mais, enfin, comment cela vous est-il venu?

Il dit la chose, très simplement : une conversation surprise par hasard entre une des vieilles dévotes et un des prêtres qui fréquentaient chez sa mère. Le prêtre contant à la dévote qui se scandalisait, la découverte qu'on avait faite d'une maison mal famée, dans une rue voisine de la cathédrale. Il donnait des détails; la dame levait les bras, parlait de malédiction divine; et, tout de suite, Georges sentit un immense besoin de savoir, de sonder cet inconnu qui venait de se révéler à ses oreilles, de connaître le sens de ces mots qu'il ne comprenait pas.

Le soir, il s'échappa facilement, car sa mère, confiante en l'éducation qu'elle lui avait donnée, avait peu à peu relâché sa surveillance ; il s'en fût rôder aux abords de la maison inconnue. Et, là, sans aucune poésie, brutalement, à l'appel d'un *pstt!* raccoleur, il connut le doux mystère.

Ce fut en lui une transformation ; toutes les ardeurs si longtemps ignorées, tous les désirs incompris qui l'avaient souvent assaillis, se réveillèrent en foule; et, dès lors, il mena une vie en partie double, dans le jour, silencieux comme une jeune fille sous les yeux de sa mère et, le soir s'échappant, courant à des amours viles, faisant, pour rentrer avant le jour, l'escalade d'une muraille.

Il se saoûlait d'une basse débauche, trop timide pour chercher à se lier, en ses plaisirs, à des hommes de son monde qui l'eussent initié aux raffinements. Il allait seul, fréquentait les centres de satisfaction facile, s'enivrait par les yeux, longtemps, puis, vite, son choix fait, s'en allait vainqueur, grâce à l'argent qu'il avait facilement.

Une attirance, née peut-être d'un atavisme, le ramenait surtout vers les syrènes pailletées qui faisaient la joie des obscurs beuglants, et il connut toutes celles de Nancy, l'une après l'autre, poussé par un tel désir qu'il les eût volontiers, parfois, saisies sur la scène étroite, emportées au milieu d'un refrain crapuleux, ou possédées là, sous l'œil de tous les spectateurs.

Cela dura dix ans ; et, de toutes ces obscures satisfactions, il ne rapportait que la conscience qu'il était des plaisirs plus complets ; peu à peu, un insatiable désir l'avait envahi de voir ce Paris qu'il s'imaginait un Palais de fêtes éternelles, peuplé d'un monde de femmes aux faciles amours, aux savantes caresses, et il eut fait tout au monde pour y passer, ne fut-ce qu'une nuit !

— J'y suis venu enfin, j'ai trouvé un prétexte : ma mère voulait me marier ; j'ai parlé de pèlerinage à faire au Sacré-Cœur pour me purifier avant cet acte décisif. Et elle a consenti, m'a laissé partir, muni d'un tas de lettres pour tous les prêtres d'ici. J'en ai porté quelques-unes. J'ai été fort bien reçu partout ; j'ai fait, chez ces bons curés, la connaissance de gens du monde qui se sont extasiés sur mon inexpérience, et se sont mis en tête de m'initier à la vie. Ils m'ont mené partout : au théâtre et ailleurs. C'est ainsi que je vous ai rencontrée : et, depuis le soir où, pour la première fois, je vous ai vue sur la scène, je ne vis plus que pour vous, je n'aspire plus qu'à vous ! Ah ! pardonnez-moi si, un instant, j'ai osé vous poursuivre d'un amour indigne ; je sais si peu de la vie ! aujourd'hui, je vous connais. Et vous voyez

que je vous aime comme vous devez être aimée.

Elle dit simplement :

— Merci !

Puis, très mélancolique :

— Comme c'est bon de s'entendre parler ainsi. On oublie tout, alors, les hontes, les cruautés, les calomnies du théâtre !... Si vous saviez, mon ami, combien j'ai souffert par ce théâtre que j'aimais tant !... Un jour, j'ai rencontré sur ma route un homme, bon comme vous, pur comme vous ; nous nous aimâmes ; et quand, à cause de ma faiblesse, je me trouvai mère, sa famille nous sépara, l'envoya au loin, me laissa sans appui, sans autre consolation que le double fruit de notre amour !... Ah ! dites, mon ami, vous ne m'abandonnerez jamais, n'est-ce pas ?

Elle avait débité cette longue tirade copiée sur un rôle de l'Ambigu d'un son de voix alanguie, tremblotante, coupée de courts sanglots.

Des larmes en vinrent aux yeux du marquis ; presque haut, il jura :

— Jamais !

Il y eut un silence. La Roche Belval la contemplait, ivre de joie ; elle, revenant vite aux choses sérieuses :

— Mais votre mère, mon ami, croyez-vous qu'elle consente jamais...

— Oh ! elle consentira !

Et, rageusement, avec une brutalité de timide, volontaire par accès, comme pour défier tous les obstacles que la vieille dévote pourrait mettre à son bonheur, il répéta :

— Il faudra bien qu'elle consente !

VIII

INTERVIEWS

Ferville avait eu une idée qu'en son for intérieur, il n'hésitait pas à qualifier de géniale.

Débutant à peine, mais point du tout imbu de grandes théories littéraires, n'ayant comme il disait d'autre ambition que « se tailler un fromage » en une profession où le capital intellectuel suffit, il tarabustait Bouchu pour être introduit dans le monde des théâtres et trouver des débouchés aux monologues et saynètes qu'il avait en portefeuille; il accumulait les manuscrits à l'usage des éditeurs futurs ; il courait les journaux en quête de quelque colonne où déposer de la copie, sur n'importe qui, sur n'importe quoi, à n'importe combien la ligne.

Jusqu'alors, tout cela ne produisait pas grand chose ; mais il ne désespérait pas, persuadé que

la veine se montrerait fatalement un jour et sûr qu'alors il saurait bien la saisir.

Or, l'autre soir, devant cette tempête, qui s'était subitement abattue sur le foyer, il s'était écrié, *in petto :*

— Mais la voilà, la veine! la voilà bien, comme dirait Dupuis. Je les interviewe l'une après l'autre, je ramasse une jolie petite collection de potins sur cette pauvre Noirmont, j'en fais une salade sous la rubrique : *Lucinde à la Comédie* et le diable m'emporte s'ils ne me prennent pas ça au *Barbier*, où ils me disent toujours : Apportez-nous des reportages intéressants.

En quête dès le lendemain, partout il trouvait porte close : ces dames étaient à l'enterrement d'Amra. Mais il ne se rebuta pas.

Le surlendemain, il recommença sa tournée, en fiacre, afin d'arriver très correct chez les reines de la rampe ; même insuccès : il n'osait se recommander du *Barbier* et, sur le simple vu de son nom aux syllabes inconnues, on s'empressait de l'éconduire.

— Madame est absente ! Madame ne peut vous recevoir qu'au théâtre !

Seule, Mlle Bertal l'accueillit et fort bien, en

son appartement où l'on croit voir revivre le siècle des bonbonnières de Boucher, des nudités de Clodion ; elle fut charmante ; et il en resta très flatté au fond, quoique furieux. Mlle Bertal, très peu cabotine, ne fréquentant pas les camarades, point médisante, lui ayant déclaré qu'elle se désintéressait absolument de la question, la présence de Lucinde n'ayant rien à lui enlever de son propre talent.

Il pensa se rattraper le soir.

Justement on donnait une pièce du répertoire, intéressante seulement parce qu'elle réunit sur la scène presque toutes les étoiles de la Maison. Il était donc assuré de trouver toutes ces dames soit au foyer, soit dans leurs loges ; la seule difficulté était de forcer la consigne.

— Mais, bast ! se disait-il. Je brûle mes vaisseaux. Je me présente carrément comme envoyé par le *Barbier*. Advienne que pourra !

. . . .

Il frappa d'abord à la porte de Zézette Lambel, — premier étage, au bout du couloir, à gauche.

Une grosse dame, en robe noire, tablier blanc, figure de vieille sous-maîtresse correcte, vint parlementer avec lui. Il exposa le but de sa visite,

dut attendre encore quelques instants, pendant que l'habilleuse allait consulter l'actrice, fut enfin introduit. Il franchit une antichambre d'un mètre carré, limitée par des portières d'étoffe, et se trouva dans la loge.

— Une seconde, lui dit une voix, et je suis à vous !

Dans un retrait, formant à gauche comme une seconde pièce, Louisette était assise devant sa table de toilette, le dos tourné, le visage reflété par une de ces glaces à trois pans, se fermant comme un livre, que les miroitiers intelligents ont inventées en ces dernières années. A l'autre bout de la loge, sur un tabouret, le marquis, la dévorant des yeux, suçait la pomme de sa canne.

Et, sous la lumière vive des petites lampes électriques, Ferville pût à loisir donner un coup d'œil au sanctuaire, froid, correct, riche, tendu d'andrinople rouge que des bandes d'étoffe claire découpaient en panneaux, avec un plafond semé d'innombrables étoiles d'or, et un tapis d'Orient en harmonie avec la couleur générale.

Des sièges s'espaçaient, où traînaient une demi-douzaine de bouquets ; sur une cheminée, entre deux lampes magnifiques, Molière souriait d'un

sourire de bronze ; et des cadres s'accrochaient aux murailles, reproduisant dix fois en dix rôles les traits de l'artiste, ex-votos offerts par de braves peintres que le théâtre attire invinciblement, étant une bonne école de réclame et de cabotinage.

Sur un mannequin, le costume que Louisette allait endosser, déformait des plis de soie rose tendre ; et, en belle place, enfoncée en un fauteuil proportionné à sa taille, une poupée colossale, déshabillée et rhabillée chaque soir, étalait en réduction les falbalas dont l'actrice s'allait parer.

— Oh! maman Pompon, maman Pompon ! c'est trop chaud, ça brûle ! minauda Louisette d'une petite voix enfantine, en trempant ses mains dans une cuvette que son habilleuse venait d'emplir d'eau tiède...

Son visage était fait. Elle se retourna :

— Je n'ai qu'un instant, monsieur...

— Ferville !

— Monsieur Ferville, dites-moi vite ce que veut le *Barbier !*

— Nous avons appris que M[lle] Lucinde Noirmont pose sa candidature au Sociétariat. Cette prétention nous a étonnés...

— Il y a de quoi !

— Et je viens vous demander ce que vous en pensez. Y a-t-il indiscrétion ? Ou bien consentez-vous à me dire nettement votre opinion ?

Louisette, pour la forme, hésitait. Ferville la décida tout à fait en ajoutant :

— Nous croyons qu'il y a là une question qui intéresse tous les vrais amis de la Comédie. Et nous voudrions y consacrer un grand article de tête.

Alors, ce fut une confession complète. Elle n'aimait pas la réclame, elle ne tenait pas à voir son nom dans les journaux, en dehors des questions artistiques. Mais, cette fois, il s'agissait, pour la Comédie, d'une affaire de dignité, et elle croyait de son devoir, à elle, la « petite première », de faire taire ses répugnances personnelles et de prendre bien haut la défense de sa chère Maison.

Pouvait-on imaginer semblable outrecuidance ? Quoi !... cette... fille se croyait-elle tout permis ? Jugeait-elle tout le monde à son niveau. Pensait-elle donc qu'il n'y avait plus sur la terre d'honnêtes femmes que son contact, son voisinage seul, fissent reculer d'horreur !

Et — sans vouloir appuyer — elle dévida le chapelet des cent aventures « honteuses » mises

au compte de Lucinde, cent petites calomnies que sa langue de vipère aiguisait à merveille.

Ferville en avait assez entendu. Il jugea bon de l'arrêter :

— D'autant plus qu'elle ne rachète guère tout cela par le talent, insinua-t-il !

Mais elle mit à nu le fond de son cœur, laissa voir en un élan de franchise et le véritable esprit de la Maison, et son caractère à elle-même.

— Oh ! ce ne serait pas encore cela ! Il y en a bien d'autres ici que le talent n'étouffe pas !...

Elle englobait d'un geste toutes ses camarades, ses rivales. Et elle conclut :

— Du reste, je l'ai dit au Ministre, si cette infamie était commise, je prendrais ma retraite !...

Ferville remerciait, saluait. Elle le retint encore un peu, départie de son accoutumée raideur par le besoin de crier sa joie du matin :

— Au fond, j'ai bien tort de prendre feu. C'est tout platonique, en somme !... Car, maintenant, s'il n'y avait la question morale, je serais absolument désintéressée, puisque très probablement je quitterai le théâtre bientôt...

Et, se tournant vers le marquis toujours absorbé en sa contemplation :

— M. le marquis de la Roche-Belval, mon fiancé !

Ferville s'inclinait, cherchant un compliment ; maman Pompon lui évita la peine de trouver.

Elle tendait une carte à Louisette.

— Oh ! mon Dieu ! c'est le général ! J'oubliais totalement qu'il devait venir ce soir !... Monsieur, je vous demande pardon !... Georges, une minute, vous permettez, n'est-ce-pas ?

Et, penchée vers le marquis un peu inquiet :

— Je veux qu'il soit mon témoin ! lui souffla-t-elle en le poussant vers la porte.

Les deux hommes sortirent, croisant à l'entrée un personnage très coquettement vêtu, dont la barbe châtain clair attirait tout d'abord le regard.

Et Ferville s'en alla vers une autre loge, avec un sourire de pitié narquoise à l'adresse de cet excellent marquis.

— Diable ! pensait-il, elle le mène grand train, ce bon La Roche machin !

..... Chez la petite Meunier, « ce bijou dessiné par Greuze, modelé en Saxe ».

Un étage plus haut que chez Zézette ; une grande loge où Ferville fut introduit non par une bonne,

mais par la propre mère du jeune phénomène, une femme tournée en marchande à la toilette cossue, qui se confondit en amabilités au seul nom du *Barbier* que Ferville invoquait :

— Monsieur, je vous demande padon... Si nous avions pu prévoir... j'aurais fait enlever les housses !

Meunier qui n'avait été que du lever de rideau, achevait de coiffer une imperceptible capote de vingt-cinq louis — cinq louis le centimètre — prête à s'en retourner sagement au grand trot de ses cobs, vers l'hôtel où son vieil adorateur l'encageait depuis ses premières années de Conservatoire.

Elle salua, d'un signe de tête timide ; Ferville exposa le but de sa visite, le plan qu'il prêtait au journal ; et tout de suite, Mme Meunier s'emballa, ravie :

— Ah ! c'est une bonne idée que le *Barbier* a eue là ! C'est si bon de voir que, dans les journaux, on sait prendre la défense des honnêtes femmes !... Quelle honte, monsieur, si cette fille triomphait. Ce serait à douter de tout sur la terre !...

Elle allait, allait, dévidant un interminable écheveau de sottises, à phrases pressées, comme

une leçon apprise d'avance. De grands mots : honnêteté, vertu, modestie, revenaient sans cesse sur ses lèvres. Et, avec moins de délicatesse que Zézette, elle accumulait, accumulait, sans tarir, les racontars, fielleux, abjects, telles les médisances d'une prostituée délaissée à l'égard d'une camarade qui a « étrenné ».

Ferville la laissait aller, sans l'interrompre, les oreilles bercées par le refrain déjà entendu ; il trouvait dans la sévère housse blanche des fauteuils et des chaises un malicieux sujet de réflexions ; la prévoyance d'une mère sautait aux yeux dans cette loge, salon de bourgeoise seulement ouvert le dimanche, somptueuse d'ailleurs, malgré cette apparence d'économie, d'une somptuosité sévère bonne à servir de tarif aux nigauds, d'épouvantail aux chercheurs d'aventures gratuites ; point de colifichets ; de bons meubles dont on peut toujours « trouver de l'argent » ; et, pour toute étiquette artistique, dans un coin, ce portrait d'actrice du dernier siècle que l'administration accroche dans chaque loge, une Mlle Dubois ou Duclos quelconque, qui, sous le fard pâli du pastel, semblait sourire railleusement de l'intrônisation de cette correction mercantile.

A la fin, Mlle Meunier se décida à interrompre sa mère :

— Mais, enfin, maman, ce n'est pas toi qu'on interroge, c'est moi !

Mme Meunier jeta à sa fille, coupable d'une telle hardiesse, un regard furibond.

Elle se tut pourtant, après cette réflexion :

— Eh bien, parle, mon enfant, mais ne crains pas de tout dire ce que tu as sur le cœur, sans cependant te compromettre.

Mlle Meunier ne se compromit pas. Elle susurra doucereusement quelques vagues méchancetés, parla beaucoup de ses amis, de sa position, de l'orgueil qu'elle avait d'être si jeune à la Comédie et du chagrin que lui causerait l'approche de cette Lucinde qui déshonorait « le métier ».

Le métier, elle ne dit pas lequel, celui dont elle vivait ou celui dont elle se parait.

Mais Mme Meunier se chargea de faire la lumière, reprenant la parole tout à coup :

— Enfin, Monsieur, vous comprenez ce que doit souffrir une mère qui a tout fait pour élever sa fille, qui s'est, on peut le dire, sacrifiée pour elle, et qui croit avoir assuré son avenir, en la voyant tout à coup exposée à de pareils contacts.

Mais, monsieur, que ferait-elle, mon enfant, si la bonne renommée de la Maison était compromise? Vous le savez, ce qu'on aime avant tout, chez les jeunes femmes, c'est la tenue, l'air comme il faut. Or, comment croirait-on que ma fille est une femme comme il faut, si on la voyait sur une affiche aux côtés de Mlle Lucinde Noirmont?...

Ferville, édifié, descendait l'escalier devant les deux femmes, et il entendit la mère qui disait à la fille :

— Eh bien, tu es encore étourdie. Tu laissais là-haut le bracelet que le comte t'a envoyé ce soir.

— Mais, maman, je voulais le renvoyer, puisque tu me dis de ne pas encourager ce monsieur!...

— Ce n'est pas une raison pour le décourager, cet homme. On ne sait pas ce qui peut arriver. Et puis, c'est toujours un bijou de valeur et ça n'engage à rien!

... Près du foyer, Ferville trouva Bouchu, qui, tous les jours fourré à la Comédie, déposait ce soir-là des potées d'encens aux pieds de la grosse Labarre, cette myope à la gorge débordante qui, l'avant-veille, avait la première apporté à Zézette la terrible nouvelle.

L'éternelle rieuse jouait à toute vapeur de la langue et de la face à main, causait, riait, lorgnait comme si elle eût été à la tâche ; et dans sa robe toute blanche, outrageusement décolletée, sa gorge sautillait prête à franchir l'obstacle du corsage, avec ces interminables trépidations qui secouent, au passage des lourdes voitures, les terrines de gelée des devantures de charcuterie.

Ferville ne laissa pas au gros bénisseur le temps de trouver une échappatoire ; tout de suite, il l'obligea à une présentation, et sans même permettre à la trépidante actrice de le lorgner à l'aise, posa pour la troisième fois sa question.

— Lucinde?... Sociétaire !... Ah ! oui, c'est vrai ! je n'y pensais plus !... Je suis si étourdie ! J'ai tant à faire, tant à penser !... Mes enfants, mes chevaux, mon mari, mon théâtre, mes parents, mes répétitions ! Eh bien, monsieur, puisque vous voulez mon opinion sur l'outrecuidance de cette demoiselle, vous pouvez prévenir carrément le public, et le ministère, et le Comité. Elle ou moi, qu'ils choisissent !... Je n'ai pas besoin, moi, d'accepter cette souillure !... Est-ce que c'est pour moi que je fais du théâtre, est-ce que c'est pour m'amuser que je joue trente fois le même rôle.

Ah! s'il n'y avait pas l'Art, et ces pauvres auteurs qui ne peuvent se passer de moi!... Est-ce que la fortune de mon mari ne me suffirait pas, largement!... Mais je n'accepterai jamais une semblable honte... Voyons, à ma place, Bouchu, l'accepteriez-vous!...

Moi qui ne vais pas dans le monde pour ne pas quitter mes enfants et pour éviter qu'on se permette des libertés à mon égard, moi qui ne vais pas à la campagne, à mon gré, pour ne pas laisser le théâtre dans l'embarras, vous pensez bien que, si une telle ignominie s'accomplissait, j'en aurais assez une bonne fois de me sacrifier pour tout le monde. Je m'en irais. Ils se tireraient de là comme ils pourraient. Et on verrait bien si une Noirmont peut faire oublier une honnête femme!...

... La sonnette tintait. L'avertisseur parcourait les couloirs supérieurs, appelant les retardaires.

Ferville s'en fut, avec Bouchu, écouter un acte dans la salle.

— Je vous retrouverai à la sortie! lui dit-il au baisser du rideau.

Et il courut frapper à la loge de Mme Dangeau-Spire, la dernière dont il voulait avoir l'opinion,

estimant que ce quatuor — Zézette, Meunier, Labarre, Dangeau — formerait un chœur d'injures bien suffisant.

Mme Spire l'accueillit avec une grâce nonchalante. Elle était enveloppée d'un long peignoir ruché de dentelles, assise à sa table de toilette, et, avant de se rhabiller, elle s'occupait à l'aide d'une batiste trempée d'alcool, à débarrasser son visage de la poudre, du rouge et du noir qui en variaient l'éclat.

Elle indiqua un siège d'un geste charmant d'abandon et se tourna à demi pour écouter, pendant que sa main, continuant la besogne commencée, épongeait doucement sa figure. Une merveille, cette main, blanche, potelée, mignonne, attachée à un bras dont la peau avait la fraîcheur du satin. — Elle ne regardait pas Ferville, mais ce bras, qui la plongeait toujours en une extase. Et ses yeux très doux, à l'abri de leurs longs cils, semblaient dire :

— Peut-on voir un bras pareil ?...

Des bagues étincelaient à tous les doigts, et Ferville en retrouvait trois fois les feux, dans les trois pans de la glace devant laquelle Mme Spire procédait à sa toilette.

Elle parlait doucement, d'une voix de miel, rasante. Et, tandis que sa main évoluait complaisamment au bout du bras que la large manche, tombée en arrière, découvrait jusqu'au coude, elle disait :

— Monsieur, moi je pourrais être bien désintéressée. Je suis mariée, mon mari vient au théâtre avec moi, et personne n'a jamais osé médire de notre ménage. Nous sommes connus. Mais je ne saurais abandonner mes camarades en cette pénible occurrence...

La main jouait, tournait, semblait dire :

— Qu'importe Lucinde, avec une telle main!

Mme Spire continuait :

— Voyez, monsieur, comme mon sort est malheureux. Il y a un an à peine je perdais mon père... combien je l'ai pleuré, vous le savez, puisque je suis restée dix mois éloignée du théâtre...

La main portée à l'œil où pointait une larme eût encore l'occasion de se faire voir...

— Je rentre, et à peine remise dans le courant, voilà que j'apprends cette nouvelle. Cette... je ne sais comment la nommer. prétend être des nôtres! Je ne pouvais y croire, d'abord. Je pensais, c'est

une raillerie, une fausse nouvelle, lancée par un mauvais plaisant... Mais non!...

Elle aperçut un point terni dans le poli d'un ongle. Elle prit un petit outil d'ivoire, un peu de pâte, frotta longuement l'ongle coupable.

Et elle parlait toujours, de son ton calme de bonne diseuse, indiquant les nuances sans y appuyer, avec cette finesse que vantait toute la critique.

Derrière elle, dans un cadre de peluche, le portrait de celle qui l'avait protégée dans sa jeunesse, — la grande poètesse du siècle — la couvait de ses yeux noirs ; et, sur tous les murs, les souvenirs signés de ceux qui lui avaient facilité la route, les lettres encadrées des Maîtres qu'elle avait interprétés ou charmés, semblaient lui donner un certificat de bonne vie et mœurs, parapher de leur témoignage les phrases émues en lesquelles sa vertu outragée exhalait ses plaintes.

— Mon cœur saigne, monsieur, à l'idée de quitter ce théâtre à qui je dois d'être ce que je suis. Sans le théâtre, que serais-je aujourd'hui? Mais, je vous le jure, je n'y resterais pas un instant de plus le jour où Mlle Lucinde Noirmont y entrerait.

Et sa main, étendue pour le serment, trouva une fois de plus le moyen de faire admirer la finesse, la matité de la peau, le fuselé des doigts, l'harmonieux contour des paumes.

— Madame, vint murmurer une femme de chambre, classique comme une soubrette de théâtre, Monsieur fait prévenir Madame qu'il est habillé ; Monsieur demande si Madame peut le recevoir.

— Bien ! Dites à Monsieur que je vais être prête dans un instant.

Et elle activa sa toitette, après avoir rangé dans un coquet portefeuille une carte qui traînait sur la cheminée et où Ferville pût entr'apercevoir quelques lignes manuscrites...

Ferville s'en alla.

Il en avait assez vu. Il tenait son article. Il était sûr que le *Barbier* le prendrait. Quelle jolie page de sous-entendus il allait écrire. Ah! comme il allait leur faire payer, à coups d'encensoir, les courses inutiles qu'elles lui avaient fait faire, et les heures d'antichambre qu'il avait, pour elles, accumulées.

Elles lui avaient montré leur cœur; il avait vu jusqu'au fond. Et comme il saurait, tout en sténo-

graphiant ses quatre interviews, y semer les épines sous les roses !

— C'est Lucinde que je mets sur la sellette, se disait-il, avec le sourire heureux qu'inspire une bonne raillerie. Mais pour ceux qui savent lire, ce sont ces dames qui seront à la barre !

... Au foyer, il retrouva Bouchu.

— Eh bien ! dit celui-ci qu'il avait tout à l'heure mis au courant. Vous les avez toutes vues ?...

— Oui...

— Sont-elles charmantes, hein ! Parions qu'elles vous ont étonné, que vous ne les croyiez pas aussi exquises !... Ah ! mon cher, c'est que la Comédie, c'est la Maison unique, le Temple... Pensez-vous qu'on puisse, en d'autres théâtres, trouver pareille réunion de jolies femmes, avec autant de talent, et de cœur, et d'esprit ?...

Et Bouchu, transporté d'admiration, ne tarissait pas, exaspérait Ferville de ses louanges dont l'autre venait de toucher du doigt le mal fondé.

Il répétait, sans trêve, comme une oraison :

— Quelle Maison, mon cher, quelle Maison ! Il n'y en a qu'une, vous dis-je !

Ferville, simplement, répondit :

— Il n'y manque que Bordenave !

IX

LES INTERVIEWS SE SUIVENT ET NE SE RESSEMBLENT PAS.

Ferville eut la joie, le lendemain, de lire son article à la première page, quatrième colonne, du *Barbier*. Et il ne se dissimula pas que cette tartine était vraiment bien tournée, fine, spirituelle, avec des pointes à deux tranchants et une foule de sous-entendus à faire la joie de ceux qui prétendent savoir « lire entre les lignes ».

Ce qui donnait encore plus de portée à sa petite production, c'est qu'elle tombait en plein potin du moment; tous les journaux dits Parisiens et même quelques-uns des journaux graves, consacrés à la politique, s'étaient abattus sur la question comme des corbeaux sur un cadavre; et c'était, ce même matin, un prodigieux concert d'invectives à l'adresse de Lucinde, d'innombrables

hoquets d'indignation, des prises de cilices désespérées devant cette suprême souillure qu'on voulait imposer à la Comédie.

On sentait que toutes ces dames et tous ces messieurs s'étaient mis en campagne; que le mot d'ordre avait été universellement donné; et qu'on avait su faire comprendre à toutes les grosses plumes que leur intérêt d'auteurs, de « bons camarades » ou de simples quémandeurs de loges était directement en jeu.

Le lendemain, sûr, le mouvement s'étendrait; la tourbe des sous-ordres prendrait l'indignation des Maîtres pour pain bénit, et s'indignerait comme eux, mais avec plus de bête sincérité.

Et Ferville jubilait: seul, il donnait la note railleuse, même un peu discordante du concert; et il se voyait, le lendemain, visé par dix polémiques dont, d'avance, il supputait tout le profit.

— Allons, pensait-il, je l'avais bien dit: c'est la veine. A moi de savoir en profiter.

Il s'en fût tout droit avenue Kléber, frapper à la porte de Lucinde, afin de faire la contre partie de son article du matin, la réponse de Lucinde à ses accusatrices.

Comme il l'espérait, elle le reçut tout de suite,

avec une amabilité à laquelle il s'attendait, mais qui le surprit, pourtant, après les vanités qu'il avait rencontrées la veille.

— Ah! M. Ferville... vous venez me voir à mon tour... Alors, soyez le bienvenu, car je ne crois pas me tromper, vous êtes le seul de toute la presse qui me soit sympathique.

Elle était dans un petit boudoir aux sièges bas, pleins d'invitante mollesse ; et elle montrait d'un geste un éparpillement de feuilles blanches autour d'elle, toute la collection des journaux qui, le matin même, s'étaient servis de son nom et de sa vie pour emplir leurs colonnes.

Son déshabillé du matin, de satin noir aux arachnéines dentelles, faisait, sous cette avalanche, une plaisante tache, avivée par l'or de la chevelure.

— Asseyez-vous donc, monsieur, et excusez-moi si je vous reçois en ce costume mais je n'ai pas encore eu le temps de m'habiller : j'ai passé toute la matinée à lire les amabilités de ces messieurs!

Elle éclata de rire :

— Ah! qu'ils sont amusants!... Ils se jettent sur moi comme s'il s'agissait d'une question

d'honneur national!... J'aurais vendu de la poudre sans fumée au roi de Prusse qu'ils ne s'acharneraient pas avec plus de férocité!... Et pourquoi, mon Dieu? parce que je veux entrer à la Comédie, c'est-à-dire dans une maison où il est de règle de n'avoir pas de talent, et d'être hypocrite

Ferville ne pouvait la quitter des yeux, tant il la voyait charmante, séduisante, digne de toutes les passions qu'elle avait inspirées.

Elle continuait:

— Vous venez m'interviewer? Que voulez-vous que je vous réponde? Vous pensez bien que je ne vais pas imiter ces dames, et faire des cancans. Ce que je pourrais dire, vous le savez aussi bien que moi. Et vous vous amusez autant que moi de leur indignation.

Ferville sourit.

— Vous voulez m'interroger?...

— Mon Dieu, après ce que vous venez de me dire!...

— Eh bien, alors, faites mieux, restez ici une heure ou deux. Causons de n'importe quoi. Jetons ensemble un coup d'œil sur ces journaux. Et je suis bien sûre que vous trouverez pendant ce

temps-là de quoi faire votre article. Vous y mettrez ce que vous voudrez. J'approuve tout d'avance.

— Vous me comblez, madame, et je suis confus...

— Bah! laissez donc. J'ai toujours été ainsi avec tous mes amis, et c'est précisément ce qu'on me reproche .. La question est que vous ne vous ennuyiez pas.

Et elle se mit à passer en revue les colonnes où il était question d'elle. Elle ne discutait pas les faits, habituée depuis longtemps à servir de cible aux chroniqueurs à court de copie. Elle se contentait de relever les noms, les soulignant presque tous d'un souvenir.

— Tiens! Vilcoq qui me traite de femme facile... Il en sait quelque chose, je lui ai fait l'aumône d'une minute il y a quinze ans!... Et Regnard qui me reproche d'avoir entretenu des Alphonse. Il se souvient du temps où il ne mangeait que les jours où je l'invitais à dîner... Et Bellanger!... Et le petit Carmignon! Tous! Il paraît que mon champagne leur est resté sur le cœur. Bah! ils en reboiront quand même, et à ma santé encore!

Une feuille, plus longtemps que les autres, la retint : *la Voix du Boulevard.*

— Ah ! Bérard, j'en étais sûre ! En voilà un qui ne me lâchera jamais !... Il est vrai de dire qu'il n'a pas tant d'idées que ça pour qu'il puisse en changer tous les jours !

— Qu'est-ce qu'il a donc contre vous, ce fort à la halle du journalisme? demanda Ferville.

— Lui, rien ou presque ! Il a surtout contre moi de n'avoir jamais pu réussir qu'en tapant sur ceux qui ne lui disent rien, et comme il est bien sûr que je ne répondrai pas, il s'en donne à cœur joie. Mais je lui ai déjà joué un bon tour !...

— Ah ?...

— Vous ne connaissez pas l'histoire ?... Oh ! ce n'est pas long. Je vais vous la raconter en deux mots, ça pourra vous servir pour votre article... Vous vous rappelez, il y a deux ans, ce pétard qui a éclaté sur mon nom à propos d'une aventure ridicule quoique bien triste : Un gamin de dix-huit ans qui tournait autour de moi depuis longtemps, sans rien demander, sans rien dire, se contentant de m'offrir chaque soir un bouquet, un bijou, vint un matin se tuer devant la porte de ma chambre. Là-dessus, clameurs !... Remarquez que je n'y

pouvais rien, que ce petit m'avait été amené par un de mes bons camarades, et que je ne m'étais jamais doutée qu'il avait envie de moi... Si c'était à ce point là, que ne parlait-il? Ça me coûtait si peu! Il était gentil d'ailleurs et ne me déplaisait pas. Mais non, il éprouve le besoin de jouer le mélodrame... et c'est sur moi qu'on tombe. Sa mère, une vieille bourgeoise grotesque, vient faire une scène chez moi. Je l'avais d'abord bien reçue, comprenant sa douleur, la plaignant le plus sincèrement du monde. Mais voilà qu'elle m'accable d'injures, me traite de damnée, de maudite, que sais-je; me dit que j'abrutissais le petit de caresses — moi qui ne l'avait jamais touché! — que je le poussais à la ruine, au vol, au crime — pauvre femme! si elle avait su comme la ruine du petit m'aurait peu enrichie, comme son obole eût fait peu de chose dans la masse de mon budget!... J'essaie en vain de la calmer, elle criait de plus en plus fort, devenait grossière, ameutait mes domestiques, touchait à la folie. Je dus me décider à la faire mettre à la porte. Mais cette affaire-là n'était pas finie. Tous les sacristains du journalisme collet-monté me jetaient la pierre: on me traitait comme une criminelle. Et c'est alors que

Bérard se mit de la partie, bava sur moi pour la première fois... Vous le connaissez, cette espèce de colosse à tête d'oiseau qui, n'ayant jamais eu de talent ni d'esprit, s'est avisé d'avoir des griffes et cogne à droite, à gauche, comme un sourd, sur tout ce qui n'est pas à son niveau... Il parait que je ne lui plaisais pas! Et, pour l'édification des lecteurs de *la Voix du Boulevard,* il me mit sur la claie. Tenez, j'ai encore l'article sous la main...

Elle ouvrit un petit meuble où des papiers s'amoncelaient, trouva un vieux journal qu'elle tendit à Ferville.

— Là... ça s'appelle « *La Goule* » et la goule, c'est moi...

Ferville lut l'article, boursouflé, d'une indignation creuse, écrit en style de pédant qui voudrait être original et avec de gros mots, par ci par là, en guise de hardiesses. Çà finissait sur cette haute pensée:

« *Notre or ne lui suffit plus! artistes, il lui*
» *faut notre cerveau! travailleurs obscurs,*
» *notre sang!* »

— C'est beau, ça, n'est-ce pas? reprit Lucinde, surtout quand on pense que ça paraît dans un journal qui consacre la moitié de ses colonnes aux

faits et gestes de toutes les grues assez bêtes pour payer cette réclame en nature ou en argent!... Et ce Bérard qui se donnait à lui-même un brevet d'artiste, qui parlait de son cerveau!... Ça, c'était trop fort... Je ne me rebiffe pas, en général, contre les petites saletés qu'on me fait. C'est l'envers de la médaille, et ça m'amuse... Mais de ce Bérard que je n'avais jamais vu, que je savais idiot, et qui avait la prétention de me portraicturer ainsi, ça me mit en colère. Et je me vengeai quelques jours après, comme vous allez voir. J'étais dans ma loge à l'Opéra. Un de mes amis me dit: — Tiens! voici votre Juvénal, là-bas, à l'orchestre! — Qui ça?... — Bérard, parbleu! — Ah! eh bien, amenez-le moi! Et je me le fis présenter, et je le reçus à bras ouverts, et je lui fis mille compliments sur son article comme si je l'avais crû adressé à quelque rivale... Je vous jure qu'il ne savait plus où se mettre!...

— Il devait faire la roue de toutes ses plumes d'oie!

— Oui!... il balbutiait des sottises, et il me regardait d'un air fin comme si mon erreur l'eût amusé extrêmement. Je trouvai moyen de le retenir jusqu'à la fin de la soirée; nous restions

seuls, il devint entreprenant, j'acceptai à souper, puis je le reconduisis chez lui, fort amusée de voir les airs vainqueurs qu'il prenait devant cette bonne fortune... Mais, le matin, tandis qu'il ronflait encore comme un orgue, je m'enfuis sans bruit après avoir laissé une enveloppe sur la cheminée. Et dans l'enveloppe, j'avais mis un billet de cinq louis, une pièce de cinq francs et un bout de papier où j'avais écrit :

Pour l'or. . . . . 100 francs
Pour le cerveau . . . 100 sous

Signé : LA GOULE

Vous voyez d'ici la tête qu'il a dû faire en trouvant ça !

Ferville sourit complaisamment : au fond, il trouvait la vengeance assez douce.

— Bah ! il n'aura pas compris ! dit-il, et il ajouta :

— Vous vous vengez royalement ; mais combien voudraient de tout cœur que vous ayez à vous venger ainsi d'eux !

— Croyez-vous ?.... Mais que ne parlent-ils, alors.

Ferville allait risquer une galanterie. Il n'en n'eut pas le temps. Un domestique vint annoncer :

— Madame, M. Spire demande à parler à Madame.

— Spire!...

Le domestique s'inclina :

— Bien, faites entrer! ordonna-t-elle. Et, se tournant vers Ferville :

— Nous allons rire. Tenez, entrez-là, dans le salon, et regardez de tous vos yeux. Voilà pour votre article.

X

UN COMÉDIEN AMOUREUX

Spire entra dans le boudoir, d'un pas de conquérant. Il avait des étincellements vainqueurs dans les yeux, et sa bouche lippue frémissait à l'avant-saveur d'une volupté certaine.

D'un geste de la main, Lucinde lui indiqua un siège, loin d'elle.

Il se précipita sur cette main, y appuya ses lèvres, longuement, comme s'il eût voulu, du sceau de sa bouche, marquer sa prise de possession.

— Eh bien! qu'est-ce qui te prend? demanda Lucinde. Je pense que tu n'es pas venu ici pour jouer les talons-rouges.

Spire était déjà près d'elle, invinciblement attiré par les fauves reflets de ses cheveux, la blancheur satinée de sa peau.

Et il étendait les bras, pour la prendre.

Mais elle se dégagea, fronça le sourcil, le repoussa d'un mot :

— Allons, voyons, assieds-toi et dis-moi pourquoi tu as voulu me voir. Nous ne sommes plus des enfants.

Il obéit, d'une soumission rageuse.

— Tu sais bien ce que je veux! dit-il enfin. Tu l'as compris depuis longtemps, depuis la première fois que je t'ai rencontrée à la Comédie.

— Mais tu sais bien aussi que, moi, je ne veux plus de toi!

— Sornettes!...

— Tu dis?

— Je dis : Sornettes! et je prouve que je dis bien. Voyons, raisonne un peu. Te voilà à la Comédie, mais ta situation n'y est guère aisée. Tout le monde est contre toi ; on retarde tes débuts, on te fait toutes les petites misères imaginables. Moi seul pourrais être ton ami, t'aider; pourquoi me repousses-tu?

— Par ce que je n'ai pas besoin de toi!

— Allons donc!

— J'ai bien été engagée sans toi!

— Eh! parce que ton engagement dépendait beaucoup des influences extérieures. Mais, main-

tenant, tu veux être Sociétaire, et qui est-ce qui nomme les Sociétaires. Le Comité! Or, tout le Comité t'est hostile.

— Et bien, te crois-tu de force à lui imposer ta volonté?

— S'ils ne m'écoutaient pas, je quitterais la Maison!

Lucinde ne fit nul effort pour retenir un éclat de gaité.

— Ils sont tous comme ça. Parole! ils se croient tous indispensables. Ils ne s'aperçoivent pas que la Comédie, grâce à la routine du public, marcherait tout aussi bien avec les derniers des pitres!

Spire pâlit, sous cette botte portée tout droit à son amour-propre de comédien.

Il se contint, cependant :

— Eh bien, alors, tu ne seras jamais élue.

Lucinde rit de plus belle :

— Mais regarde-moi donc, dit-elle, regarde-moi! Et elle se mettait bien en lumière, s'allongeait voluptueusement sur son fauteuil, cambrait sa taille, ses seins, sa croupe, sous les plis indiscrets de son long vêtement noir, ceinturé d'or. Et, de la voir si admirablement belle, si irrésistiblement désirable, Spire sentait lui monter au

cerveau des fumées de rut bestial, comme autrefois lorsqu'il l'avait prise de force, comme depuis, chaque fois qu'il avait tenté de la surprendre.

Doucement, d'une voix chantante, les yeux mi-clos, elle lui enfonçait dans le cœur, dans la peau, des aiguilles acérées.

— A ton tour, raisonne un peu. Qu'es-tu venu faire ici? Tu es venu parce que tu veux me posséder, parce que tu es fou de moi, parce que tu ne peux plus te passer de moi. Et pourtant, je n'ai même plus pour toi le charme de l'inconnu. Pour toi, je dois être vieille aujourd'hui, puisque tu m'as connue il y a vingt ans. Alors, quand j'étais toute jeune, toute fraîche, toute neuve, tu as joui de moi à loisir. Tu as pu te rassasier, car, tu te rappelles, je ne te refusais rien ; je crois même que j'étais plus offrante encore que tu n'étais preneur. Tout cela ne t'empêche pas, maintenant que j'ai quarante ans sonnés, que j'ai appartenu à plus d'hommes que tu n'as possédé de femmes, de vouloir encore de moi, d'être prêt à me sacrifier tout, jusqu'à ta position au théâtre... Imagine alors ce que j'obtiendrai des autres, ceux pour qui je suis le fruit nouveau, si je veux m'en donner la peine...

Elle ne put continuer. Spire s'était élancé, l'avait saisie d'un enveloppement de fauve, la renversait brutalement sur le fauteuil — ivre, les yeux fous, la bouche baveuse.

Elle le regarda en face, froidement, ne se débattit même pas, lui dit seulement :

— A bas!... Tu sais bien qu'on ne prend pas de force une femme telle que moi!

Il lutta encore un instant, les dents serrées, le souffle rauque. Mais elle se raidissait, lui échappait, avec des souplesses de couleuvre; et il retomba à ses pieds, vaincu, haletant, n'ayant plus la force que d'implorer :

— Tu aimais tant ça, autrefois!... Te rappelles-tu, le premier soir, au théâtre?... C'est à peine si tu as résisté...

— Oh! dans le fond j'en avais envie, alors...

— Eh bien, maintenant, pourquoi ne veux-tu plus...

Il avait saisi ses mains, se reprenant à espérer; lentement, il relevait le visage vers elle, l'enveloppait de la caresse chaude de ses paroles, épiait dans ses yeux, aux commissures de ses lèvres, le fugace frisson d'un désir, réveillé soudain aux souvenirs des voluptés lointaines :

— Sois franche; as-tu jamais retrouvé mon pareil, dis? Rappelle-toi les nuits où nous ne songions même pas à dormir, les journées où nous ne pensions même pas à nous lever, et les longues heures où nous restions étendus côte à côte, si épuisés, d'un épuisement si doux, que nous aurions voulu mourir ainsi, sans bouger, sans remuer... Et puis, comme le réveil était bon, quand, tout à coup, les forces nous revenaient. Rappelle-toi, tu criais de plaisir, tu m'appelais et me repoussais à la fois. Tes os craquaient, tes dents s'entrechoquaient, et tu fermais les yeux avec des larmes d'extase... As-tu jamais vibré ainsi, depuis moi... Dis?... Et ne crois-tu pas que maintenant, nous retrouverions des nuits cent fois plus heureuses encore?

Lucinde l'enveloppait d'un regard qui glissait sous ses cils de velours avec un éclat de passion; ses lèvres, entrouvertes, s'humectaient, pareilles à deux fraises qu'on eût écrasées l'une contre l'autre; et, invinciblement attiré par ce bulbe savoureux, Spire crût qu'elle consentait, qu'il l'avait reconquise; il tendit sa bouche, prête à un baiser de feu. Mais Lucinde l'arrêta encore:

— Tu m'amuses! dit-elle.

Alors, il se roula par terre, priant, suppliant humblement, avec des abaissements de repenti devant le Dieu de justice.

— Si tu savais comme je te veux! Si tu savais ce que je souffre! Je ne suis plus un homme. Je suis une fournaise, je brûle, je deviens fou!... Voyons! sois bonne!... On dit que tu es si clémente à tous!... Fais-moi l'aumône!... Dis! Si ce n'est pour ton plaisir, fais-le par charité!... Une fois, seulement, une fois!... Je te jure que je ne te demanderai plus rien!... Tiens, veux-tu de l'argent... Tout ce que j'ai. je te le donne, tout!...

Il tendait les mains, il suppliait.

Elle répéta encore :

— Tu m'amuses :

Cette fois, il se redressa, la prit à la gorge, leva une main comme pour menacer :

— Mais tu ne vois donc pas que j'en suis à ce point où on ne pèse plus rien, où on est prêt à tout... Tu ne vois donc pas que, si tu refuses encore, si tu railles plus longtemps, je suis capable de te tuer pour te posséder ensuite... Prends garde!... Tu me connais pourtant! Prends garde! Cède! C'est prudent, ou je ne réponds plus de moi...

— Allons, voilà le mélodrame ! dit-elle.

Il la lâcha ; il marcha par le salon, d'un pas de lion en cage, les poings crispés, le visage injecté de sang.

— Je te tuerai ! répétait-il. Je te tuerai !...

— Ces choses-là, on les fait, on ne les dit pas.

Et, jugeant qu'elle l'avait assez raillé maintenant, que tirer davantage sur la corde pourrait être dangereux, elle le rappela, d'un geste adouci :

— Gros serin ! Pourquoi te mets-tu dans un état pareil... Tu es ridicule, vraiment !... Pourquoi diable veux-tu que je cède d'abord ?... Tu sais bien que, maintenant, je ne me donne plus, je me vends... Pourquoi aurais-je confiance en toi, te connaissant comme je te connais... Paie d'abord, nous verrons après.

— Mais, comment payer ?...

— Eh bien, le Comité...

— Vrai, si je te fais nommer, tu consentiras...

— Agis toujours...

Et elle lui montra la porte, souverainement.

Il s'en alla, tête basse, les jambes veules, les reins plus courbatus qu'après une nuit de possession.

Lucinde rappela Ferville.

— Vous avez vu, vous avez entendu. N'est-ce pas que c'est drôle ?...

— Au possible !

— Pensez-vous maintenant qu'ils me nommeront.

— Je n'en ai pas douté un instant !... Et vou verrez mon article de demain.

Il s'apprètait à prendre congé. Mais elle le retint, très aimable :

— Il faut que vous fassiez votre copie avant diner ?...

— Non, pour minuit, il est temps. On me réserve la place.

— Eh bien, restez encore un instant. Causons. Si ça ne vous ennuie pas, dînez avec moi. Justement, le duc doit venir. Je vous présenterai, il est charmant. Il pourra vous êtes fort utile, et bien que les Bérard et consorts le traitent de ganache par ce qu'il est de l'Institut, vous verrez qu'il est très spirituel !...

Ferville se confondit en remerciements. Et ils passèrent encore deux bonnes heures à causer, à deshabiller à belles dents, acteurs, actrices, journalistes, auteurs. Ils faisaient d'un mot sauter les

enveloppes de vanité, d'hypocrisie, de pose ; et ils trouvaient vite la nullité réelle, la dépravation cachée, l'impuissance profonde.

Tous deux aussi positifs l'un que l'autre, aussi parfaitement cyniques, ils s'entendaient à merveille ; et Ferville étonnait Lucinde par le mince bagage d'illusions qui lui restaient encore.

— Bah ! expliqua-t-il, quand on a mangé son pain noir d'abord, on trouve vite les ficelles qu'il y a dans le pain blanc des autres !...

— Vous êtes pressé d'arriver ?

— Je suis pressé surtout de gagner de l'argent !

... Le duc, sur la présentation de Lucinde, fit charmant accueil au petit reporter.

— Ah ! Monsieur, vous avez interviewé toutes ces princesses ? Vous avez dû bien vous amuser !...

— Énormément, d'autant plus que c'était ma première visite dans la Maison.

— Oui ?... et vous avez tout de suite trouvé le défaut de la cuirasse ! Voilà qui ne leur ferait guère plaisir, à toutes, si vous le leur disiez ; elles qui se croient si fortes, si impénétrables... Heureusement qu'elles ne le sauront pas !...

— Mon article, peut-être...

— Bah ! elles n'y comprendront rien. Elles aiment tant l'encens, qu'elles n'en discernent pas la qualité. Plus il y en a, mieux ça leur va. Elles sont tout à fait incapables d'apercevoir ce qu'il y a sous les louanges !...

Le dîner fut très gai ; le duc se montra charmant, fit des mots, ravit Ferville par son indifférence de grand seigneur qui voit bien les défauts des autres hommes, mais ne se donne même pas la peine de les condamner, se contente de railler, de sourire.

Il revint encore à la Comédie, parla des mâles cette fois.

— Et ces messieurs, les connaissez-vous ?

— A peine !

— Vous perdez, certes. Ils sont à peindre ,. Trouvez moyen de les étudier, sous prétexte d'articles à faire, vous verrez. Ils se disent artistes ; ce sont des fonctionnaires, les ronds de cuir du théâtre. Ils ont des idées de chefs de bureau et ils font du théâtre comme un gâcheur d'encre fait de la paperasserie Quand celui-ci a tracé vingt-cinq lignes dans sa journée, il croit avoir fait marcher le char de l'Etat. Eux, quand ils ont

dit : « Sire, voici la reine ! » ils sont persuadé qu'ils ont augmenté la gloire de la France !

Ferville écoutait, enchanté.

Et, quand il partit, ce fut avec des regrets, un peu adoucis par l'invitation de revenir qui lui avait été fort gracieusement faite.

En route, il passait en revue sa journée, s'en félicitait ; il se remémorait les mots de Lucinde, ceux du duc, s'extasiait :

— Quelle femme ! disait-il.

Et encore :

— Les ronds de cuir du théâtre !... Comme c'est ça !

XI

UNE BRASSERIE LITTÉRAIRE A LA FIN DU XIXe SIÈCLE

Tout en haut du quartier Pigalle, plus haut que cette Brasserie des Martyrs, où, sous le second Empire, s'assemblèrent bohèmes et artistes, futurs grands hommes et ratés, peintres, écrivains, chansonniers, révolutionnaires, une autre brasserie offre aux passants l'appât de ses becs de gaz flamboyants, et, à travers les vitres, l'attirance de ses divans aux affaissements mous.

Des filles s'y entassent, flasques paquets de chair dès longtemps faits à toutes les prostitutions, avachies sous l'assouvissement de deux générations d'amants à la nuit, — frêles et précoces éclosions de vices, jeunesses encore inexpertes aux roueries des racolages profitables, ancrées là en attendant l'entreteneur sérieux qui les mettra dans

leurs meubles, ou bien, plus fréquent que celui-là, le jeune Alphonse qui les jettera au trottoir.

Dans l'étincellement de lumière projeté par les vitres, des fiacres, mélancoliques, sales, attendent les couples pressés de gagner l'hôtel où se consommera l'acte brutal; et les cochers, bonnasses, battent la semelle, échangent des propos crus ou des lamentations avec les filles que l'esseulement du dedans a amenées sur le pas de la porte, à l'affût du messie attendu.

Parfois, un sifflement monte ; une voix, effarée, crie :

— La rousse!

Et, avec des ébouriffements de jupes, les femmes se rencoquillent dans la boutique, à l'abri de la râfle, cédant le pas à la favorisée qui a trouvé client et les frôle, très froide, très digne, de toute la dignité de la femme accompagnée n'ayant rien à craindre des messieurs des mœurs.

Au dedans, un sourd murmure règne, coupé par instants d'éclats de rire, de cris de femelles énervées, de bruits de disputes ignobles.

Mais l'oreille se fait tôt à ce grondement qui semble partie intégrante de l'atmosphère ; et, dans la fumée latente des pipes et des cigarettes, une

image synthétique s'offre à l'œil, de ce qu'il faut au juste de clinquant, de fard, de licence crapuleuse pour donner à toute une agglomération d'hommes la dose de plaisirs nécessaires.

La brasserie se forme de trois compartiments : au fond, autour des billards où des maniaques jeunes et vieux font interminablement s'entrechoquer les billes d'ivoires, c'est le rendez-vous de la plèbe, l'exutoire où refluent les clients et les clientes de dernière catégorie : filles fatiguées de la faction sur le trottoir voisin qui viennent se reposer un moment, après une passe fructeuse, faire leurs comptes avec les voyous pâles qui les « soutiennent » ; calicots jeunes et pauvres, collégiens timides, désireux d'une entrée en relations facilitée par le raccroc direct, suivie d'une nuitée peu coûteuse.

Au centre, la salle où le comptoir étale son argenterie de clinquant, rassemble la fleur de ces dames, les plus huppées de celles qui, tout le soir, se tiennent à la disposition des chalands : on dirait du salon d'une maison tolérée où le costume de rigueur serait la toilette de ville. C'est là que va tout droit le véritable client : à peine entré, il est attiré par tous les yeux, appelé par la plupart des

bouches pincées en « Pst! » discret, accroché même par quelques mains qui n'hésitent pas à saisir un pan de son vêtement. L'élue quitte la table où elle jacassait, contait ses bonnes et ses mauvaises fortunes à une bande de collègues aussi désœuvrées, aussi bavardes qu'elle-même, et vient, à une table libre, accepter le bock, le sandwich, la choucroute garnie que lui offrira le futur amant, pendant que ses amies de tout-à-l'heure la passent, férocement, au crible de leur envie.

Là, étincellent les diamants faux, les joues plâtrées, les lèvres ensanglantées de rouge gras ; là, s'entassent sur les chapeaux invraisemblables les ébouriffants buissons de fleurs, les altiers panaches de plumes ; là, sur les corps usés, se drapent du mieux qu'ils peuvent, les costumes prétentieux suivant les modes les plus voyantes de la veille.

Mais, dans la première salle, celle qu'on voit de la rue, rien ne fait pressentir cette population des deux dernières ; on s'y croirait en un honnête café d'un quartier mercantile, fréquenté par quelques boutiquiers très vieux et leurs dames, aussi antiques. Les vieux boutiquiers, ce sont de séniles et besogneux viveurs qu'une habitude an

cienne ramène chaque soir vers l'antre des alcools frelates et des amours viles ; leurs dames, ce sont les prostituées que les vieillards seuls et les hommes mariés savent apprécier, pour ce qu'elles ont dès longtemps remplacé leur jeunesse envolée, leur beauté disparue, par les talents spéciaux, la bonne tenue, la conversation, la discrétion.

Cette brasserie, malgré sa clientèle spéciale, malgré le bruit qui y règne sans cesse, à cause peut-être de ces tares, a été adoptée depuis plusieurs années par quelques jeunes de la littérature, du pinceau ou du journalisme qui s'y réunissent chaque soir pour se reposer de la besogne quotidienne, comme feraient de petits employés cloués sur une chaise du matin à la nuit.

Ils ont fui les moyen-âgeuses officines où des gentilshommes-cabaretiers ont imaginé de faire jouer à des artistes le rôle de pîtres, de filles de brasserie poussant à la consommation, et ils se sont pris d'une passion pour le café hanté des prostituées basses, parce qu'il est au carrefour des rues qui viennent du boulevard, et parce qu'ils y peuvent à loisir, sans jamais discuter — pour une galerie attentive — les questions artistiques ou littéraires, délasser leur esprit dans

l'abrutissante mécanique des jeux de carte.

— *As-tu le manillon de pique?*

— *Es-tu bien de la maison?*

— *Mets-moi tes chevaux!*

— *Défausse-toi!*

— *Atout! Atout! et Atout!... Vous êtes trente-quatre!...*

Parfois, rarement, un mot amène une courte excursion dans le domaine de l'art; c'est alors un rapide assaut de critiques, vite terminé par une affirmation unanimement approuvée :

— Un tel!... absolument nul!

Chacun retourne à son jeu, s'y absorbe, figé en la parfaite conscience qu'il a de sa supériorité, de son unique droit au succès; et le seul vocable qui, hors des argotiques locutions de la manille, revienne fréquemment sur leurs lèvres à tous, c'est ce monosyllabe qui est dans tous les cœurs:

— Moi!... Moi!... Moi!...

Ferville, en quittant les bureaux du *Barbier* où il venait de rédiger son second article sur la « question Noirmont » entra à la brasserie dont il était l'un des habitués fervents.

Il éprouvait, malgré l'égoïsme indifférent qu'il connaissait bien à ses camarades, le besoin de

les éblouir de son heureuse veine, de leur faire mesurer des yeux l'énorme chemin qu'il avait parcouru en deux jours, lui resté jusqu'alors en retard sur eux tous.

Justement, il était très content de sa seconde tartine, plus piquante encore que la première.

En sortant de chez Lucinde pour se rendre au *Barbier*, il avait, devant le Vaudeville, rencontré l'éternel Bouchu en grande conférence avec deux spectatrices fort élégantes, sorties pour respirer un peu d'air pur pendant l'entr'acte.

Bouchu, resté seul, l'avait appelé, et tout de suite entrepris sur son article du matin :

— Vous êtes dur, mon bon ami, vous avez tort; la raillerie perce trop derrière les compliments ; vous allez vous mettre à dos toute la Comédie. C'est très grave.

— Bast !...

— Ne riez pas. Ces deux dames avec qui je causais, deux grandes habituées de la Comédie, me le disaient à l'instant : — « Que signifie l'attitude du *Barbier* ? »

— Ah ! elles vous disaient cela, ces deux dames ! Et qu'est-ce que c'est que ces deux dames ?...

— Elles !... Vous ne les connaissez pas ? Ce sont

deux de nos plus charmantes mondaines, la comtesse Spoltalonski et sa nièce la princesse Rostolli ; la comtesse est d'origine espagnole, elle a épousé un comte polonais, avec qui elle a divorcé depuis ; quant à sa nièce, née en Hongrie, elle est mariée à un prince italien authentique qui la laisse tout à fait libre ; elles ont été présentées dans le monde Parisien par l'Ambassadeur d'Angleterre... En somme, deux astres du Tout-Paris !...

Ferville avait quitté Bouchu sur ce dernier mot, tout à fait mis en gaîté par cette amusante caricature que, sans le vouloir, le gros bénisseur avait faite du fameux Tout Paris. Et cette gaîté avait profité à sa prose : il était enchanté. Sûrement, le lendemain, son nom ferait quelque bruit dans la presse spéciale.

C'est ce succès qu'il brûlait, malgré son scepticisme habituel, de conter à ses camarades ; et, dès qu'il fût installé devant un verre de rhum, sur une banquette, il jeta parmi les cris rythmés des joueurs, cette phrase invitante :

— Eh ! dis donc, Longuepage, tu as vu mon article de ce matin, au *Barbier* ?

Le mot n'eut pas l'effet qu'il pensait, tous les

autres étant blasés depuis longtemps sur la consécration que donne « un article au *Barbier* ».

Toutefois, Longuepage répondit, par simple courtoisie:

— Non! sur quoi?...

— L'entrée de Lucinde Noirmont à la Comédie.

Alors, Longuepage s'emballa:

— Ah! encore des cabotins! ils nous embêtent à la fin. On ne parle plus que d'eux!... Je ne te fais pas un reproche, mon vieux, mais vrai, tu aurais pu mieux choisir ton sujet!

— Oh! je les ai assez blagués!...

— Qu'est-ce que ça fait! c'est toujours de la réclame, et il vaut mieux être blagué que passé sous silence.

Un, qui érigeait sur un col carcan une tête blême, imberbe, à profil de consul romain, intervint, laissa tomber d'une voix métallique, aux sonorités de gong:

— Tous ces cabotins me dégoûtent!

— Ce sont des idiots! dit un autre, à face bleue de pirate hellénique, moustachu et mal rasé, soulageant d'un monocle une myopie désespérante.

Longuepage reprit, très véhémentement:

— Non! je voudrais qu'il soit défendu par une

loi de parler des cabotins dans les journaux, et que les échotiers de coulisses soient tous condamnés à mort.

— Mais enfin ! dit Ferville. Quand on veut faire du théâtre, il faut bien...

Longuepage l'interrompit:

— Du théâtre ! Tu crois que tu arriveras à te faire jouer une pièce à force de leur lécher les pieds !... Allons donc ! Ils sont bien trop accoutumés aux vieux faiseurs, à tous les manœuvres de la bande noire pour jamais te prendre ta pièce, quand même ça serait du Shakespeare, assaisonné de Victor Hugo et relevé de Molière. Leurs vieux fournisseurs accumulent les fours, chassent peu à peu le public qui ne va plus au théâtre qu'avec des billets de faveur. Ça ne fait rien ; ils sont persuadés que ce qu'il faut au théâtre, c'est l'expérience des planches, et ils ne joueront jamais un jeune, parce qu'il n'a pas eu le temps d'acquérir cette expérience des planches ! Moi, je m'en fiche de tout ça. Je ponds mon bouquin tous les ans, et si jamais je fais du théâtre, il fera chaud ; je n'ai pas envie de courir toutes les baraques du boulevard pour finir au Théâtre-Libre! Mais, quant aux directeurs, je ne leur donne pas

dix ans pour crever de faim avec tous leurs vieux fabricants d'ours. Et alors, ce sera rudement rigolo.

Cette tirade parut résumer leur opinion à tous, affranchis qu'ils étaient du mirage de la scène, par l'inertie des directeurs, leur sottise à s'acharner sur les vieilles étiquettes, à s'en tenir aux ficelles surannées et aux moules antiques. Et il y eut dans leur silence comme le froid avant-coureur d'un décès, le décès de l'art théâtral aujourd'hui mourant.

Seul, le pirate hellénique scanda cette prophétie :

— Le drame lyrique ressuscitera le théâtre!... Je créerai le drame lyrique.

On ne releva pas le mot ; et la partie reprit, acharnée, toujours pareille :

— Atout !

— Je coupe !

— Charge ! tes chevaux, tes chevaux !

— Nous avons perdu.

Mais Ferville ne se sustenta pas de cette indifférence ; il éprouvait — comme une griserie — un besoin de parler de lui, de son article d'hier, de son article de demain, de ses projets, de ses espoirs.

Et il se rabattit sur un vieux maniaque, assidu

au cénacle, par goût de la jeunesse, alcoolique abruti par trente ans d'administration ; il lui dit comment lui était venue l'idée de son coup de tamtam, devant la morgue, la vanité, le creux, l'hypocrisie des artistes tant vantés ; il lui conta longuement ses courses, ses visites, les dessous qu'il avait entrevus, les tares qu'il avait pressenties, les rivalités sourdes, les prétentions qu'il avait rencontrées chez toutes ; il exalta la satisfaction qu'il avait eue à soulager sa bile dans les colonnes du *Barbier*, en leur frottant la face de louanges si grossières que la moquerie sautait aux yeux ; il se gargarisa du plaisir que lui donnerait l'apparition du second article, et de toute la série qu'il comptait bien mettre au jour — très fructueusement — pour démolir pièce à pièce la Maison sacrée, montrer ce qu'il y avait au fond de cette réputation tant surfaite, si peu méritée ; et, pour conclure d'un trait qui fît balle, épatât le vieux bourgeois, il reprit son mot de la veille, ce souvenir de *Nana* qu'il avait jeté au nez de Bouchu, le sempiternel bénisseur, l'amplifia, le cria, le hurla presque pour qu'ils l'entendissent tous :

— Leur Maison, on l'appelle la Maison de Racine. C'est la maison de Bordenave qu'il faudrait dire !

DEUXIÈME PARTIE

I

LES CONFIDENCES D'UN HUISSIER DE THÉATRE

(Conférence sur les devoirs de l'avertisseur envers ces dames.)

— Jolie femme, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, monsieur, et quel tempérament !...

L'huissier de la scène, en extase devant un portrait de Mlle Bourgoin, avait un pétillement dans son regard candide et doux ; et Ferville, qui l'avait abordé comme il faisait souvent, l'épiait d'un œil, attendait l'histoire baroque ou piquante que le vieil appariteur allait évidemment tirer des profondeurs de sa mémoire un peu obscurcie...

... Le petit reporter venait maintenant à la Comédie presque chaque soir ; quand il n'assistait pas à la représentation, il gagnait les coulisses par l'entrée des artistes, ayant, depuis longtemps, trouvé l'art de forcer la consigne à la petite porte

des théâtres ; selon la formule, il entrait d'un pas assuré, passait devant la loge du concierge en se gardant bien de demander une indication, un renseignement, se conduisait, en somme, en personnage connaissant le chemin de la maison comme s'il eût été chez lui ; et si, d'aventure, le cerbère lui criait:

— Où allez-vous ?

— Mme Labarre m'attend ! répondait-il sans hésitation, en continuant sa route.

Du reste, maintenant qu'il l'avait vu une demi-douzaine de fois, le concierge de la Comédie le regardait comme un habitué de la Maison, et le laissait, sans encombre, se diriger vers l'escalier qui conduit au Temple — au foyer.

Il y trouvait généralement bon accueil ; non pas qu'on lui eût pardonné ses récents articles à double détente, mais parce qu'il pouvait se recommander du *Barbier,* le journal tout-puissant, le *Warwyck* des rois de théâtre, qu'il vaut mieux avoir pour faux ami que pour franc ennemi.

Il se montrait d'ailleurs plein de respect à l'égard de messieurs les Comédiens, de timide galanterie envers mesdames les Comédiennes, ne perdant pas de vue le sort à faire aux saynètes et

aux monologues qui dormaient dans ses cartons, chantonnaient dans sa cervelle ; et, en somme, il perdait rarement sa soirée, en ce Foyer distillant mille cancans dont il faisait habilement son profit à cinq sous la ligne.

Les entr'actes terminés, il restait dans les couloirs, étudiait les coins et les recoins de la Maison, de l'œil d'un homme qui se promet d'y entrer un jour autrement que par la petite porte.

Il était déjà tout à fait au courant des habitudes de l'endroit ; il savait le jour où le général venait visiter Mlle Lambel, il s'égayait, ce soir-là, à voir les mines attristées, les impatiences timides de ce pauvre marquis, impitoyablement rejeté dans les couloirs où il vaguait comme une âme en peine, pour finir toujours par tomber en arrêt devant une esquisse vieillie dans le vestibule, une solennelle « *Mort de M. de Rotrou* » aux tons passés de sépia dormant depuis deux siècles sous verre. Il n'ignorait rien des manèges du député Lapaix et de Mlle Dufour, la petite pensionnaire qui aurait bien voulu se faire épouser, et trouvait moyen, à chaque visite du législateur, de lui garnir les poches de menus témoins — gants, éventails, mouchoirs — dans

l'espoir de provoquer le divorce indispensable à la satisfaction de ses ambitions. Il eût pu dire, sans hésitation, les caprices de tous les *leaders* de droite ou de gauche qui, habituellement ou par hasard, se montraient au foyer. Et il savait aussi à quel moment chacun des membres mâles du Comité donnait audience à la bande de petites débutantes désireuses de recevoir un bon conseil, ou d'être gratifiées d'une apostille en vue de quelque tournée provinciale.

Il trouvait une source intarissable de muettes moqueries au spectacle de toutes les petites manifestations vaniteuses qui se faisaient jour sous ses yeux ; d'un clin d'œil, il saisissait les haussements d'épaules des jeunes après un conseil donné par un vieux, intérieurement traité de ganache ; le vernis de politesse et d'étiquette plaqué sur tout cela était pour lui parfaitement translucide ; et ce qui l'amusait surtout, c'était ce continuel échange de coups de chapeau entre gens se croisant dans les couloirs, coups de chapeau silencieux, muets, en cette Maison de l'Art, comme en la maison d'un mort.

Chaque soir il étudiait consciencieusement avec l'espoir d'en saisir enfin la modulation, le cri

sybillin de l'avertisseur, appelant les retardataires dans le silence des couloirs.

Un poème, ce cri, quelque chose comme un cri de guerre, ou un rugissement, aux syllabes à peine saisissables.

L'homme, un petit vieux trapu, à bouche de crapaud-buffle, vêtu d'une livrée officielle bleue à boutons d'argent, partait du premier étage, ouvrant les lèvres pour laisser échapper un ton nerre qui pouvait ressembler à ceci :

— Troi....

Les lèvres, dès lors, ne se fermaient plus ; le cri se prolongeait, ronflait sans fin, pendant qu'on entendait les pas lourds, résonnant sur les marches des escaliers ; seulement, à l'étage sui vant, il s'infléchissait, donnait à peu près cette variation :

—... Sième a...

Le pas retentissait à nouveau, dans le silence des couloirs, l'écho des escaliers, allait jusqu'au troisième étage, accompagné par ce hoquet guttural :

— Acte., on...

Et l'avertisseur avait le temps de descendre tous les degrés,de revenir à son point de départ,

pendant que sa voix expirait, traînait lugubrement :

—... Commence!...

C'est à demander des explications sur cette extraordinaire mélopée que Ferville avait fait connaissance de l'huissier de la scène, une ganache absolument remarquable, abruti par quarante ans de domesticité, tant au ministère où il fonctionnait le jour comme garçon de bureau, qu'au théâtre où il instrumentait le soir, mais ayant gagné, à cette amalgamation constante de la servitude théâtrale et de la servitude administrative, une véritable originalité.

Certes, au ministère, il devait être de ces subordonnés goguenards qui disent au nouveau titulaire de portefeuille, prenant possession du cabinet ministériel :

— Est-il nécessaire de donner de l'encre à monsieur le Ministre ? Monsieur le Ministre n'usera sans doute pas tout ce qu'il y a dans l'encrier.

Mais, au théâtre, tout en témoignant à ses maîtres rasés un respect invulnérable, il avait introduit un peu de ses mœurs bureaucratiques et il avait parfois, à l'adresse même des plus huppés,

de ces sourires dont il saluait « ses » ministres, au soir de leur chute.

De se voir interpellé par un journaliste, il s'était senti flatté ; et, trouvant dans Ferville, un bon vouloir à l'écouter, une complaisance à lui répondre, il lui avait tout de suite ouvert son cœur.

Ferville découvrait des trésors dans ce cœur.

A force de vivre avec les rois de la rampe, l'huissier leur avait pris un peu de leurs vanités, de leurs paonneries, et ces excoriations ridicules, transplantées en sa nature mal affinée, en faisaient une inénarrable caricature de ses supérieurs ; mais, sous cette enveloppe seulement risible, se cachaient une foule d'observations moliéresques à force d'être naïvement vraies, de railleries admirablement justes, tant elles étaient faites sans arrière-pensée.

Ferville avait été conquis tout à fait, le jour où l'huissier lui avait dit, du plus beau sang-froid :

— Voyez-vous, monsieur, ces messieurs et ces dames ont beau faire ; c'est ici comme au ministère : le portefeuille reste, les ministres passent ; les comédiens se succèdent, les emplois seuls demeurent...

Tant il est vrai que la vérité se trouve toujou dans la bouche des simples.

. . . .

— Jolie femme, n'est-ce pas !

— Oh ! oui, monsieur, et quel tempérament.

Et l'huissier, attendri devant les bandeaux la vierge de Mlle Bourgoin, ses grâces vieillote et passées, son corsage rose, tout cela dorman entre l'ovale d'un cadre buni, évoquait le volup teux souvenir de cette contemporaine de Mlle Mars

Dans ses prunelles ternes, au coin de ses lèvres fanées, une paillardise frémissait, une paillardise de simple séduit surtout par les solides et abondantes prouesses ; et il s'appesantissait sur toutes les aventures généreusement mises au compte de la comédienne, surtout sur cette légende des Saint-Cyriens entretenant une cagnotte pour procurer chaque semaine à l'un d'eux, moyennant le prix fixe de dix louis,. le plaisir d'apprécier les charmes secrets de l'artiste ; et se décidant enfin, pour ne pas perdre trop de temps et d'argent, à soudoyer la soubrette, à mettre en œuvre cette joyeuse supercherie qui, en une même nuit, et sous les apparences d'un seul Atlas reprenant des forces chaque fois qu'il touchait

la cuvette, fit passer successivement dans le lit de Mlle Bourgoin ébahie et charmée, douze enfants de Mars cachés dans le cabinet de toilette.

— Vous pourrez recommencer chaque semaine! disait gaîment la gourmande demoiselle, quand on lui conta la bonne farce, et, à ce souvenir, le brave huissier n'y tenait plus, laissait exhaler ses regrets en une plainte amère :

— Ah! Monsieur, c'était le bon temps, alors! Tandis qu'aujourd'hui...

C'était là le thème favori du digne serviteur, une litanie qui, chaque fois qu'il pouvait la dévider, lui arrachait un geste large de pitié à l'adresse des comédiennes du jour et presque des larmes, aux mânes des comédiennes d'antan.

Ferville se gardait bien de l'interrompre alors.

— Ah! Monsieur, quelles femmes, quelles femmes! Je le disais souvent à mon épouse, le soir, en rentrant me coucher après le théâtre : Pour le cœur, elles n'avaient pas leurs pareilles.

— Le cœur!... ricanait Ferville.

— Appelons cela comme vous voudrez, disons... le sentiment, si vous aimez mieux. N'empêche qu'il n'y en a plus comme cela aujourd'hui!...

— Où est le mal!

— Où est le mal, monsieur? Mais vous ne lisez donc pas les journaux!... Vous écrivez dedans, cependant, vous devriez les lire!

— Ce n'est pas une raison...

— Eh bien! monsieur, si vous les lisiez, vous verriez que tout en reconnaissant que les dames d'aujourd'hui ont tous les talents, jouent admirablement leurs rôles, tout le monde avoue qu'elles ne valent pas toujours leurs devancières, surtout dans les rôles de sentiment... Et, monsieur, comment pourrait-il en être autrement, je vous le demande?...

L'huissier regardait Ferville, qui s'étonnait, ne saisissant pas encore les fils de cette théorie artistique.

— Voyons, monsieur, donnez-moi votre avis. Croyez-vous qu'on puisse représenter certaines choses, certaines... idées, l'amour, par exemple, l'amour surtout, sans savoir au juste ce que c'est? Eh bien! monsieur, les dames d'aujourd'hui en sont là, elles ne savent pas ce que c'est!... Tandis que celles de jadis!... Ah! Monsieur, je les ai connues moi, c'était dans mon jeune temps, j'étais avertisseur alors!...

Et l'huissier se redressait de toute sa haute taille, gonflait sa large poitrine, semblait redevenir jeune :

— Tenez, regardez-moi! Je suis vieux, n'est-ce pas, je ne suis pas beau, mais il y a vingt ans, j'étais solide, cela se voit encore. Et c'est ce qu'il fallait alors pour être avertisseur! Tandis qu'aujourd'hui, regardez-moi un peu l'espèce de nabot qu'on prend pour ça!...

Ferville comprenait de moins en moins les subtilités de cette critique :

— Oui, monsieur, les dames d'il y a seulement quinze ans jouaient tout autrement que celles d'aujourd'hui les rôles d'amour. Et c'est parce qu'elles savaient ce que c'est que l'amour, par ce qu'elles l'avaient éprouvé souvent et ne lui avaient jamais résisté!... Ah! il fallait les voir dans les pièces où ça chauffe, où le public croit à tout moment qu'on va être obligé de baisser le rideau pour laisser un instant seuls le jeune homme et la jeune fille! Quel feu, monsieur! Elles commençaient toutes la scène froidement, et puis, elles finissaient par croire que c'était arrivé, et puis alors, il fallait voir leurs yeux, et leurs nez et leurs corsages! Les unes, c'était le cœur qui

les tourmentait; les autres, c'était... le reste. Et, quand elles rentraient dans la coulisse, ce n'était pas, comme aujourd'hui, pour courir au foyer, causer tout tranquillement, comme si rien n'était arrivé, mais pour monter dans leurs loges, bien vite, se déshabiller, car elles étaient en nage!... C'est pour ça, monsieur, qu'il fallait des avertisseurs jeunes, et bien portants, et solides au poste, comme je l'étais alors. Ah! dam! on ne criait pas toujours l'avertissement en une seule fois; on s'arrêtait quelquefois en route et c'est peut-être de là que vient la longueur des entr'actes et le temps qu'il faut pour lever le rideau... Mais, vous comprenez, c'était dans le service, et on ne pouvait guère résister, dire « Je suis pressé » quand une de ces dames vous faisait signe par son judas, et vous disait, de sa petite voix gentille, avec les joues toutes rouges, et les yeux tout brillants : « Pierre! entrez donc un instant! Je ne peux pas lacer mon corset!. »

A cette conclusion inattendue, Ferville se tordit, et le brave huissier, tout à l'évocation de ses souvenirs, s'arrêta, ébahi :

— Qu'est-ce qui vous fait rire?... Vous ne me croyez pas, monsieur, vous pensez peut-être que

je me vante!... Mais, je n'ai pas de quoi me vanter, vous dis-je, puisque c'était dans le service!... Et puis, je ne faisais pas le fier, allez, car j'aimais bien ma petite femme, à moi, et ça m'aurait embêté si, un jour, j'étais rentré fourbu comme plusieurs de mes collègues; mais il y avait les enfants, et je ne voulais pas perdre ma place, pour le plaisir de leur donner des petits frères!... Aussi, je disais à mon épouse, le soir, en nous couchant, quand elle me faisait des agaceries : — « Ah ! ma pauvre chérie, quelles gaillardes que ces dames!... Mais bah, vaut encore mieux se passer de ça que de dessert! » Et elle me comprenait bien, ma pauvre Charlotte !

— Elle s'appelait Charlotte, votre épouse? demanda complaisamment Ferville, tout en regardant avec commisération le front de l'huissier.

Mais celui-ci ne s'appesantit pas sur ses souvenirs de ménage, revint bientôt à ses chères critiques :

— Oui, monsieur, voilà comme ça se passait, autrefois. Et je vous garantis que le théâtre n'en souffrait pas. Tandis qu'aujourd'hui, comment voulez-vous que ces dames soient parfaites dans les scènes de sentiment!... Je ne veux pas dire

par là qu'elles n'ont jamais... Non ; mais, vous savez, ça n'est plus ça. C'est parce qu'elles ne peuvent pas faire autrement, dans l'intérêt de leur position ; mais jamais de bon cœur, ou rarement ! Aussi, regardez un peu au foyer, s'il vient encore des jeunes gens, comme dans les temps... C'est ça qui était gai. Alors que maintenant, il ne vient plus que des vieux banquiers !...

Il y eut un silence, sur cette ultime lamentation ; l'huissier, les yeux clos, la bouche fatiguée, le râble lourd, fléchissait un peu sur ses jambes autrefois robustes, se taisait, paraissait regarder, revivre en esprit toute une jeunesse héroïque.

Ferville le rappela à la réalité, voulut en tirer autre chose, des potins sur les questions du moment :

— Eh bien, et à part ça, quoi de neuf, pour l'instant?

— Oh ! ma foi, pas grand chose !...

— Rien ?...

L'huissier se recueillit :

— Mon Dieu... non ; ou plutôt, si ; il y a quelque chose, mais je ne sais pas trop quoi. Est-il question d'une pièce... ou d'un engagement, je n'en sais rien. Mais je vois bien qu'il y a de ces

dames qui ne sont pas contentes. Ces messieurs n'ont pas l'air de faire tout ce qu'elles veulent...

— Ah ! comment ça?...

— Eh ! je ne sais pas trop...

— Mais encore...

La sonnerie annonçait l'entr'acte ; l'huissier, se précipitant à la porte de communication, n'eût que le temps de jeter un dernier mot à Ferville, déçu :

— Enfin, quoi, il paraît que ça ne va pas ! il y a du fourbi...

. . . .

Il y avait du *fourbi* effectivement.

Comme les antiques cohortes qui marchaient sous l'étendard du Christ pour exterminer l'Infidèle et reconquérir les lieux saints, les croisés qui avaient juré de combattre à l'ombre du drapeau de Mlle Lambel, de la grosse Labarre, de la vertueuse Dangeau, de la mignonne Meunier, etc., etc., n'avaient pas tardé à se désunir.

Alors que les unes se laissaient emporter par leur bouillante ardeur au risque de ne rencontrer, comme jadis les féaux de Bernard l'Ermite, que famine et massacres sur leur route, les autres — les hommes — prêchaient la patience, estimaient

qu'il ne fallait pas s'aventurer sans biscuit, qu'il convenait de sonder le terrain, d'examiner quelles étaient véritablement les forces de l'ennemi, de se rendre compte, enfin, s'il n'était pas plus prudent et même plus avantageux de subir tacitement un joug, en somme peu redoutable, que de s'insurger contre une puissance assez grande pour rompre toutes les résistances, broyer, briser tout ce qui aurait seulement fait mine de fuir sa domination.

Le feu grégeois des yeux de Lucinde n'était pas étranger à ce demi-revirement.

Elle n'était pas restée inactive depuis le jour de l'enterrement de la pauvre Amra, cette après-midi mémorable où l'appartement de M. et Mme Dangeau-Spire s'était changé en un moderne Grutli et avait répété les échos du serment des glabres conjurés.

— Ce que femme veult, disait-elle, Dieu le veult!... à condition que femme le veuille bien.

Et elle avait la prétention de savoir vouloir!

II

LES PETITES COMÉDIES D'UNE GRANDE COMÉDIENNE

Un soir, Faber, l'acteur écrivain, sortait de chez lui, un blond havane aux lèvres, pour se rendre au théâtre, quand la concierge le rappela.

— Une lettre qu'on vient d'apporter pour Monsieur et que je n'ai pas encore eu le temps de monter à Monsieur;..

Et elle lui tendit une enveloppe, — un poulet tout parfumé, papier vert d'eau, enveloppe ligneuse, chiffre timbré dans la pâte du papier.

Faber s'était fait, à se spécialiser dans ces personnages de cocus finissant par avoir le beau rôle que Dumas fils a mis à la mode, une réputation d'homme très séduisant. Réputation aussi peu justifiée que possible d'ailleurs, par son nez gros et rond, piqué de variole, ses épaules tom-

bantes et inégales, dont l'une bombait obstinément, malgré le correctif des bretelles américaines, et son ventre bedonnant. Mais Faber croyait à sa réputation, en abusait pour outrer l'élégance de ses vêtements trop neufs, de ses bottes trop bien vernies, et prendre comme hommages sincères et éclairés, tous les menus succès que lui valait uniquement cette vague coulissomanie qui fait le fond de toute moderne mondanité.

Il reçut donc l'odorant poulet sans étonnement aucun, l'ouvrit sans l'ombre d'une curiosité, étant dès longtemps habitué à ces sortes de messages.

Mais le contenu l'étonna.

C'était, écrite à la main d'une écriture de femme, longue et pointue, avec les pleins dits « à la duchesse », une invitation ainsi conçue:

« *M. Jean Edemi prie M. Faber de lui faire l'honneur d'assister à la première lecture de sa pièce,* « *la Mère le Goffic* », *comédie en trois actes, en vers, qui aura lieu le 8 décembre 1888, dans les salons de la Revue de demain.*

« *Mlle Lucinde Noirmont lira les rôles féminins.*

« *On commencera à dix heures précises.* »

Faber crut bien de relire deux fois cette invitation. Puis, il éclata d'un bon rire, sonore, qui réjouit tout à fait les passants déjà satisfaits d'avoir reconnu en lui un roi de la rampe.

L'histoire était bien bonne!... est-ce que Lucinde voulait le prendre pour son cavalier servant!... vrai, elle ne manquait pas d'outrecuidance!... Si elle comptait par là s'attirer ses bonnes grâces, c'était vraiment trop de confiance!...

Et il hâta le pas pour arriver plus tôt au théâtre, conter à ses camarades l'affaire qui lui survenait.

Il y avait déjà au Foyer nombreuse compagnie d'étoiles, attendant que les jeunes eussent fini d'estropier le lever de rideau, et il put tout à loisir faire étalage de son invitation.

— Croyez-vous! disait-il, doucement ironique. Voila ce qu'on a le toupet de m'envoyer. Pour qui me prend-on, je vous le demande?

M. Ostro, le plus vieux membre du Comité, qui n'avait lu que les premières lignes, lui répondit en ricanant :

— Edemi... Edemi ! attendez donc, n'est-ce pas

ce jeune poète, aussi chevelu que méridional, qui a eu un jour la prétention de nous faire marcher à sa fantaisie?...

— Eh, oui! fit le beau M. Peuple, c'est lui-même. Parce qu'on lui a reçu une fois un petit à-propos — qui en manquait totalement, d'ailleurs — il prétend accaparer la scène.

M. Caveau — le Sociétaire qui ne joue jamais — lança solennellement :

— Molière lui-même n'oserait l'accaparer, notre scène!...

Mais l'aîné des Boulanger, qui avait lu jusqu'au milieu du papier, intervint :

— Eh quoi, mon cher, tu irais chez ce vieux bas-bleu!

— Non, non!... affirma Faber avec un hochement de tête rassurant. Mais lisez jusqu'au bout! *in cauda venenum!*

Mme Spire, qui avait passé la tête par dessus l'épaule de son mari, se récria :

— Comment? Lucinde!... Encore!

Faber les rassura d'un mot :

— Je n'irai pas!!

— Nous l'espérons bien! acquiescèrent toutes ces dames.

Et on s'en fût remporter de nouveaux succès, ·anquillement.

Le lendemain, Faber se trouvait libre. Comme n n'était pas à un jour d'abonnement, il avait ədé son rôle dans une pièce qu'il jouait pour la ·entième fois, à sa première doublure. Vers neuf eures et demi, le comédien qui, par hasard, n'était as demandé par quelque noble maison du Fauourg avide de prendre de lui des leçons de monanité, se sentit une âpre démangeaison d'aller ıger son remplaçant, dans la grande tirade du eux :

« — Les femmes du monde, voyez-vous, c'est is que des filles... »

Il y fût, se carra dans un fauteuil de troisième ıng presqu'en face du souffleur, exhaussa encore ı haute taille à l'aide d'un petit coussin, pour ieux voir, et braqua sa lorgnette — tels les əux de la justice — sur son second.

Celui-ci était fort ému : son regard ne s'écarit pas d'une loge de face, où Faber aperçut, en retournant, l'ex-reine d'Aragon elle-même, la ès catholique princesse dont la gorge tombe sur s jambes, malgré la majesté de la démarche yale ; du coup, une immense angoisse l'enva-

hit : la Majesté était capable de n'avoir pas consulté le programme du jour, de ne s'être pas aperçue que le premier rôle marqué de la Comédie était remplacé, ce soir là, par un infime pensionnaire ; si celui-ci n'était pas à la hauteur du rôle, ne reporterait-t-elle pas sur le titulaire lui-même tout le poids de son mépris !...

Il toussa très haut, et sa lorgnette ne quitta plus les lèvres du sosie.

Hélas ! La quinte avait attiré l'attention de celui-ci ; et de se voir ainsi surveillé par son maître, cela lui avait enlevé tous ses moyens.

Avec l'œil du métier, Faber aperçut en lui les signes d'un trouble manifeste. La tirade, pas mal commencée, ma foi, — en bon élève — s'acheva lamentablement. C'est à peine si on entendit la grande, l'immense hardiesse de la péroraison :

« — Ce n'est pas sur le trottoir seulement qu'on rencontre des filles !... »

Et Faber, furieux et désolé, se leva, s'en alla au mépris des très légers « Ha ! Ha ! » que poussaient les gens ainsi dérangés au beau milieu du spectacle.

Une fois dans l'avenue, il se trouva fort perplexe.

Un instant, il eût l'idée d'aller au Foyer, tancer vertement l'imprudent qui avait accepté un rôle dont il n'avait par l'envergure.

Mais il se retint : cela n'était pas digne de lui.

Et il poursuivit son chemin, en rêvant, vers les boulevards.

Comme par hasard, il se trouva près du Faubourg-Montmartre, au bord même de la nappe de lumière issant des salons de la *Revue de Demain*, illuminée *a giorno* à l'occasion de la grande fête annoncée *urbi et orbi*.

Des voitures aux fringants attelages et des fiacres cahotants venaient sans relâche déposer sur le trottoir les hommes aux corrects habits noirs et les femmes aux somptueuses toilettes, tandis que tout un peuple de badauds, arrêtés au long du tapis tendu depuis la porte jusqu'à la chaussée, dévisageaient les arrivants, et les suivaient d'un regard admirateur ou envieux jusqu'au moment où ils disparaissaient sous la voûte.

Faber fit un pas en arrière, ne voulant point profiter de l'invitation qu'il avait dans sa poche, mais ne voulant pas davantage être confondu avec la tourbe des pauvres hères arrêtés à ce spectacle de Tantale comme à une fête.

Il rebroussa chemin, s'en allant, très fier en soi de dédaigner une soirée où tant de gens étaient heureux de se rendre. Mais une réflexion le retint, le ramena sur ses pas, lui fit presque sans y prendre garde traverser la cohue des badauds.

— Eh ! eh ! Messieurs les envieux, qui n'y vont que pour dire des monologues, et qu'on ne retient jamais pour le souper !... S'ils m'y voyaient, ils seraient bigrement furieux !... Et Boulanger, qui fait le fier pour ses relations avec le grand Tribun, et qui prétend ne pas y mettre les pieds parce que la maison est maudite !... Et la petite Dangeau, qui nous la fait maintenant à la prude, comme si nous ne la connaissions pas, tous, autant qu'on peut connaître une femme !... Non, ça serait vraiment trop drôle, le jour où ils le sauraient !...

Et, sans y prendre garde, il se trouva sur le tapis, confondu, entraîné au milieu d'un groupe d'invités qu'un couple de voitures venaient de jeter sur le trottoir.

Alors, subitement, il se décida. Il franchit le vestibule tout pavoisé de plantes vertes et de fleurs, laissa son pardessus à un domestique qui le prit avec les marques du plus profond respect, et, la tête haute, le torse tendu pour faire rou-

geoyer sa boutonnière au soleil des lustres, fit solennellement son entrée dans les salons, déjà pleins de tout ce que le monde officiel compte d'illustrations, et garnis jusqu'aux recoins les plus lointains de tout ce que la jeunesse compte d'ambitieux.

Edemi qui s'empressait au milieu des groupes, inondant toutes les personnalités cotées des protestations de sa reconnaissance, l'aperçut, vint à lui, l'appela :

— Cher maître ! et se confondit en remerciements.

Faber s'épanouit.

Il se sentait tout à fait à sa place en cette maison où les premiers de l'État, les ministres, les anciens ministres, les futurs ministres ne dédaignaient pas de venir. Et il parcourut les salons, appréciant leur décoration et les gens qui les peuplaient, d'un coup d'œil de connaisseur.

Ce n'étaient partout que figures ayant cette majesté, cette suffisance, ce je ne sais quoi d'imposant et de ridicule que donne la conscience de savoir sa photographie exposée à toutes les vitrines de la rue de Rivoli et de l'avenue de l'Opéra.

Les rosettes rouges, les cravates écarlates, les

rubans multicolores, les crachats étincelants foisonnaient, et le nombre des calvities équivalait presque au nombre des têtes masculines.

Mais que de gravité en ces calvities, et, combien, en la façon de ramener, de plaquer, d'ébouriffer, de friser les rares cheveux qui s'y égaraient, de contentement de soi, de dédain d'autrui !

Tout un monde d'hommes politiques arrivés coudoyaient les illustrations de l'art, du barreau et de la magistrature, des généraux, des princes même ; et ils frappaient le sol d'un talon conquérant, tandis que les grincements de leurs souliers tout neufs criaient bien haut : « C'est nous ! », disant toute la joie des révolutionnaires intraitables, des farouches d'hier, devenus sages en devenant quelque chose, à se sentir eux aussi faire partie d'une société que la veille encore ils sapaient par la base, vouaient à l'exécration du prolétaire et du meurt-de-faim.

Mais le salon d'honneur, étincelant de lumières, empli intarissablement des torrents d'harmonie que projetait un orchestre exotique, donnait surtout la note vraie de cette fête où l'on s'amusait à jouer au gouvernement ; ici, c'était le salon diplomatique, le coin réservé aux Affaires Étran-

gères — le reste appartenant à l'Intérieur — ; et le nombre des uniformes flamboyants, des dolmans, des brandebourgs, des passepoils, des galons, des épaulettes et des croix étalés par les attachés militaires montrait bien que la *Revue de Demain* avait d'aussi solides attaches au dehors qu'au dedans.

C'est là que se tenait la maîtresse de la maison, et elle trouvait moyen, entre deux saluts, deux présentations, d'émettre quelques aphorismes profonds sur la politique extérieure ou de prendre une note pour sa chronique du mois.

Pourtant, quand elle aperçut Faber, elle s'arracha un instant à l'intérêt palpitant de sa conversation avec un officier de cosaques à la poitrine chamarrée de cartouches dorées, et vint au comédien:

— Ah ! fit-elle, c'est aimable à vous d'être venu ce soir représenter la Comédie dans ma modeste maison. Vrai, vous me faites plaisir !...

Et, avant que Faber eut placé le mot aimable qu'il voulait lui répondre, elle repartit, le laissa là, ne voulant rien perdre des confidences ou des galanteries de son cosaque.

... Cependant les salons s'emplissaient, regorgeaient de monde ; le flot des arrivants, quoiqu'en-

core point tari, se ralentissait. L'heure était venue de la lecture. L'orchestre mit un frein à sa fureur musicale.

La maîtresse de la maison, plaisamment, pour annoncer le spectacle, frappa dans ses mains trois fois. Ceux qui purent trouver des chaises, s'assirent. Les autres se tinrent debout, s'accotant de leur mieux pour écouter.

Lucinde, qui arrivait à peine, prit place avec Edemi sur une estrade drapée de velours rouge.

La lecture commença.

Lucinde fut exquise : elle dit la pièce en virtuose, avec des intonations, une distinction, des délicatesses que les meilleures de la Comédie eussent enviées ; la maîtresse de la maison donnait le signal des applaudissements ; et Faber, qui était placé presqu'au premier rang, au milieu des plus célèbres assistant, ne pût s'empêcher, à la fin, quand Lucinde quitta l'estrade, de s'avancer vers elle, la main tendue pour l'aider à descendre ; puis, comme il avait peine, même contre son cœur, à se départir des habitudes théâtrales, il la baisa, cette main, très haut, au delà du gant, longuement, et en se relevant il dit de manière que vingt voisins l'entendissent :

— Ah ! ma chère, tu t'es montrée ce soir digne de la Comédie.

Des doigts se posèrent sur son épaule. Il se tourna, et sa face rasée devint rose de plaisir ; le propre ministre des Beaux-Arts, le spirituel confrère en personne lui parlait, lui disait, sous l'ombre railleuse de la moustache tombante :

— Eh bien ! quand sera-t-elle des vôtres tout à fait ?

Au même instant, l'Altesse royale qu'il avait vaguement aperçue, dissimulée dans un groupe respectueux d'auditeurs, d'adulateurs, criant plus fort que tout le monde « Bravo ! » aux tirades de Lucinde, daigna elle-même faire un pas vers le Comédien.

— Mon cher Faber, que pensez-vous de *notre* protégée ?

Et c'était enfin la déesse du lieu, qui prenait son bras, faisait un tour de salon avec lui, murmurait à son oreille, de cette voix qui avait un moment commandé à la France :

— Pourquoi, mon cher artiste, la Comédie n'est-elle pas représentée ce soir par deux Sociétaires ?... On l'eût cru pourtant à vous voir, vous, et à entendre Lucinde !...

Que faire ?... Faber se trouva, sans savoir comme, mais bien malgré lui, en vérité, assis à côté de la Noirmont, au souper.

Tous les profanes s'étaient retirés ; il ne restait que les intimes et les « têtes », ceux qu'on est fier d'héberger et qu'il est bon de ne point laisser partir le ventre vide. Un aimable laisser-aller régnait, d'instant en instant plus libre, ouvrant à l'acteur de piquants horizons sur la vérité des bruits un peu partout colportés au sujet du sans-gêne tout à fait galant qui finissait, disait-on, par être la règle, quand ne demeuraient que les seuls initiés.

Faber ne put donc pas ne pas répondre aux regards de coté que Lucinde lui jetait, de ses yeux pers où miroitait une pointe de griserie, tandis que son corsage a l'échancrure généreuse lui montrait par instants des trésors qui l'attiraient, comme un abîme de vertige.

L'Altesse souriait ; le ministre des Beaux-Arts ne tarissait pas en mots spirituels ; et Lucinde qu'on fêtait fort, raillait, raillait cette Maison sacrée où ne se rencontrait guère plus d'*un* homme d'esprit.

Faber comprit et répliqua :

— Ils ont celui des auteurs ; cela leur suffit !

On rit.

Lucinde accepta la main du comédien jusqu'au vestiaire ; les doigts de Faber tremblaient sur le satin glacé, lait veiné de bleu, de ses bras ; il l'aida à jeter sur la souplesse de sa taille demi-nue, étalant une opulence d'épaules que la grosse Labarre eût enviée, une pelisse de cygne ; et quand elle lui dit, en partant :

— Tu sais, mon cher, que les camarades sont toujours les bienvenus chez moi.

Il ne pût s'empêcher de se pencher anxieusement à son oreille pour lui demander :

— Bien vrai ?

Elle ne répondit que par un éclat de rire.

Mais il crut bien avoir compris !...

— Et d'un ! fit-elle plaisamment le lendemain, lorsqu'à son réveil, elle aperçut l'Altesse penchée vers elle et souriant de tendresse !

— Peste, ma chère, comme vous y allez ! A ce train là, leur Comité ne durera pas huit jours, je vous en donne ma parole.

— Parbleu ! je vous le disais bien !... fit-elle, et elle ajouta, railleuse : Ce que femme veult !...

III

PETITES COMÉDIES D'UNE GRANDE COMÉDIENNE
(Suite)

Une après-midi de janvier, attiédie par un brusque saut du vent au midi. Un ciel en grisaille, alourdi par un brouillard que le caprice du vent pouvait résoudre en pluie ou en neige. Le sol, amolli par l'humidité de l'air, engluant les pieds des chevaux d'une boue grasse, glissante.

Cela avait suffi pour amener aux Champs Elysés les promeneurs avides de secouer l'engourdissement gagné pendant cette rude période qu'on venait de traverser, si rude qu'on n'osait guère quitter les appartements surchauffés.

Des voitures, arrêtées sur la route du Bois, déversaient sur les trottoirs de nombreux piétons, hommes et femmes, qui, bien emmitoufflés dans leurs opulentes fourrures, s'égayaient à marcher

entre les rangées de chaises renversées les unes sur les autres en attendant l'été, sous la voûte dentelée des arbres aux branches nues. Même, un rayon de soleil avait trouvé moyen de se glisser dans une éclaircie, et mettait une joie sur tous les visages.

Seuls, quelques passants, marchant vite, avec, sous le bras, l'éclair d'acier d'une paire de patins, se renfrognaient, voyant leur rare plaisir encore une fois aboli.

Perdu en une pelisse de loutre, les jambes traînantes, les pas douloureux, un homme — glabre figure de cabotin, face d'enfant aux traits à peine formés où des rides tout d'un coup auraient marqué la vieillesse — marchait lentement vers l'Etoile, un cigare aux lèvres.

De petits saluts l'accueillaient sur son passage, et dés couples, en le voyant, se rapprochaient, chuchottaient d'un air de profond intérêt.

— Tiens, Fortunio !...

— Est-ce vrai, ce qu'on dit, qu'il va prendre sa retraite ?

Fortunio, l'oreille tendue, l'œil fixé sur les lèvres à peine remuées, devinait ces paroles curieuses ; une rage s'allumait dans son regard, et

il marchait plus vite, essayant de ne plus traîner la jambe, de frapper le sol d'un pas assuré.

Mais, sourdement, des douleurs le tiraillaient, lui arrachaient des interjections rageuses, et il consultait à tout instant sa montre dont les aiguilles, à son gré, allaient trop lentement... L'heure du train n'arriverait donc pas !... Aussi, quelle idée il avait eu de venir là, prendre l'air, en sortant de son cours, au lieu d'attendre tout bonnement l'heure du départ pour Versailles, au café de la gare, devant un bon grog bien chaud !

Et, *in petto*, il éclatait d'une colère folle traduite en courtes exclamations :

— Le crétin !... Le pleutre !... L'idiot !...

Celui auquel il adressait ainsi sa malédiction, c'était le gros Narcy, le Marseille de la critique, qui, dans son dernier feuilleton, avait lancé à ce pauvre Fortunio le trait le plus douloureux qu'il eût encore reçu de sa vie.

— Le crétin !... L'idiot !... La brute !...

Fortunio n'était plus jeune, les succès d'antan — succès de scène, succès de monde — lui avaient laissé de douloureux souvenirs et il sentait son étoile s'obscurcir, à mesure que les rhumatismes lui enkylosaient les genoux. Il était bien encore

le seul homme qui sût tomber élégamment aux genoux d'une femme; mais il était forcé maintenant de se contenter de la théorie, d'esquisser le geste : il serait bien tombé élégamment, mais il n'aurait jamais pu se relever.

Aussi, comme il regrettait d'avoir fait nommer par faveur au sociétariat son élève préféré, le don Quichottesque La Barette, long comme un jour sans pain, pleurnichard comme une famille d'asphyxiés, et prétentieux comme une bougie rose.

Déjà, celui-ci avait conquis une bonne partie du public de l'antique Fortunio; la partie la moins jeune, il est vrai, en vertu de la loi des contrastes, mais aussi la mieux posée, la plus emballeuse et la plus influente. Sa longue face de phtisique honoraire accaparait les sourires et les emballements des plus pompeuses duchesses et des plus nobles dames de la colonie américaine. Fortunio n'avait plus qu'une ressource, réclamer hautement ses droits de chef d'emploi, se prodiguer, accaparer les rôles anciens et les rôles nouveaux, être toujours, sur la scène, l'inimitable amoureux qu'il avait tant joué à la ville, jadis. Mais comme ce surmenage le fatiguait, l'éreintait, aggravait ses douleurs, précipitait sa vieillesse, rapprochait sa fin!

— Je mourrai à la peine, avouait-il à des intimes. Mais au moins, je ne me laisserai pas manger l'herbe sous les pieds.

Il aimait mieux qu'on la lui mangeât sur la tête, quand il serait dans la tombe.

Aussi, sa fureur, son angoisse avaient-elles été au comble quand le lundi précédent, il avait lu dans le feuilleton du plus gros des critiques une charge à fond de train en faveur de son ancien protégé, de son heureux rival.

« Je puis rassurer les familles qui aiment la » bonne comédie, bien jouée, » écrivait le mentor de la scène française. « La retraite probable » de l'incomparable Fortunio, si elle laisse des » regrets dans les cœurs, ne fera pas un trop » grand vide dans la troupe de notre théâtre » national. La Barette est là. J'ai vu ce jeune » homme dans tous les rôles de son maître, et je » puis vous affirmer qu'il se les est parfaitement » assimilés. Je suis retourné le voir deux fois » dans le délicieux proverbe : *Il ne faut jurer* » *de rien*. Il ne lui manque plus que de savoir » effacer un peu sa trop haute taille pour être » parfait. »

Fortunio fut outré... Le mastodonte !... Dire

qu'il s'était presque fait l'ami de ce gros homme, lui, le roi des amoureux ! Et voilà comme on le traitait.

Il songea à envoyer des témoins au feuilletoniste, l'idée seule des « droits imprescriptibles » de la critique l'arrêta. Il pensa courir à la rue de Douai, enfoncer la porte, jeter son mépris à la face de l'impie. Il réfléchit que ce serait trop de bonté à lui. Qu'importait en somme la bave des journalistes, la postérité ne le vengerait-elle pas ?

En attendant cette vengeance de la postérité, les bouts de dialogue entendus au cours de sa promenade lui déchiraient le cœur.

Au rond-point, lassé de cette marche qui lui semblait un calvaire, il songeait à s'éclipser par la rue d'Antin, quand une victoria s'arrêta au ras du trottoir, à deux pas de lui.

La couverture rejetée — une immense peau d'ours blanc qui couvrait toute la voiture, tombait sur les garde-crotte — une femme descendit, marcha vers lui, la main tendue :

— Tiens, Fortunio, comment va ?

C'était Lucinde, exquise de jeunesse et de beauté, dans un costume hibernal qu'une czarine

d'opérette eût porté volontiers : jupe et corsage tout blancs, d'une étoffe de laine fine, soyeuse et chaude comme du cachemire, avec les parements et un haut collet d'astrakan noir, et des brandebourgs dessinant la courbe élégante de la poitrine. Un toquet d'astrakan, une pelisse aux manches flottantes, blanche aussi, mais avec des garnitures de cygne, attachée aux épaules comme les portaient autrefois les hussards impériaux, achevait de lui donner un aspect slave tout à fait *selected*, en ce temps d'alliance russe.

Le jour gris seyait à merveille à son teint, où les lèvres s'allumaient comme un phare rouge ; et sa taille avait de souples ondulations qui faisaient retourner même les passants pressés d'aviver la circulation du sang par une marche rapide.

Fortunio qui, à tout autre moment, eût évité la bête noire de la Comédie, prit la main qu'on lui tendait et répondit assez poliment :

— Pas mal, tu vois, je marche encore !

Il y avait une amère ironie dans cet « encore ! »

Lucinde n'y prit point garde, continua :

— Eh bien ! il paraît que tu en as assez, tu prends ta retraite?

— Ma retraite !... qui dit cela ? Certes, j'en ai

assez, j'en ai trop, de leurs petites jalousies. Mais quant à prendre ma retraite, pas encore, ils seraient trop contents !

— Pourtant, les journaux...

— Tu sais bien ce qu'il faut penser des journaux !

— Mais enfin, le feuilleton de lundi !

— Ah oui ! la diatribe de ce gros concierge de la critique ! Eh bien, ma chère, je me demande ce qu'il peut avoir contre moi.

Et il s'emballa, rappela des services rendus et des articles dithyrambiques, jura qu'il y avait là dessous une vilenie ou quelque basse flatterie de ce La Barette à qui nulle besogne ne répugnait pour s'élever.

— Et pourtant, concluait-il, je croyais le journaliste un ami !

— Bah ! reprit Lucinde, il n'est pas si méchant que tu le crois. Je te jure même qu'il ne t'en veut pas ; il aura voulu faire comme de coutume, poser à la sincérité, au protecteur des jeunes ; mais je suis sûre que si tu lui disais...

— Moi ! faire une démarche !...

— Mais non ! mais en le rencontrant quelque part, dans une maison amie, où il va habituellement, chez moi, par exemple...

Il allait se récrier.

Elle insista, lui parlant de tout près, lui soufflant au visage sa fraîche haleine : il ne se compromettrait pas, il ne serait pas le premier qui viendrait chez elle ; il y rencontrerait bien des amis, et, en somme, il lui ferait bien plaisir.

Elle lui disait les derniers mots dans la figure, et, en même temps, de sa jupe lui frôlait les jambes où les douleurs s'étaient un instant endormies.

Il ne disait plus non ! Elle ajouta :

— Et puis, ce sera une occasion de montrer qu'une petite fête ne te fait pas encore peur ; viens samedi, on soupera, il y sera !...

Il accepta enfin :

— J'irai ! dit-il.

Et comme, ayant assez pris l'air, elle courait vers sa voiture, il lui cria, avec une intonation à double entente, mais qui ne la fit pas rougir :

— Et tu verras bien que je suis toujours jeune !

... Chez Lucinde. Dans le grand hall tenant tout le centre de l'hôtel, une nombreuse réunion d'habits noirs et de plastrons blancs causaient, tandis que la maîtresse de la Maison, à peu près l'unique femme qui fut présente, s'efforçait de faire oublier cette absence du sexe le moins laid

par son amabilité, son empressement, son esprit.

Par instants, d'un petit salon du premier étage, ouvrant sur la hall, de la musique arrivait, discrète, suffisante cependant pour couper les conversations qui menaçaient de s'éterniser.

Ici, ce n'était plus la cohue qui encombrait les salons de la *Revue de Demain*. Et les mêmes journaux qui avaient qualifié cette cohue d'assemblée « triée sur le volet » auraient dû, pour rester vrais, en rendant compte de la soirée de Lucinde, déclarer le public trié tout au moins sur la persienne.

De vraies célébrités, des notabilités acceptables, des illustrations ne sentant pas la pacotille, et un ton excluant toute prétention.

Sur un divan circulaire, très entouré, le gros Narcy — bonne figure de vieillard satisfait, la bouche charnue et gourmande, l'œil vif et fin derrière les épaisses lunettes — soutenait de tout l'effort de ses mains son ventre débordant.

On riait autour de lui, Narcy, plus fort que les autres, d'un nouvel assaut que les « Jeunes » avaient livré le matin même au prince de la critique. Narcy, brandissant la petite Revue où avait paru la diatribe, criait :

— Leurs injures, je m'en fous!... Je vous dis que je m'en fous! Et ils peuvent bien baver sur moi tant qu'ils voudront, leurs crachats n'arriveront jamais à la hauteur de mon mépris. Je marche dedans! Je m'asseois dessus!... Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, qu'on me traite de gaga, de crétin, et d'autre chose encore. Je sais ce que je vaux et ces épithètes-là ne changeront pas mon opinion sur moi-même. Je suis journaliste, je dis mon avis sur les choses telles que je les vois, telles que je les comprends. Le reste, je m'en moque!... J'essaie d'être vrai et sincère et je n'hésite jamais à me déjuger si je m'aperçois que mon jugement était faux!... J'ai été longtemps un mangeur de prêtres. Eh bien, j'ai eu occasion de voir les prêtres de près, j'ai vu qu'il n'y a pas plus de mauvais prêtres que d'épiciers fraudeurs ou de banquiers véreux... J'ai rétracté mes anciennes attaques, et j'ai proclamé bien haut ma nouvelle opinion!... Y en a-t-il beaucoup qui auraient l'honnête courage d'en faire autant?

On approuva, on savait universellement ce qu'il y a sous les injures de certains « jeunes » de cinquante-cinq ans, furieux surtout de leur impuissance.

Et Narcy continua :

— Je fais pour le théâtre comme pour tous mes autres articles. Je dis que le théâtre est un métier qu'on a besoin d'apprendre tout comme celui de serrurier ou de bottier. Les jeunes crient « Plus de convention ! »... Je vous dis que le théâtre ne subsiste que par une convention primordiale, que le fait de me faire assister, moi, vissé sur un fauteuil de balcon, à des scènes qui se passent successivement dans une chambre dont une cloison est enlevée, puis en Amérique, puis dans la nacelle d'un ballon, puis au fond de la mer, c'est de la convention au premier chef !... Je dis que si je dois voir un assassin se cacher derrière un canapé sans pouvoir me lever de mon fauteuil pour crier bien haut « gare » à sa victime qui va arriver toute confiante offrir la poitrine à son couteau, c'est encore de la convention ! Et que si vous voulez supprimer la convention au théâtre, il faut tout d'abord que vous supprimiez ces conventions-là, c'est-à-dire que vous renonciez au théâtre !... Voilà ce que je dis depuis trente ans, et je défie n'importe qui de prouver le contraire !... Et les petits Messieurs d'aujourd'hui peuvent me traiter de vieille ganache, ils n'empêcheront pas que j'aie

raison aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui!...

Narcy s'arrêta pour souffler, tout le corps encore remué par la *furia* de sa virulente profession de foi.

En levant les yeux, il aperçut Lucinde au bras de Fortunio, debout devant lui.

Lucinde avait reçu le comédien avec tout l'arsenal de ses plus irritants sourires; elle fut charmante avec lui, réserva pour lui ses regards les plus capiteux et, pour lui aussi, les tête à tête dans les petits salons dérobés.

Fortunio se sentait envahir d'une immense jubilation, d'une chaleur douce qui mettait du calmant sur ses douleurs, rendait à ses jambes un peu de leur élasticité, et il ne manquait pas une occasion de faire montre de sa nouvelle jeunesse, de tenter aux pieds de Lucinde un de ces agenouillements qui avaient fait sa fortune.

Lucinde laissait faire, sans rire, ne se refusant même pas aux légères pressions de main, aux rapprochements frôleurs excusés par le demi-encombrement des salons, aux paroles dites de tout près, dans la nuque, de si près qu'on eut crû des baisers.

Quand ils se trouvèrent près de Narcy, Fortunio était hors de lui, faisait la roue — si heureux qu'il répondit sans aucune contrainte aux premières paroles du critique :

— Eh ! vous ici, comment va, mon cher ?

— Pas trop mal, vous voyez, pour un mort !

— Un mort, qui dit cela ?

— Vous, parbleu !

— Moi ! !

Fortunio rit de tout son cœur.

— Ne faites donc pas l'étonné. Mais avouez que vous avez une façon un peu hâtive d'enterrer les gens et de leur désigner des exécuteurs testamentaires.

Cette fois, Narcy comprit. Il prit un air vraiment désolé, se leva, vint vers Fortunio qu'il enveloppa de ses bras, et, plein de commisération :

— Quoi, vraiment, vous avez cru que je voulais vous faire de la peine !... On me l'avait dit, mais je me refusais à le croire !... Comment, vous, un vieil ami !... Vous devriez pourtant me connaître, vous savez comme je suis, toujours prêt à encourager la jeunesse, quand elle me paraît marcher dans la bonne voie !... mais si j'avais pu penser que vous le prendriez ainsi...

En somme, l'entrevue du prince de la critique et du roi des amoureux fut cordiale.

On s'expliqua à cœur ouvert. On convint que La Barette n'avait pas le moindre talent. Fortunio certes avait eu tort de le protéger.

— Que voulez-vous ? s'excusait-il, il m'a tant supplié, il était si âpre au travail ; mais vraiment, le travail ne suffit pas.

— Non ! acquiesça le gros Narcy. Et puis, d'abord, il est trop maigre.

Et ce fut fini. La Barette était condamné.

Fortunio put retourner faire des expériences de génuflexions auprès de Lucinde. Et peu d'instants après, Narcy, qui craignait la nuit trop fraîche à cause de ses yeux, quitta la maison, se fit hisser en un fiacre et revint vers le petit hôtel où il cuisinait ses feuilletons didactiques.

Huit jours après, La Barrette était exécuté :

« Vraiment, on a tort de se laisser aller à faire
» des éloges à la jeunesse d'aujourd'hui ; aussitôt,
» elle se croit tout permis. Il y a longtemps, ce-
» pendant, que je m'étais promis de ne plus m'a-
» bandonner à ma bonté naturelle ; mais que
» voulez-vous, c'est plus fort que moi. Quand je
» vois quelque chose qui me fait plaisir, il faut

» que je le crie sur les toits, quitte à m'en repen-
» tir le lendemain.

« C'est ce que je suis obligé de faire aujourd'hui
» pour La Barette. Ce jeune homme a pris mes
» éloges au pied de la lettre et se croit mainte-
» nant un grand homme. Autrefois il travaillait
» ses rôles, maintenant il les massacre. Trop de
» nonchalance. Trop de suffisance. Il a tort. Ce
» n'est pas parce qu'il est très long, qu'il est de
» taille à chausser les souliers de Fortunio. Et
» d'ailleurs, il y a dans ces bottes quelqu'un qui
» n'est pas près de se retirer! »

Suivaient quelques malveillances techniques qui donnèrent lieu à un échange de lettres, virulentes de la part du jeune comédien, spirituelles il faut bien le dire, de celle du gros critique, et aboutirent à une de ces amusantes réconciliations dont Narcy n'est pas chiche...

... Et c'était ainsi, chaque jour, une nouvelle recrue que faisait Lucinde dans la troupe masculine, une fois Ostro, le lendemain Boulanger, tout le Comité, en un mot, qu'elle séduisait petit à petit, attachait à son char, celui-ci par le spectacle de son influence, celui-là par un petit service rendu, tous, par l'irrésistible attrait de sa beauté,

les promesses lascives de ses yeux et de ses lèvres, je ne sais quoi qui émanait de tout elle comme un appel au baiser, une invite aux voluptueuses étreintes, une envolée vers les rêves de plaisirs les plus fous.

Deux mois après la grande croisade, elle avait déjà détaché du gros de l'armée une bonne troupe de tirailleurs.

A peine s'il en restait quelques-uns qu'elle eût encore à conquérir, et elle était bien sûre que ceux-là ne lui résisteraient pas plus que les autres.

Seulement, si habile qu'elle fût, tout cela n'avait pu se faire sans qu'il en transpirât quelque chose.

A des riens, à de brusques changements de conversation, lorsqu'au Foyer on commençait un disséquage de l'absente, les femmes se doutaient que certains de leurs alliés faiblissaient.

Elles ne savaient d'où venait l'attaque. Mais elles voulaient la parer. Et elles s'y prenaient de leur mieux.

Rageuses résistances au jour des répétitions, aigres réparties, amères allusions à l'égoïsme bestial des hommes, plaintes franches ou sournoi-

ses, colères, silences boudeurs, cruautés à l'égard de ceux de leurs camarades à qui elles accordaient leurs faveurs, tout était mis en œuvre.

Presque chaque soir, on retrouvait une vieille histoire, calomnie ou médisance, à mettre au compte de Lucinde.

On concluait toujours par la même phrase :

— Et c'est elle qu'on voudrait nous imposer !

Mais les hommes avaient perdu leur beau feu des premiers jours. Quand la campagne recommençait, ils causaient entre eux.

Même, un soir, Ostro, de sa grosse voix de père bourru laissa choir ce précepte bienveillant :

— Bah ! ne tombez donc pas comme ça sur les absentes... vous auriez besoin qu'on vous ramasse !

Aussi, la zizanie était-elle au camp d'Agraman, et y avait-il, comme disait l'huissier, du *fourbi* dans la Maison !

IV

SUITES DES DEUX PRÉCÉDENTS

Ce fut bien pis lorsqu'on se décida à lui faire faire son second début.

Ces dames avaient espéré que cette formalité indispensable serait éternellement renvoyée aux calendes grecques; et voilà qu'un jour on apprit qu'elle aurait lieu le mois suivant, dans une pièce qui avait eu jadis du succès et qu'on remettait au répertoire tout exprès pour Lucinde.

D'où, tolle général, attaques de nerfs dans le cabinet de l'administrateur, scènes violentes à l'usage du semainier dans le foyer des changements, conciliabules féroces dans le grand foyer, projets de complots dans les recoins des couloirs.

On ne voyait tout le soir, que des dames à l'air boudeur, parcourant les corridors d'un pas d'insurgées, faisant sonner haut les cris cassés des

jupes de soie, comme un bruit d'armes secouées ; et des hommes glabres à la bouche bénisseuse, moines en costumes de ville, qui allaient de l'une à l'autre porter des paroles de paix, des :

— Voyons, voyons, ma chère, un peu de dignité ; votre colère l'élève à votre niveau !...

Et encore :

— Que diable, il faut bien en passer par là pour qu'on puisse l'évincer complètement !

Le tout, sans le moindre succès.

Les dames avaient découvert les fils blancs de toutes ces finesses ; et elles ne s'en laissaient pas imposer par ces débordements de sirop gommé.

Même, un soir, madame Labarre résuma l'opinion générale d'un mot qui rappelait dans cette maison les plus grosses joyeusetés de Molière :

— Les hommes sont tous des cochons !...

Tout le cercle féminin acquiesça.

La gentille Meunier, qui prétendait à l'esprit, ajouta :

— Bien folle est qui s'y fie !

Et le mot eut d'autant plus de succès, qu'on savait bien qu'elle ne s'était jamais fiée aux hommes qu'avec de solides garanties.

Madame Dangeau, elle, ne disait rien. Mais elle songeait profondément.

Un vague élancement ressenti dans sa vanité, comme un pressentiment de douleur, l'avertissait qu'il ne faisait pas bon pour elle s'aventurer sur ce terrain. Elle ne savait rien encore, mais elle commençait à se douter de quelque chose.

Si elle avait su pourtant!

C'était Spire, en effet, qui était cause de tout.

Depuis le moment où Lucinde lui avait laissé entrevoir une concession pour le jour où elle serait élue, il ne songeait plus à autre chose.

Sourdement, il luttait pour elle, s'ingéniant à tourner les obstacles qu'il croyait ne pouvoir renverser. Il s'exagérait les difficultés, se comparait in petto à un preux chevalier combattant pour sa dame, ne se doutant pas qu'en réalité il combattait contre des moulins à vent, Lucinde s'étant chargée elle-même de gagner les plus influents de ses adversaires.

Spire avait dit :

— Il faut que tu fasses ton second début. Sans quoi je ne réponds de rien.

Et il espérait bien que le soir du second début, il prendrait quelqu'à-compte.

Pour arriver à obtenir ce second début, il employa des moyens dignes d'un héros de Ponson du Terrail.

Il commença par persuader à un de ses amis, critique naïf mais convaincu, qu'il convenait de ne pas laisser tomber dans l'oubli, telle pièce autrefois tant vantée.

Le critique, convaincu mais naïf, se jeta sur l'idée et, pour faire croire qu'elle était sienne, battit la grosse caisse autour, déclara que, non-seulement la pièce ne devait pas être laissée dans l'ombre, mais qu'il fallait la mettre au répertoire.

D'autres critiques, non moins naïfs, s'emballèrent à leur tour ; on donna des textes, on trouva six pièces, dont deux vaudevilles et un drame en onze tableaux, qui n'étaient que les plagiats de la pièce tant vantée ; on s'étonna de l'incurie de cette administration qui laissait pourrir dans les cartons des rôles qui eussent si merveilleusement convenu aux étoiles de la Maison.

Puis, tout à coup, on annonça que l'Odéon allait donner la pièce.

Alors, comme, dans la Maison, on venait de remporter un nouveau four d'estime, avec une comédie d'un vieux faiseur qui n'avait pu conten-

ter même les duchesses dont il était l'hôte assidu, on se décida ; et pour faire pièce surtout à la maison concurrente, on annonça que le chef-d'œuvre était mis à l'étude, les rôles distribués, presque sus déjà, tant on y mettait d'ardeur, et que l'exhumation aurait lieu devant toutes les autorités de la critique, de l'art, et du Tout-Paris, le... à huit heures trois quarts très précises.

Spire ne s'en tint pas à ce premier résultat.

Il convainquit ses camarades qu'on ne pouvait pas demander aux pauvres petites femmes qui venaient d'être démoralisées par deux défaites successives de courir encore à un troisième échec — car, tout le monde, dans le Temple, regardait la pièce ressuscitée comme un vrai ours mal léché et dégarni de poils, et sa résurrection comme une simple concession à la critique, qu'on musellerait peut-être une bonne fois en lui mettant ainsi le nez dans ses excréments.

Spire ne s'étonna aucunement de voir son observation approuvée à l'unanimité des sociétaires masculins. Il croyait tant à son influence !

Et, alors, après d'habiles détours, des circonlocutions qui eussent fait honneur à un rhéteur d'Athènes, et une suprême hypocrisie qu'il regar-

dait, en soi, comme une merveille, il arriva à la difficile et chère proposition.

— Vous vous rappelez, l'autre jour, chez moi, ce que nous nous sommes promis ?... Eh bien, voilà une occasion ou jamais, de tenir nos serments et qui mettra les rieurs de notre côté... Donnons-*lui* l'un des rôles. *Elle* ne pourra pas refuser de faire son second début. Nous serons, nous, d'une correction parfaite, et comme la pièce sera un four misérable, on ne pourra vraiment nous faire des reproches si, après cela, nous refusons de la conserver parmi nous !...

— Très bien, parfait ! dit Faber.

— Eh ! eh ! toujours malin ! approuva Fortunio en frappant sur l'épaule de son camarade.

Et Caveau, — celui qui ne jouait jamais — le seul peut-être qui n'eût pas deviné les dessous de cette longue et habile plaidoirie, car on ne s'était jamais donné la peine de le regarder comme un ennemi sérieux — appuya sur le tout.

— Ce Spire a décidément toutes les finesses !

Le mari de Mme Dangeau courut porter la bonne nouvelle à Lucinde.

Elle l'accueillit fort bien, avec un peu d'ironie, il est vrai ; mais il n'y prit point garde.

— Ça été dur, disait-il ; mais j'ai enlevé la position de vive force, car c'était la clé de voûte de la citadelle.

— Oh ! oh ! que de stratégie, mon bon !

— Il en faut, je te jure avec des bonshommes comme ceux-là ! Mais ils n'y ont vu que du feu !...

Un silence.

Lucinde regardait Spire en dessous, d'un regard de chatte qui joue avec une souris ; le comédien attendait une occasion pour demander sa récompense.

L'occasion ne venant pas, il voulut la faire naître, se leva, fut s'asseoir sur la chaise longue où Lucinde était étendue, glissa une main sous sa taille.

Elle ne bougea même pas, se contenta, quand il voulut s'approcher encore, porter l'autre main sur son peignoir, de se secouer, avec un sourire :

— Eh bien, eh bien ! qu'est-ce qui te prend ?... m'apportes-tu ma nomination de Sociétaire ?...

Il voulut insister, recommencer la scène de l'autre jour ; elle ne lui en laissa pas le loisir.

— C'est inutile, mon cher ! Tu connais ma parole : Sociétaire ou rien !... Donc n'insiste pas, ça te fatiguerait sans profit. Du reste, il faut que je sorte.

Et elle sonna pour qu'on attelât sa voiture.

Spire s'en alla, assez navré, mais plus décidé que jamais. Il eut seulement, à demi-voix, un mot de vengeance :

— Bah ! il y a longtemps que je sais qu'elle se vend !

... Quelques jours après, les répétitions commencèrent. Lucinde, pour ne point apporter un élément d'acrimonie dans les séances de travail commun, s'arrangea pour savoir complètement son rôle avant qu'elle eût à se trouver en contact avec ses partenaires femmes.

Spire, très aise de cette faveur, vint chez elle à plusieurs reprises pour mettre au point certains dialogues. Et même, un jour, il consentit à lui amener Pithou, qui devait lui donner la réplique dans la grande scène du troisième acte, scène décisive où elle espérait bien se faire applaudir.

Pithou ne se fit pas trop prier, et Lucinde l'accueillit avec des paroles de reconnaissance.

Pithou était ce comédien non décoré, qui avait arboré une immortelle rouge à sa boutonnière, le jour de l'enterremnt d'Amra.

Lucinde savait bien l'histoire, et les griefs du vieux cabotin, et les motifs connus — la dive

bouteille — de sa mise à l'index ; elle savait aussi comme Pithou se vengeait de temps à autre, sur n'importe qui, mais particulièrement sur ses camarades, de la défaveur dont il se plaignait.

C'est lui qui, le soir où Faber avait pu pour la première fois orner sa redingote d'un ruban rouge, s'était approché de lui, après les banals compliments des camarades, et, regardant la mince rougeur de ses petits yeux de myope :

— Eh, eh ! ça fait bien cette petite tâche-là !

Puis, regardant encore de plus près, grattant le petit ruban du bout de son doigt :

— Mais, tu sais, mon vieux, prends garde ! Quand ça n'est pas bon teint, avec un peu de benzine, ça s'efface !...

... La scène que Pithou avait à jouer avec Lucinde était une scène d'agonie, où le vieux comédien mourait lentement, tout en disant à Lucinde, sa fille, des choses très dures... Même, il ne pouvait achever son discours qu'en s'aidant par instants de ce qu'on appelle au théâtre un « cordial puissant » qu'il absorbait goutte par goutte.

Lucinde, pour cordial, avait fait préparer une bouteille d'une antique fine champagne qui dor-

mait dans sa cave depuis des années et des années.

Et comme, le moment venu, Pithou, suivant l'habitude des répétitions, esquissait seulement le geste du buveur, elle lui dit en riant :

— Oh ! vous savez, ne vous gênez pas. La bouteille n'est pas en bois. Goûtez-y !

Pithou ne se le fit pas dire deux fois. Il but, et tout en buvant, une joie pétilla dans ses petits yeux gris, un sourire de jouissance enlumina sa face rasée.

— Eh ! eh ! s'écria-il, il est bien dans la note, votre cordial. Ça réveillerait un mort, ou plutôt ça le transporterait tout droit dans le septième ciel !

Puis, il ajouta, par fanfaronnade de beau buveur :

— De la fine comme ça, j'en boirais une boutielle après chaque repas.

— Diable ! fit Spire, tu prendrais ta retraite ce jour-là !

— Ma retraite !... Alors, toi aussi, tu crois à ma réputation d'ivrogne. Mon cher, rappelle-toi ceci : l'ivrogne, ce n'est pas celui qui boit beaucoup, c'est celui qui ne sait pas boire, et qui par conséquent se saoûle avec rien.

Lucinde intervint :

— Vous savez, mon cher, que j'ai, dans la cave, quelques paniers de ce vieux cordial. Si vous l'aimez, je vous en enverrai une petite provision. Vous l'accepterez bien pour me faire plaisir ?...

Pithou ne dit rien, mais passa silencieusement le bout de sa langue sur ses lèvres. Et Lucinde sonna pour donner l'ordre de transporter immédiatement chez M. Pithou un panier de fine champagne 1849.

On plaisanta encore quelques instants, tandis que Pithou faisait de fréquents retours au cordial. Puis on acheva la scène.

Comme il prenait congé, Lucinde s'approcha du vieux comédien dont une rose décorait la boutonnière, et, soulevant cette rose du bout des doigts :

— Comment, vrai, pas le moindre ruban là dessous ?

— Vous le savez bien !...

— Mais non, je vous jure. Le duc me le disait hier, et je ne voulais pas le croire.

— Mais c'est l'histoire que tout le monde connaît. Comme on prétend que je bois beaucoup, on ne veut m'accorder que le ruban violet, cou-

leur d'évêque. Moi je n'en veux pas ! Et quant au ruban rouge !...

— Allons donc ! C'est que vous ne l'avez pas bien demandé !

— Oh ! ça, jamais !...

— Mais si on le demandait pour vous ?

Pithou laissa bien voir à la façon dont il serra la main de Lucinde qu'elle venait de combler son ambition. Et il s'en alla tout guilleret, se penchant à l'oreille de Spire pour lui dire, sous promesse du secret :

— Mon bon, je crois décidément qu'on la calomnie. Elle est tout bonnement charmante !...

Le soir du second début vint enfin.

La pièce n'était ni bonne ni mauvaise. Certes, elle ne valait pas cette longue campagne qu'on avait menée dans la presse de théâtre, et le monde ne se serait pas arrêté si on l'avait laissée à l'oubli où elle était plongée ; mais elle ne méritait pas davantage le profond mépris qu'on lui témoignait à la Comédie. Et puis, elle avait un certain parfum vieillot, un vague relent de vétusté qui lui donnait une piquante saveur dans cette salle habituée depuis quelques années à des tentatives

plus ou moins réussies de ce qu'on appelle le modernisme.

Les premières scènes furent écoutées assez froidement; la première entrèe de Lucinde causa un certain étonnement; il y eût un moment de silence anxieux comme si tout le monde se fût attendu à voir tout à coup éclater une cabale, à entendre se déchaîner les sifflets; mais, rien! Même, la dernière partie du premier acte obtint une faveur marquée, quelques bravos très sincères; on y trouvait des choses si vieilles qu'elles paraissaient toutes neuves.

Dans les couloirs et au Foyer — vides ce soir-là de toutes les dames qui n'étaient pas de la pièce et qui avaient tenu à ne pas paraître au théâtre — Lucinde obtint un réel succès. On l'entoura beaucoup; on la complimenta très fort.

Fortunio lui pinça le menton, très paternellement, en l'appelant :

— Petite!... C'est parfait... Continuez.

Faber lui affirma qu'il l'avait trouvée encore plus charmante que l'autre soir, à la *Revue de Demain*.

Et Spire, très étonné, lui dit à l'oreille avec un effarement qui la fit sourire :

— Mais c'est un grand succès, ma chère !

Une petite tête frisottante émergeait d'un grand corps au-dessus de la masse des hôtes du Foyer. Lucinde l'aperçut :

— Tiens ! Bérard !

Et elle l'appela.

Il vint, aussi complimenteur que les autres, pour elle, non pour la pièce — car il fallait bien qu'il *béchât*, toujours et quand même — et il lui dit, tout haut, avec un sourire qui voulait être très fin :

— Ah ! chère amie, il n'y a que toi pour mettre de l'esprit dans les choses les plus bêtes. Tu es vraiment une des femmes les plus spirituelles que j'ai connues de ma vie !

Il y avait dans ce *tu*, accompagné d'une pluie de postillons liquides, une affectation que Lucinde sentit bien, et qui fit sourire les plus proches voisins.

Et Ferville, qui était au premier rang, s'approcha dès que Bérard se fut éloigné.

— Eh bien, mais ! lui souffla-t-il, il a du toupet !

— Bah ! c'est qu'il n'a rien compris !

— Vous croyez? Au fait, il est si sot !... mais laissez moi-vous faire à mon tour un compliment.

Quel revirement!... vous les avez tous retournés!... C'est une victoire admirable.

— Et je vous jure que ça me coûte bien peu! Venez me voir, à l'autre entr'acte dans ma loge, j'ai un changement, je vous conterai ça!

Le second acte passa sans encombre. Il était certain désormais que la pièce pourrait faire encore de bonnes recettes pendant un an ou deux, en la jouant tous les quinze jours. Lucinde fut applaudie plusieurs fois, bien qu'avec un manque de franchise.

A l'entracte, elle trouva dans les couloirs encore plus d'admirateurs que la première fois.

Mais elle ne fit que passer, pressée d'aller changer son costume, saluant seulement de la main et du sourire.

Dans sa loge, elle retrouva Ferville qui l'attendait.

Elle en avait fait une petite merveille de cette loge, encore qu'on lui eût donné l'une des plus exiguës et des plus mal situées, au troisième étage.

Des tentures de soie crême avec de gros bouquets découpés en étoffes multicolores et appliqués en relief tapissaient les murs; et des portiè-

res de peluche vert d'eau très pâle, doublées d'un satin saumon aux nuances passées — le tout datant de la grande époque de Gênes ou de Venise — drapaient les fenêtres et les portes ; le meuble était Louis XV, noyer sculpté et soie pareille aux tentures, et le plafond était fait d'une seule glace où se réfléchissait la loge tout entière, et les éclairs incandescents des petites lampes électriques.

Une psyché tenait tout un angle ; et la cloison qui lui faisait face était entièrement cachée par la table de toilette immense, où un service de cristal taillé à angles aigus jetait mille feux.

A terre, un tapis à figures et à fleurettes s'assortissait aux tentures des murs et aux portières.

Un parfum très doux de violette mélée d'ambre emplissait la pièce; et, dès qu'elle fût installée, Lucinde y joignit l'odeur d'une cigarette turque qu'elle alluma.

— Vite, dit-elle à sa femme de chambre, que j'aie encore un instant à passer au foyer.

En quelques secondes, son costume fut par terre, à ses pieds ; et Ferville la vit presque nue, n'ayant plus que le corset et la chemise, étalant avec une impudeur nonchalante la blancheur de

ses épaules, l'abandon lascif de ses seins, la courbe veinée de bleu de ses bras.

Il lui suffit d'un instant pour refaire son visage, lui rendre l'éclat que la chaleur de la rampe lui avait enlevé en partie.

Et, tout en se fardant, elle contait à Ferville toute l'histoire : l'aventure de Faber, celle de Fortunio, et celle de Spire, et celle de Pithou.

— Si bien, conclut-elle, que j'ai maintenant pour moi une forte majorité, et que je serai nommée à la première occasion !

Ferville hésita un instant, puis se décida à poser une question qui lui tenait au cœur :

— Et alors, Spire ?...

— Rien du tout ! répondit-elle. Je compte le berner jusqu'au bout. Il ne manquerait plus que cela vraiment, que je lui paie un service qu'il ne m'aura pas rendu. Car enfin je n'avais pas besoin de lui, les autres me suffisaient bien !

— Oui, mais se contentera-t-il de cette raison ?

— Il faudra bien qu'il se contente. Il me dégoûte beaucoup trop pour que je lui accorde jamais autre chose.

Ferville eût un « Oh ! oh! » ironique, incrédule.

— Vous ne me croyez pas ? reprit-elle. J'ai ré-

sisté à bien d'autres, et lui, je sais comment le mater !

A ce moment, on mit la main sur le bouton de la porte. Mais elle était fermée intérieurement ; on se décida à frapper, doucement d'abord, puis avec une sorte de colère.

— Et tenez, continua Lucinde, je parie que c'est lui qui vient demander quelque chose, un à-compte sur sa récompense. Nous allons lui jouer un bon tour. Restez-là ; Annette, sortez et dites à ce monsieur que je ne suis pas seule, que je ne puis recevoir personne.

L'habilleuse sortit. Lucinde referma la porte derrière elle.

On entendit au dehors une sorte de conciliabule, puis une voix d'homme, celle de Spire, parlant haut :

— Comment, elle ne peut me recevoir ?

— Madame n'est pas seule !

— Mais avec qui est-elle ?

— Monsieur, je ne sais pas.

Et l'habilleuse s'éloigna.

Lucinde avait saisi le bras de Ferville, et d'un doigt posé sur ses lèvres, lui commandait le silence. Ferville avait compris. Il se tut, écouta :

On frappa encore à la porte; puis un pas d'homme, rageur, s'éloigna, revint, s'éloigna encore, pour revenir, comme le pas d'une sentinelle qui aurait monté la garde devant la porte.

Lucinde riait silencieusement:

— Il m'épie, souffla-t-elle. Il veut savoir. Il croit sans doute que je suis avec un camarade, et il est jaloux. Il va ètre furieux tout à l'heure en vous reconnaissant. Il croira... des tas de choses... qui ne sont pas.

— Hélas!

— Voulez-vous bien vous taire, gamin. Je serais votre mère!... Seulement, tenez-vous bien, méfiez-vous de lui.

— Bah! je ne le crains pas...

Ils restèrent encore silencieux un instant, et Ferville profita consciencieusement de ce silence obligé pour prendre quelques privautés qu'on ne lui refusa pas, bien que Lucinde lui eût répété:

— A quoi bon, cela ne vous mènera à rien!

— Mais cela me fait plaisir.

— Alors..

Puis, l'avertisseur annonça le troisième acte; ils se levèrent, se dirigèrent vers la porte derrière laquelle Spire se promenait toujours.

Elle prit le bras de Ferville, et, au comédien:

— Tiens, tu étais là? Si j'avais su, je t'aurais fait prévenir que j'en avais pour tout l'entr'acte!...

Et elle passa, laissant Spire cloué sur ses jambes, l'air furieux, l'œil injecté.

V

KISS! KISS!

La pièce fut jouée quinze fois de suite. Chaque soir, Spire vint faire le siège de la loge de Lucinde; elle l'y admit parfois; plus souvent, elle recommença la petite scène où Ferville avait joué un rôle, à la vérité très platonique.

On pense bien que le manège du Comédien n'avait pas échappé à tous ses camarades hommes, et encore bien moins à ces dames; au bout de quelques jours, c'était la légende de la Maison, l'histoire qu'on se chuchotait à l'oreille dans les coins, avec des petits sourires au souvenir de l'après midi historique, chez Spire, et des regards moqueurs quand passait Mme Dangeau, toujours confite en ses attitudes pincées de femme d'intérieur.

Mais il ne fallait pas être bien grand prophète

pour deviner qu'elle ne tarderait pas à tout savoir.

Et, en effet, au bout de la première semaine, elle était renseignée ; elle savait non-seulement que Spire était amoureux fou de Lucinde et passait auprès d'elle tous les instants qu'il pouvait dérober à ses obligations professionnelles, mais encore que la nouvelle pensionnaire était absolument rebelle à toutes ses sollicitations, qu'elle ne se contentait pas de l'éconduire, mais qu'elle y ajoutait la cruauté de ses moqueries.

Chose curieuse ! par une singulière déviation de la vanité féminine, au lieu d'être jalouse, de se sentir offensée par la tentative d'abandon de son mari, elle n'était que furieuse contre sa rivale — parce que celle-ci ne voulait pas aider son mari à la tromper.

Elle essaya, néanmoins, de faire quelques observations au comédien ; elle lui fit sentir combien il était ridicule et déplacé de paraître courir après cette dévergondée à qui tout le monde jetait la pierre, que toute la Maison avait mise à l'index :

— Nous serons la fable de tout Paris ! conclut-elle avec véhémence, car certainement on connait

déjà l'histoire!... Si encore, ça te servait à quelque chose!

Mais Spire ne voulut même pas entamer ce sujet de conversation.

— Ah! tu sais, laisse-moi la paix!... Je ne t'empêche pas d'écouter tes caprices, moi!

Mais elle continua, appuyant de tout son effort sur la chanterelle:

— Oh! pas la peine de poser! Je sais bien que tu te fais berner comme un grand serin.

Elle ne réussit qu'à s'attirer une réponse grossière:

— Que veux-tu? Toutes les femmes ne se vendent pas pour le premier billet de mille venu! Il y en a qui tiennent à choisir.

Là-dessus, madame se crut obligée de verser quelques belles et bonnes larmes, qu'elle essuyait au fur et à mesure du bout de ses doigts blancs.

Mais monsieur, pour mettre un terme à ces simagrées dont il savait au juste la valeur, lui jeta à la face une phrase qui eût le don d'arrêter immédiatement ses écluses lacrymales:

— Ne pleure donc pas, ce n'est pas un reproche puisque ça grossit le bas de laine du petit.

Et il s'en fût aux Champs-Elysées, où il espérait rencontrer Lucinde.

Madame se tut pendant quelques jours. Mais un orage grondait sourdement, qui éclata enfin le dernier soir où la pièce tenait l'affiche.

Au premier acte, la grosse Labarre, entre deux répliques, avait dit à Mme Dangeau:

— Tu sais, ma petite, que tout le monde se moque de toi, ici!

Si bien que Mme Spire crut qu'il était de sa dignité de ne point laisser les choses suivre tranquillement leur cours, et de montrer qu'elle était quelqu'un, savait parler haut et ferme, et défendre, comme il fallait, la paix de son ménage.

— Viens avec moi, dit-elle à l'entr'acte à la grosse Labarre, et tu vas voir si je l'arrange comme elle le mérite.

Justement, Lucinde descendait au Foyer, accompagnée de Ferville qui la venait voir maintenant presqu'aussi souvent que Spire. Ils causaient fort gaiement, et Lucinde eût un sursaut de surprise quand, au bas de l'escalier, devant un buste de Régnard, pareil sur sa gaîne de marbre à un satire de boulingrin, elle sentit tout à coup une main se poser sur son épaule.

Elle se tourna légèrement et se trouva en présence de Mme Dangeau. Celle-ci paraissait fort surexcitée. Elle s'était montée petit à petit, en expliquant à la grosse Labarre toutes les mordantes railleries qu'elle distillait au profit de son ennemie, et, au moment voulu, elle avait perdu tout sang-froid, se trouvait dans un tel état de colère, qu'elle n'allait pas être capable de placer une seule des phrases ironiques qu'elle avait préparées. Elle débuta, les dents serrées, la gorge sèche:

— Madame, je voudrais vous dire un mot.

Ferville abandonna le bras de Lucinde et se recula d'un pas.

Mme Dangeau continua, mais assez haut pour que tout le monde l'entendît :

— Je voudrais vous demander ce que vous avez fait de mon mari?

Lucinde vit tout de suite de quoi il s'agissait; elle eût un haussement d'épaules et répondit avec une admirable froideur :

— Votre mari, madame, que voulez-vous que 'en fasse!... Il est peut-être sous mes jupes, venez-y voir, si ça vous fait plaisir!

La grosse Labarre se tordit. Mme Spire, exaspérée, éclata.

— Sale g...! cria-t-elle, d'une voix rauque, qui fit trembler les vieux cadres accrochés tout le long du couloir.

Du coup, la querelle avait pris le véritable ton qu'elle devait avoir ; on en était à ces injures de femmes, mots ramassés on ne sait où, locutions écloses dans un cerveau malade de colère, bizarres, abrutissantes, d'un pittoresque fou, qu'il est impossible de mettre dans sa mémoire tant les éléments en sont disparates et heurtés, tant leur raison d'être, leur genèse échappe à tout compréhension masculine.

Lucinde, elle, se contenait, gardait tout son sang froid et, par suite, sa supériorité ; mais Mme Spire écumait, bégayait de colère, se perdait dans les histoires qu'elle voulait jeter à la face de sa rivale et qu'elle ne se rappelait plus qu'à moitié.

Sa voix sonnait haut dans le silence du couloir ; et, très vite, les auditeurs arrivaient, faisaient cercle comme au boulevard extérieur, quand deux de ces dames du bitume, véritables héroïnes d'Homère, s'invectivent avant d'en venir aux mains, ou plutôt aux chignons.

In petto, quelques-uns, plus gouailleurs que

les autres, poussaient à la lutte, excitaient les adversaires par de très bas « kiss ! kiss ! ». Et, en Mme Dangeau, la fille du mastroquet, née derrière un comptoir poissé d'alcool, reparaissait, prenait la place de l'artiste distinguée et réputée pour sa bonne grâce.

Elle se tournait vers les spectateurs, désignait son ennemie de la main, prenait tout le monde à témoin.

— Non, mais, regardez-la, cette grue qui pose à l'actrice, qui veut prendre le théâtre pour paravent à ses saletés. Elle n'est pas contente de tenir ici la place des honnètes femmes et de les déshonorer par son voisinage, il faut qu'elle leur vole leurs maris... Sale goule ! Tu ferais bien mieux de rester chez toi avec tes Saphos de bas étage et tes machinistes.

Lucinde, qui ne détestait pas les luttes oratoires devant une telle galerie, répondit, très aimablement :

— Vous avez bien tort, ma chère, de parler de toutes ces choses-là. Vous vous sentez morveuse et vous allez vous faire moucher. Vous parlez de Saphos, vous qui seriez encore derrière un comptoir du boulevard de la Villette, si quelques gran-

des tribades ne vous avaient accordé leur protection intéressée. Et quant aux machinistes!... Eh bien, j'aime encore mieux un machiniste qui me plaît et à qui je donne cent sous et le paquet de tabac, qu'un vieux juif, puant, répugnant, jaune de graisse, gâteux et ignoble, qui m'achète pour quelques cent louis !

— Touché ! fit Ferville tout bas.

Mme Dangeau avait les larmes aux yeux ; elle bégayait, commençait à serrer les poings, comme pour une gourmade ou une attaque de nerfs.

— Gare l'épilepsie ! lui cria Lucinde.

La grosse Labarre crut le moment arrivé d'intervenir : pour l'honneur de la Maison, on ne pouvait pas laisser le dernier mot à cette *fille.*

Elle braqua sa face à main sur Lucinde, et commença le feu, de sa place.

— Depuis quand ne vous a-t-on mise à Saint-Lazare, s'il vous plaît, mademoiselle?

— Pas depuis que vous n'êtes allée à Lourcine ! répondit Lucinde sans se départir de son sang-froid.

Mme Labarre s'avança dans le cercle, prit la place où sa camarade venait d'être vaincue ; sa gorge tremblottait plus blanche et plus gélati-

neuse que jamais ; elle se frappa sur le gras du bras, montra une grosse veine bleue :

— Quand tu auras du sang comme celui-ci, tu pourras parler. D'ici là, soigne-toi, ça vaudra mieux !

— Dites donc, ma chère, les glaces ne doivent pas vous coûter cher à rétamer !

A ce moment, quelques bons esprits pensèrent qu'il était temps de s'interposer, de mettre fin à cette scène vraiment pénible, et peu digne de la bienséance de la maison.

— Voyons, mesdames, voyons, fit Faber, un peu de sang-froid. Tous ces gros mots ne vous avancent à rien. Nous ne sommes pas ici aux Bouffes du Nord ! De la tenue, que diable, de la tenue !

Et M. Ostro, très paternel :

— Vous allez vous essouffler, et tout à l'heure, on ne pourra pas lever le rideau, par ce que vous ne pourrez plus respirer. Si, au moins, c'était pendant une répétition, mais en pleine représentation !... que diront les abonnés !

— Les abonnés, je les ai au... ! riposta Mme Labarre qui ne voulait pas rester sur une injure à laquelle elle n'avait pas encore répliqué. Et. se tournant vers Lucinde :

— Du reste, s'ils s'ennuient, on leur enverra mademoiselle, ça leur fera passer le temps !

Lucinde répondit :

— Et madame recevra l'argent. On ne paie qu'en sortant, si on est content.

A ce moment, un nouveau champion arrivait sur le théâtre de la lutte.

— Je crois qu'on se dit des vérités ici ! clama la petite Zézette quand elle fut au premier rang, avec le marquis sur les talons.

— Justement, mademoiselle, dit Lucinde, et si le cœur vous en dit, vous aurez votre part.

— Prenez garde que je ne vous mesure la vôtre, d'abord, Mme Dutrottoir.

— Tirez les premiers, messieurs les anglais !

— Oh ! vous pouvez poser à la femme polie. Vous ne ferez illusion à personne ici : Vous avez beau avoir des chevaux, des voitures, des diamants, tout le monde sait d'où ils viennent !

— C'est ce qui me distingue de vous, mademoiselle. Vous avez un hôtel, et des chevaux, et des diamants, et même des enfants, et personne ne sait d'où ils sortent.

Nouvelle intervention des officieux. Vraiment, cela allait trop loin ; l'entracte touchait à sa fin,

tous les visiteurs du Foyer assistaient maintenant à la scène; dans cinq minutes, la salle entière serait au courant de l'aventure; et alors, est-ce que le représentation pourrait se continuer convenablement, est-ce qu'il n'y aurait pas un scandale public, dont les éclaboussures rejailliraient sur la Maison, terniraient son bon renom, surtout à l'étranger, en Angleterre où on ne fait si bon accueil aux tournées de la Comédie qu'à cause de la vertu bien connue des Sociétaires et des Pensionnaires.

Mais Zézette ne voulait rien entendre.

— Vous croyez, s'écria-t-elle que je laisserai passer l'occasion de dire à madame ce que je pense d'elle, moi qui la première ai engagé la lutte, dénoncé au ministre lui-même la honte qu'il y aurait à la laisser entrer ici !

Et, se tournant vers Lucinde :

— Ah ! madame, je plains votre sommier. Votre nomination de pensionnaire a dû bigrement l'user.

— Je comprends, votre pitié, chère amie, car je sais que vous aimez mieux user les sommiers de la Duchesse que le vôtre !

Le marquis, au premier rang, écoutait de tou-

tes ses oreilles; il était très rouge, suffoquait sous l'étreinte de son col haut-montant; les poings serrés, les yeux hors de l'orbite, on eût dit qu'il allait, d'un moment à l'autre, se précipiter sur l'adversaire de sa fiancée, et l'écraser comme une simple galette. Au nom de la Duchesse, l'entremetteuse bien connue, il blêmit, et devint plus attentif encore.

Lucinde poursuivait :

— Eh ! je sais bien que vous ne criez pas sur les toits vos relations avec cette aimable personne ! Mais elles n'en sont pas moins le secret de Polichinelle. Tout le monde sait qu'il n'y a qu'à aller rue de Moscou, à monter au premier étage d'une maison de bonne apparence et à montrer patte blanche, pour trouver l'album où vos traits si distingués coudoient ceux de beaucoup de vos camarades. Un coup de téléphone. Et monsieur est servi ! Coût : cent louis, dont cinquante pour vous...... Ça vous paraît dur, la commission ; vous aimeriez mieux traiter de gré à gré ; mais il faut bien faire quelque chose pour sauver les apparences !

Zézette allait répondre...

... Le semainier, craignant de voir cette scène se

prolonger indéfiniment, était allé presser la plantation et la sonnette de l'entracte se mit en branle comme Lucinde achevait son petit tableau de mœurs parisiennes.

Tout le monde se sentit soulagé. Dans ce lavage de linge sale, comme naguère dans l'affaire Wilson, quiconque, homme ou femme, ne se savait pas absolument pur craignait de voir arriver son tour. Et cette brusque interruption était bien la meilleure solution qu'on pût souhaiter.

Il y eût un « ouf ! » général ; le cercle se brisa, les spectateurs se replièrent vers la communication, avec des chuchotis gros de commentaires graveleux, et, par instants, des éclats de rire nerveux, satisfaits.

Zézette, une des premières, s'était éclipsée, furieuse, ne trouvant rien à répondre, et n'en ayant d'ailleurs pas le temps.

Le marquis restait seul, affalé sur une banquette, écrasé, presqu'évanoui.

Et Ferville, qui venait de roffrir le bras à Lucinde, lui disait en souriant :

— Voilà encore un mariage manqué.

— Vous avouerez que ça valait bien ça !

VI

L'ENTREMETTEUSE DE CES DAMES

Le marquis rumina trois jours. Il avait l'esprit peu fait pour comprendre aisément. Et, comme ce qu'il avait à comprendre cette fois brisait son cœur, choquait ses sentiments les plus ardents et les plus chers, la difficulté s'augmentait encore.

Pourtant, il finit par avoir une vision assez nette, par se résumer en une formule précise ce qui l'avait frappé au cœur le soir de la grande « engueulade » et le tourmentait depuis lors.

Si ce qu'avait dit cette femme était vrai ! Si vraiment Louisette Lambel, — sa fiancée, celle aux pieds de qui il avait mis son nom, sa fortune, et le respect craintif qu'il avait pour sa mère — le trompait! Si tout ce qu'elle lui avait raconté n'était que mensonge ! Si ses enfants, qu'elle avait attribués à une passion malheureuse, mais hono-

rable, étaient vraiment des fils du hasard, faits de pièces et de morceaux! Si cette vertu si pure, ce cœur si sensible et si bon n'étaient qu'affectation ! Si Zézette, au lieu d'être la farouche qui avait désespéré sa poursuite jusqu'au jour où il lui avait offert de sanctifier son amour par le mariage, n'était qu'une dévergondée, une cliente de cette marchande de chair humaine, la Duchesse, dont il savait toute la hideuse réputation, une fille qui n'hésitait pas, afin d'augmenter ses revenus, à se vendre au premier venu, pourvu que le prix fût assez élevé et les apparences suffisamment sauvegardées !... Qu'allait-il devenir, lui?... Que ferait-il?... Lui resterait-il autre chose que mourir ?... Se vengerait-il? Ou bien, sa passion serait-elle assez intense pour lui faire oublier tout cela ?...

Il demeura trois jours en ces perplexités, resassant son malheur, le mâchant sans cesse, — traînant dans la vie une allure d'âme en peine.

Son premier mouvement avait été de courir chez Zézette, de lui poser carrément la question, de lui demander de faire la lumière dans son esprit troublé, dût-il pour cela user des grands moyens, parler haut, menacer même.

Il eut l'intelligence de ne pas suivre son premier mouvement, s'étant dit fort sagement que si elle l'avait trompé jusqu'alors, elle serait bien encore assez habile pour lui jeter de la poudre aux yeux, lui faire croire ce qu'elle voudrait, l'ensorceler, se servir de son amour pour combattre ses doutes.

Mais, cette solution écartée, quelle autre imaginer ?

Il avait l'esprit beaucoup trop obscur, et d'ailleurs, bien trop peu de sang froid, pour trouver bien vite !...

Mais enfin, il eut une idée.

Et il fut très étonné de n'avoir pas songé à cela plus tôt.

— Où avais-je la tête ?... C'est si simple !... Mais l'amour me trouble trop !... Ah ! l'Amour !... l'Amour !...

Son idée consistait tout simplement à s'assurer par lui-même de la véracité des faits, à se rendre chez la Duchesse et à... commander le morceau de son choix.

Vers trois heures de l'après-midi, il se trouva, comme par hasard, devant la maison de malheur. Une de ses nouvelles connaissances du monde

parisien lui avait donné un mot pour que la maîtresse du lieu, et au besoin les sous-maîtresses, lui fissent bon accueil.

Pourtant, au dernier moment, il avait hésité : n'allait-il pas commettre une infâmie ?... Pourquoi accordait-il plus de foi à la parole de cette Lucinde, qu'à celle de Louisette ? N'y avait-il pas dans ce qu'il avait entendu plus de méchanceté de femme que de vérité ? Avait-il vraiment le droit de dire qu'il l'aimait, cette femme, si, la moindre injure née d'une querelle devait lui faire entrer dans l'âme les soupçons les plus indignes. Et si tout cela n'était pas vrai ?... Ne savait-il pas la rouerie de toutes ces vendeuses de la prostitution d'autrui, qui comptent sur la vanité et la bêtise des gogos, pour leur faire prendre des merles pour des grives, de vagues sosies à l'âme vide, au corps putréfié, pour des femmes sans tache — tout cela à la faveur de l'émotion et d'une pénombre propice ?... Et si, effectivement, Louisette était indemne, comment pourrait-il jamais oublier ses propres soupçons, se laver de l'infamie qu'il aurait commise et dont le souvenir empoisonnerait toujours ses nuits les plus amoureuses ?..

Il resta un instant devant la porte où il était

arrivé presque machinalement. Puis, tout d'un coup, il se décida.

Allons ! toutes ces hésitations étaient puériles. Il fallait savoir. Aussi bien, cette incertitude le tuait. Mieux valait être fixé de suite !... Et il monta au premier étage.

L'escalier était tout entier tendu d'étoffes foncées où se jouait le jour adouci de vitraux aux couleurs passées, aux verres à peine translucides. Un épais tapis étouffait le bruit des pas. La rampe elle-même était couverte de velours et chacun des barreaux revêtu d'une gaîne d'étoffe.

Des portières drapées à l'orientale cachaient à demi la porte où il sonna.

On mit assez longtemps à lui ouvrir. Il lui sembla même qu'un pas s'était approché et qu'un regard l'avait examiné à travers une mince fente ménagée tout exprès ; mais il n'y prit pas garde.

La porte s'ouvrit enfin. Il aperçut, dans le vague demi jour d'une antichambre assombrie et odorante comme le vestibule d'un temple, la silhouette d'une soubrette au corsage noir, au tablier blanc très correct.

Il lui remit le mot qui l'accréditait auprès de la Duchesse.

La soubrette le fit entrer dans un salon dont l'aspect sévère le frappa. On se serait crû chez quelque vieille bourgeoise cossue, veuve d'un mari adoré, et qui aurait enseveli sa douleur dans un appartement toujours vide de visiteurs.

— Si monsieur veut prendre la peine de s'asseoir, je vais voir si madame peut recevoir monsieur, lui dit la femme de chambre.

Il préfèra rester debout, se promena nerveusement, pris soudain d'une émotion qui lui secouait les jambes, l'emplissait d'un tremblement intérieur, pareil à ce frisson qui saisit au premier instant d'une catastrophe.

Quelques minutes après, la domestique rentra pour lui annoncer que madame allait le recevoir dans un moment.

Et elle le fit passer du premier salon, destiné aux visiteurs inconnus, dans un second, réservé aux seuls initiés.

Ici, l'aspect avait complètement changé.

Tout ce que l'art et l'industrie modernes ont inventé de meubles élégants, coquets, légers, de meubles aux mollesses savantes, irrésistibles, s'y trouvait réunis, dans un fouillis d'étoffes aux tons chauds, et de bibelots de prix. Les fenêtres étaient

garnies de doubles rideaux, les premiers tout en dentelles blanches fines comme de la toile d'araignée, les seconds en peluche de soie saumon, et un store écarlate aidait encore à tamiser le jour. Des tableaux — nudités signées de noms connus — ornaient les murs. Et, sur une table de jaspe, des albums traînaient.

La Roche-Belval se laissa choir dans un fauteuil, ouvrit un album, et resta en contemplation devant la première figure qu'il trouva.

C'était bien un profil d'artiste, d'artiste connue ; et une angoisse le saisit au moment de tourner le feuillet, l'angoisse de trouver celle qu'il cherchait.

Il était encore plongé dans sa contemplation hébétée, quand un pas léger se fit entendre. Il leva les yeux. Une grande femme, vêtue d'une longue robe de soie noire, aux longs plis bruissant à chaque mouvement, était devant lui. Elle abritait, sous une courte mantille de dentelles noires, une tête à l'admirable chevelure blanche.

Sous cette neige vénérable, la figure était ignoble, le profil rapace, les yeux logés derrière un bourrelet ravagé de plis, la bouche lippue détendue par le ratelier, les joues flasques, tombantes — le tout puant les honteuses orgies, commencées

avant le temps, poursuivies à l'âge où le repos et la sagesse seraient de règle.

Des bijoux étincelaient partout où ils pouvaient trouver place.

Elle s'adressa au marquis comme à une vieille connaissance.

— Ah ! vous regardez mes modes nouvelles. Eh bien qu'en pensez-vous? Avez-vous fait un choix ?

La Roche, brusquement tiré de son hébétude, ne s'attarda pas aux longues circonlocutions dont il eût été, d'ailleurs, parfaitement incapable. Il ne s'amusa pas aux équivoques dont s'entourent parfois les marchés du genre de celui qu'il désirait conclure.

Il tourna fébrilement les pages des albums et s'arrêta enfin, pâle de rage, devant celle où flamboyait une admirable photographie de Zézette. Il eut cependant la force de se contenir et de formuler presque gaiement sa demande : quand? combien ?

La Duchesse le pria de l'excuser un instant avant de lui répondre pour l'heure, le prix marqué d'avance n'étant pas à débattre. Elle sortit.

Une sonnerie aiguë lui parvint à travers l'étouffement des étoffes épaisses. Puis, des sonneries

nouvelles, comme celles d'une communication téléphonique.

L'entremetteuse reparut.

— C'est entendu, monsieur. Ma cliente n'est pas libre cette après-midi, mais si vous voulez, ce soir, après le théâtre, dès minuit et quart...

— Oh! qu'elle ne se presse pas, je lui accorde bien cinq minutes de grâce!

Sur cette réplique qu'il jugeait très spirituelle, La Roche s'apprêtait à se retirer; la Duchesse le retint encore un instant pour lui demander si la chambre noire, que Mme Lambel prenait d'habitude, lui conviendrait. Il demanda à voir cette pièce où il s'apprêtait à être à la fois si malheureux, puisqu'il y perdrait toutes ses illusions, et si heureux, puisqu'il y posséderait, pour la première et dernière fois, celle qu'il avait tant aimée.

C'était une chambre assez vaste toute tendue de velours noir.

Les rideaux du lit — très bas, drapé de soie noire — étaient faits du même velours et doublés de satin également sombre.

Pour tapis, une peau d'ours noir; et sur la cheminée, une garniture merveilleusement ciselée

en cuivre argenté, achevaient de donner à la pièce un aspect funèbre.

Mais cet aspect devait être très propice au genre de beauté de Zézette et le marquis comprit très bien qu'elle l'eût choisi pour son habituel lieu de sacrifice, d'autant plus que la lumière y était rare, provenant seulement d'une grande veilleuse suspendue au plafond et garnie de verres opalins qui tamisaient la clarté, la faisaient livide comme une clarté de lune.

— Bon ! Bon ! parfait, à quoi bon changer ! dit La Roche et, cette fois, il se sauva pour tout de bon.

Une fois dehors, il sentit en lui un grand vide. C'était fini.

— Mon cœur est mort ! s'écria-t-il presque haut, pareil au héros d'un des nombreux romans qu'il avait dévorés depuis qu'il n'était plus sous l'œil de sa mère.

Mais comme, chez lui, la nature ne perdait jamais ses droits, il songea immédiatement qu'il se faisait tard et qu'il était temps d'aller dîner. Il avait d'ailleurs besoin de prendre des forces pour subir son martyre jusqu'au bout.

Il s'en fût dans un restaurant du boulevard et

commanda, pour lui tout seul, un repas gargantuesque, arrosé de trois bouteilles d'un bordeaux qui faisait la réputation de la maison.

A neuf heures, il était rassasié, presque gavé, et complètement gris.

Comme il ne savait que faire jusqu'à l'heure de son rendez-vous, il lui vint l'idée d'aller en attendant — machiavélisme dont il se sentit très fier — voir Zézette au théâtre et de jouer avec elle comme le chat avec la souris, c'est-à-dire de lui faire entendre, en des phrases à double sens qu'il espérait trouver, qu'un grand événement se preparait pour elle.

La course en voiture l'acheva.

Il titubait presque en montant l'escalier du foyer ; et, dès qu'elle le vit, Zézette, devant son teint flamboyant et ses yeux vagues, s'écria :

— Mais vous êtes ivre, mon cher !

Il voulut protester ; sa parole pâteuse ne faisait que confirmer les soupçons de Zézette.

— Vous n'êtes pas honteux ?... Vous disparaissez pendant trois jours, et vous revenez gris comme un Polonais ! çà, qu'avez-vous fait pendant ce temps-là.

Il put à peine articuler :

— Très... très... occupé... ma chère... mande pardon !

Elle revint à la douceur :

— Vous ne pouvez pas vous en aller dans cet état-là, sans ça, je vous mettrais bien à la porte ! Mais, comme il pourrait y avoir du scandale, si on vous voyait ainsi, vous allez venir dans ma loge, où on vous donnera un calmant pendant que je serai absente !... et tachez d'ètre plus convenable au prochain entr'acte.

Elle le confia à son habilleuse, en lui recommandant de le soigner ; puis, avant de le quitter, elle le prit par le cou, le baisa maternellement au front, et, avec un accent d'une vérité admirable :

— Grand enfant !... Il faut bien vous pardonner quand on sait comme s'est passée votre jeunesse !

La Roche avait l'ivresse tout particulièrement tendre. Cette douceur, cette mansuétude l'émurent jusqu'aux larmes. De grosses gouttes se mirent à couler de ses yeux, interminablement, larmes d'ivrogne qu'il n'avait même pas la force de sécher et qui venaient tacher le plastron de sa chemise.

Devant ses yeux obscurcis la loge prenait petit à petit un aspect tout nouveau : il lui semblait que les étoiles peintes sur l'azur du plafond, s'éloignaient, jusqu'à la voûte du ciel, dont cet azur n'était qu'un reflet. Les tentures, très pâles, lui paraissaient toutes blanches ; et les lumières électriques rappelaient à son cerveau déséquilibré cent histoires de lampes célestes dont les vieilles dévotes avaient bercé sa jeunesse. Il se croyait littéralement transporté en un coin du Paradis, et il y voyait — marquée devant la table de toilette — la place d'un ange, Zézette.

Il se dressa, se frappa fébrilement la poitrine, cria, pour lui tout seul :

— Je suis un monstre ! et retomba écrasé, dans un fauteuil.

Quand Zézette rentra, il s'éveilla comme d'un rêve. Il n'était plus gris ; mais la conviction qui était entrée dans son esprit pendant son ivresse, y était restée profondément ancrée.

Il se précipita aux pieds de l'actrice étonnée, et, embrassant ses genoux, baisant sa robe, baignant le tapis de larmes nouvelles :

— Oh ! pardon !... pardon !... cria-t-il.

— Mais je vous ai dit tout à l'heure que je

vous pardonnais, mon ami, à quoi bon revenir là-dessus.

— Oh ! ce n'est pas de mon... inconvenance qu'il s'agit. Je suis bien plus coupable que vous croyez : et j'ai bien besoin de pardon !... Mais vous allez me repousser comme un criminel, vous ne voudrez plus jamais me revoir.

— Mon Dieu, qu'y a-t-il donc ?

— Il y a que je suis le dernier des lâches, un monstre d'infamie, que je vous ai insultée, vous, la plus pure, la plus belle, comme je n'aurais pas insulté peut-être la dernière des filles !... Il y a que...

Et, en sanglotant, il lui dit tout : comme les injures de Lucinde l'avaient frappé, ses doutes, ses angoisses, ses hésitations et puis son infâme démarche.

— Mais maintenant, je vois bien qu'on m'a trompé !... Comment ne l'ai-je pas deviné tout de suite !... Cette chambre qu'on m'a montrée, toute noire, toute sombre, n'est-elle pas bien préparée pour la plus vile des comédies ?... Et j'ai pu un instant m'arrêter à cette horrible idée ! Oh ! que faire pour que vous me pardonniez jamais ?

Elle eut un adorable sourire de martyre résignée.

— Enfant !... Croyez-vous que je ne m'attendais pas à ces doutes, à ces calomnies. Ne savez-vous pas que nous y sommes habituées, nous autres artistes !... Tenez, j'aime encore mieux que cela soit arrivé maintenant, puisque cela devait arriver un jour, qu'après notre union. Et voulez-vous que je vous dise le moyen de fermer à jamais la porte à ces infamies ? eh bien, concluons notre mariage le plus tôt possible ; personne n'osera plus dire que la marquise de la Roche Belval est une cliente de la Duchesse.

— Oui, oui, vous avez raison, je partirai demain pour obtenir le consentement de ma mère.

Elle se pencha vers lui, le baisa une fois encore au front, et tout doucement, comme une vierge naïve, murmura :

— Je vous aime !

— Je vous aime ! repéta le marquis, et il s'endormit avec un ronflement.

... Zézette commença sa toilette. Mais la vue de sa jupe fripée lui arracha une exclamation de colère :

— L'imbécile ! il est capable de m'avoir perdu mon costume, avec ses larmes de poivrot !

VII

AU COMITÉ DE LECTURE

Dans la grande salle aux quatre fenêtres répandant à flot un jour assez vif, le Comité de lecture, au grand complet, siégeait avec des airs d'aréopage ou de tribunal de la Sainte Inquisition.

Le bruit des voitures roulant dans la rue de Richelieu et des innombrables omnibus se croisant sur la place n'arrivait que pareil à un murmure lointain, absolument insuffisant pour apporter le moindre trouble dans les importantes délibérations de cette assemblée de rois de théâtre.

Un grand calme régnait dans l'atmosphère de la pièce; Musset lui-même, dont le portrait est accroché à l'un des murs, semblait prendre un visage renfrogné.

On sentait que quelque chose de grave s'allait

passer là ; et, en effet, le Comité était réuni pour entendre la lecture d'une comédie en trois actes et en prose de M. Maurice Bouchu.

... Une table énorme : à une extrémité, le tribunal, c'est-à-dire le Comité, groupé autour de l'Administrateur en chef, tout guilleret depuis sa récente élection à l'Académie.

A l'autre bout, seul avec son manuscrit, l'auteur, plus gras, plus glabre, et plus bénisseur que jamais.

Puis, sur un large canapé, quelques sociétaires qui, redoutant la fatigue d'une séance passée sur une chaise, s'accoudent, s'étendent, se vautrent au gré de leurs caprices ou de leurs rhumatismes, afin de passer le temps le plus commodément possible.

Sur la table, devant l'auteur, à côté des trois cahiers de papier blanc couverts d'une feuille bleue qui renferment les trois actes de sa pièce, un verre avec un vague rafraîchissement que lui a préparé l'huissier de l'administrateur.

Toutes les formalités préliminaires ont été remplies, il n'y a pas eu de temps perdu aux présentations, comme cela arrive le plus souvent lorsqu'il s'agit de débutants, — Bouchu étant depuis long-

16.

temps des familiers et des thuriféraires de tous ces messieurs.

L'administrateur fait un signe, un imperceptible mouvement des lèvres ; Bouchu tousse, remue un instant la cuiller qui plonge dans son verre, tourne le premier feuillet bleu, et sourit :

— *Madame de Bernis...*

Un temps ; un coup d'œil circulaire ; un nouveau sourire.

—... Comédie en trois actes... Premier acte... Et Bouchu, en trois indications brèves, précises, sentant l'homme du métier, et non le jeune auteur qui se croit obligé de préciser la couleur des tentures et le bois des meubles, explique la plantation, montre la scène, un salon plutôt bourgois, avec un coin qui sent la jeune fille délicate, amoureuse des bibelots et des franfreluches, très parisienne d'extérieur, très pure au fond de l'âme — type connu.

Et il commence à lire les scènes d'exposition, sans insister, soulignant seulement quelques mots, pressé d'arriver à la scène capitale du premier acte, celle où se noue l'action — toute neuve — qu'il se flatte d'avoir imaginée et solidement charpentée.

... Qui eût pu, à ce moment, jeter un regard dans le moi de Bouchu, l'eût vu empli d'un orgueil immense, débordant d'un joie insensée, la joie de l'homme des bois qui, toute une nuit, a rampé sur le ventre en se dirigeant vers une petite lumière aperçue au loin et touche enfin à la tente hospitalière.

Il y avait vingt ans et plus, en effet, que Bouchu rampait, non sur le ventre, mais sur les genoux, vers la Comédie, cet asile de gloire, dont il considérait l'accès comme le couronnement de sa carrière.

Il avait débuté lui-même en cabotinant en de bizarres cercles artistiques qui jouaient, devant les familles des artistes, des pièces dont on retranchait les scènes nécessitant des accessoires coûteux ; c'est là que s'était révélée sa vocation dramatique. Un jour, pour un anniversaire, il avait composé un à-propos auquel les applaudissements n'avaient pas manqué.

Ce jour-là, il se sentit l'étoffe d'un Molière ou d'un Shakespeare.

Cinq ans après il débutait au boulevard — mais tout au bout, près de la Bastille — par un livret d'opérette dont les sous-entendus plus obs-

cènes que grivois eurent le don de plaire aux Parisiens que Judic n'avait pas encore tout à fait blasés. Du premier coup, il s'offrit la joie des cent représentations... Il se crut arrivé.

Il en dût rabattre ; ce premier succès ne lui ouvrit pas les portes des grandes officines ; il lui fallut, pendant quinze ans, se vouer aux plates flatteries du reportage théâtral afin de vivre et d'avoir de temps à autre le plaisir de faire jouer un lever de rideau en collaboration anonyme avec un directeur peu respectueux des prescriptions de la Société des auteurs, et jaloux de se réserver la plus grosse part des dix pour cent de droits qu'il devait payer sur ses recettes quotidiennes.

Il avait tenu son rôle de flatteur en conscience, l'exagérant même, tant il avait la monomanie du théâtre, l'amour animal de tout ce qui est convention, clinquant scénique, tant aussi convenaient à sa nature grasse et molle les bénédictions mielleuses, les homélies confites dans le sucre.

Mais il n'avait pas fait fausse route ; à pas lents, sans enfoncer les portes, sans casser les vitres, il était arrivé à cette situation de l'homme dont on attend une œuvre, dont on annonce les conceptions avant qu'elles soient écloses, dont on suit

anxieusement les créations depuis l'état fœtal jusqu'à l'épanouissement suprême.

Et, quand il eût mis la dernière main à sa *Madame de Bernis* commencée depuis trois ans, lorsqu'il se décida à en dire un mot à l'Administrateur, celui-ci l'accueillit comme un sauveur, lui ouvrit tout grands ses bras et la porte de la Maison :

— Mais, comment donc, cher ami, il y a longtemps que je vous attendais ! Vous lirez quand vous voudrez.

Toutes les formalité auxquelles se heurtent les débutants ordinaires, les inconnus, ne furent qu'un jeu pour Bouchu ; on les escamota pour lui comme on eût fait pour un maître.

Et, un mois après qu'il avait offert sa pièce, il la lisait devant le Comité.

Bouchu lisait très convenablement, non pas avec le talent, la maîtrise d'Augier ou de Sardou, mais en homme ayant conscience de ce qu'il devait avoir de modestie devant ces maîtres de la diction qui allaient juger son œuvre.

Il faut dire qu'en malin, connaissant profondément la Maison, et les petits défauts de MM. les acteurs, Bouchu — peut-être était-il un faux

imbécile, cachait-il, sous sa naïveté voulue, une rouerie machiavélique — Bouchu avait eu le soin de faire de préalables visites à chacun des membres du Comité ; il leur avait expliqué longuement sa pièce, montré d'avance les beautés du rôle qu'il destinait à chacun, obtenu pour chaque personnage l'adhésion de celui qui l'incarnerait, tout cela pour éviter des méprises le jour de la lecture, les compétitions habituelles entre comédiens pour l'obtention des rôles les plus flatteurs, compétitions tranchées souvent, à la Comédie, au détriment de l'auteur.

Et, avec une habileté dont seul était capable un flatteur de sa force, il lisait sa pièce comme les titulaires des rôles l'eussent jouée, donnant à chaque personnage l'intonation, les inflexions, les nuances, la voix même du comédien qui devait l'incarner.

Cette attention alla droit au cœur des membres de l'aréopage.

... Dans les courts moments de silence, les intéressés échangaient entre eux quelques réflexions, à peine murmurées:

— Il lit bien.

— Beaucoup de goût.

— Il indique bien les nuances.

Bouchu lisait ces réflexions sur les lèvres de ses auditeurs ; il continuait sans s'émouvoir, éprouvant à s'écouter, à revoir ses tirades les plus caressées, ses mots les mieux trouvés, une véritable jouissance qui l'imprégnait petit à petit de cette conviction que sa pièce serait reçue d'emblée, par acclamations.

De fait, ce qu'il avait trouvé était vraiment neuf !

Un jeune homme aimait une jeune fille. Celle-ci était fille d'un homme qui passait pour veuf, mais qui ne l'était pas. Car sa femme, une dévergondée, n'était pas morte mais l'avait abandonné pour aller faire la fête sous le nom de Mme de Bernis.

Or, le jeune homme, très riche, avant de s'éprendre de la jeune fille, avait mené la haute vie, et avait été un moment l'entreteneur connu et proclamé de cette Mme de Bernis.

La jeune fille apprenait en même temps l'infamie de sa mère, et les aventures de son fiancé. —Drame. — Complications. — Menaces de suicide. — Désespoir du père. — Entrée de la mère, qui vient avouer que... sa fille n'est pas sa fille,

mais une enfant supposée qu'elle a fait passer pour sa fille dans le but de recueillir un héritage. — Mariage de la jeune fille. — Couvent pour la mère. — Exil du père, etc, etc...

Cette chose informe, que Bouchu croyait très moderne et très hardie, et qu'il avait traitée dans un ton qui eût fait la fortune de l'Ambigu, enthousiama le Comité ; dès le milieu du second acte, la réception était certaine.

La jeune fille disait au jeune homme :

— Vous avez aimé Mme de Bernis.

— Oh!... aimée...

— Enfin, comment dit-on cela, vous avez été, pardon, si je m'exprime mal, son... amant.

— C'est si vieux que je puis bien vous l'avouer.

— Eh bien! monsieur, cette femme, c'est ma mère!

Il y eût, malgré la froideur affectée des comédiens, de véritables acclamations.

— Bravo! dirent quelques voix.

Et Mouron, le tragédien chevelu, qui avait à peine écouté jusque-là, une comédie ne l'intéressant guère, se leva, courut à Bouchu, lui serra les mains à les broyer, dans un de ces mouvements de joie enthousiaste dont il est coutumier.

Dès lors, c'était fini. La lecture s'acheva en triomphe. Pour la forme seulement, on délibéra, tandis que Bouchu était reconduit dans le cabinet directorial, pour attendre l'arrêt.

On allait recevoir la pièce sans voter, lorsque Spire intervint :

— Tout cela est parfait, messieurs, la pièce nous va, nous voyons très bien qui d'entre nous jouera chaque rôle masculin et lui donnera le relief nécessaire ; nous voyons très bien aussi Zézette dans l'ingénue ; mais nous oublions une chose qui me paraît bien avoir son importance ; qui est-ce qui tiendra Mme de Bernis ?... J'avoue que pour moi, je ne le vois pas.

— Mais, répondit Ostro, Bertal, c'est son emploi.

— Bertal, allons donc, vous n'y songez pas ! Voyons, mon cher ami, rappelez-vous le rôle ; il nous faut une dévoyée, mais une dévoyée qui soit une reine de l'élégance, de l'amour et de l'esprit ; une dévoyée qui puisse, à l'occasion, devenir fougueuse de passion, bonne ou mauvaise ; songez que cette femme aime le fiancé de sa fille, qu'elle le poursuit, et qu'il faut arriver, au dernier moment, à une circonstance accessoire qui fasse

reparaître un instant dans son cœur le sentiment de l'honneur, pour qu'elle renonce à son amour infâme, et qu'elle avoue tout haut son crime!... Et vous pensez que Bertal aura l'envergure nécessaire!... Pas moi!... Elle jouerait bien une dévoyée qui continuerait de vivre dans son monde, sous le masque, elle ne vaudra rien dans cette femme devenue carrément une femme galante.

— En effet! répondit Fortunio.

— Alors, que faire? à qui donner le rôle? intervint l'administrateur.

— C'est ce qu'il faut chercher, reprit Spire.

— Mon Dieu, cela me paraît assez simple, intervint M. Ostro: Zézette est pourvue; Mme Spire également, puisqu'elle jouera l'amie; Foubert est trop vieille; Meunier trop jeune, et ce n'est pas son genre; Labarre, il n'en faut point parler; Bertal est écartée; Dufour n'a rien de ce qu'il faut... Mais alors, qui? Je ne vois personne...

— Cependant, réfléchissez, messieurs! dit encore l'administrateur. Si personne ne joue le rôle, nous ne pourrons monter la pièce; or, cette pièce, nous la trouvons bonne; nous sommes persuadés qu'elle aura du succès, qu'elle effaçera le souvenir des deux ou trois malheurs que nous avons

eus avec nos dernières nouveautés... Eh bien, il n'est pas admissible que la Comédie se prive d'un succès faute d'une artiste pour tenir un rôle, elle qui a la première troupe du monde... Il nous faut quelqu'un à tout prix. Dussions-nous engager... Sarah Bernhardt!

— Ça, jamais ! répondirent plusieurs voix

On se taisait. Une préoccupation était sur tous les visages. On eut ditque chacun avait une proposition toute prête, mais qu'il n'osait la formuler. Le silence devenait pesant.

Tout à coup Faber se décida.

— Mais, il y a quelqu'un à qui nous ne pensons pas, et à qui le rôle conviendrait admirablement.

— Qui ça ?

— Mais... Lucinde.

— C'est vrai ! acquiescèrent Fortunio, Pithou, Ostro.

Spire crut habile d'intervenir, de faire de l'opposition, afin de les amener à persister dans leur sentiment par pur esprit de contradiction :

— Y pensez-vous, messieurs ? Et ces dames, que diront-elles. Elles qui nous ont fait promettre... Je sais bien qu'en Art ces choses-là n'ont aucune valeur. Mais, enfin, il y a une question de

tenue, de bonne réputation, et vraiment, Lucinde...

Cette tirade hypocrite fut accueillie par des sourires railleurs. Mais on ne la releva pas.

Fortunio dit seulement :

— Tout ça, c'est du sentiment, de la bourgeoisie. Ici, nous faisons de l'Art. Or, le rôle convient-il à Lucinde et pas à une autre?... Tout est là...

On délibéra encore quelque temps. Spire, qui jubilait *in petto*, fit encore quelque résistance, puis, tout-à-coup, les voyant bien convaincus, il changea de système, démasqua ses batteries.

— D'accord, messieurs, mais à cela il n'y a qu'un obstacle...

— Lequel?

— Lucinde ne jouera pas le rôle.

— Et pourquoi cela?

— Parce qu'elle a juré, je le sais, elle me l'a affirmé et peut-être à vous aussi, messieurs, qu'elle n'accepterait aucun rôle tant qu'elle serait pensionnaire.

— Mais que veut-elle donc? demanda Mouron.

— Que désire-t-on quand on est pensionnaire?...

... Enfin la question était nettement posée : tous

ceux que Lucinde avait gagnés à sa cause se sentaient soulagés ; le plus gros de la besogne était fait. Restait à donner un coup d'épaule.

— Diable! diable! diable! répétait interminablement Fortunio.

— Voilà ce que nous n'avions pas prévu ! faisait M. Ostro.

Et Faber :

— Comment nous tirer de là ?

Un silence. Puis, Pithou, ingénument, comme une naïveté :

— Mais d'une façon bien simple... nommons-la Sociétaire.

On se serait attendu à une explosion, à une tempête déchaînée tout à coup.

Il n'y eut rien. Quelques vagues objections, un rappel timide des promesses faites aux dames, quelques mots sur la tenue de la Maison.

Puis, M. Ostro résuma l'affaire d'un mot :

— Bah! les journaux nous reprochent de laisser des parts et des fractions en souffrance... Voilà une occasion pour leur fermer la bouche... Et puis, je ne serais pas fâché de voir un peu ce qu'ils diront, tous ceux qui se sont emballés le jour où Lucinde a été nommée pensionnaire.

Il y avait quatre oui catégoriques ; trois hésitations; on en référa à l'administrateur.

Celui-ci, qui avait fait toute sa carrière en ne disant jamais ni oui ni non, se tira encore une fois de la situation par la tangente :

— Que voulez-vous que je fasse, messieurs. Si je dis oui, Lucinde est admise d'emblée. Si je dis non, vous savez bien que l'égalité des voix dans le jury profite toujours à l'accusé...

On rappela Bouchu. On lui annonça que sa pièce allait entrer en répétition et on lui apprit que Lucinde en jouerait le principal rôle; et comme il s'étonnait, Spire lui expliqua d'un mot le mobile qui avait amené ce brusque changement de front :

— Ici, mon cher, nous savons quand il le faut, sacrifier tout à l'Art.

VIII

LE MARQUIS DE LA ROCHE BELVAL OU L'AGNEAU FURIEUX

Dans un compartiment de première, seul, le marquis de la Roche-Belval était étendu, les yeux mi-clos, un cigare aux lèvres.

Le train filait vers Nancy avec une rapidité qui, dans la nuit noire, à travers les rafales de neige, semblait vertigineuse.

Les glaces couvertes de givre laissaient à peine passer le regard ; au dehors, on n'apercevait qu'une immensité blanche, s'étendant à perte de vue, coupée seulement par instants rapides, d'éclairs rouges ou verts, quand on passait devant un signal.

Il était deux heures du matin.

On traversait la Champagne crayeuse ; le train filait dans une coupée, dont les parois à pic se

confondaient avec la blancheur des neiges couvrant le sol.

Contre son habitude, le marquis ne dormait pas. Il réfléchissait profondément, et, malgré le froid qui emplissait le compartiment et que les bouillottes à demi éventées étaient incapables de combattre, de grosses gouttes de sueur coulaient sur son front.

Il avait rejeté la couverture de voyage dont il s'était, au départ, enveloppé les jambes, et, du bout des doigts, il battait une marche rageuse sur le gras de sa cuisse.

Il profitait de la solitude pour laisser échapper parfois un juron d'homme embêté, pris dans une situation inextricable.

— Il faut pourtant bien que j'obtienne son consentement ! s'écria-t-il une fois, comme s'il se trouvait acculé à une impasse.

Et il passait en revue tous les moyens qu'il pourrait employer pour forcer la main à la vieille dévote, sa mère, qu'il s'en allait essayer de fléchir, d'amener à l'idée de son mariage avec Zézette Lambel, — une actrice ! !

— Bah! fit-il encore, se rassurant tout d'un coup, si elle me voit décidé à aller jusqu'aux

sommations judiciaires, elle fera tout pour éviter le scandale.

Et, tranquille cette fois, afin de se donner du courage et préparer des arguments pour la discussion prochaine, il se mit à imaginer de son mieux toute la scène, telle qu'elle aurait lieu dès son arrivée ; il ne voulait pas laisser les choses languir.

D'abord, à quatre heures, en débarquant à Nancy, il irait manger quelque chose chez Charles, afin de ne pas arriver chez lui au milieu de la nuit. A six heures et demie, seulement, il gagnait la maison où il était sûr de trouver sa mère déjà revenue de la première messe. Il y aurait des exclamations de surprise, — il n'avait pas prévenu de son arrivée, il avait à peine écrit, depuis six mois qu'il était à Paris, trois ou quatre fois, pour demander de l'argent — et, sans doute aussi, des récriminations, et des questions sur l'emploi de son temps, son pèlerinage au Sacré-Cœur, etc. Mais cela lui importait peu, il y couperait court d'une façon ou d'une autre, et irait droit au fait.

A ce moment, il était sûr d'une scène terrible ; une crise de larmes, accompagnée sans doute de tout un appareil de malédictions religieuses

d'exorcismes ; mais bast! il la subirait avec patience puisqu'il était sûr du résultat.

En arrivant à Nancy, il avait réussi à s'imprégner d'un courage féroce, courage de timide qui, une fois décidé, va droit au but, au risque de briser quelque chose ou de se briser en route.

Il fit comme il avait dit.

Chez Charles, il s'offrit un léger souper froid qu'il fit même partager à une habituée, ancienne connaissance à qui il accordait autrefois ses faveurs.

Puis, à six heures, il se dirigea pédestrement vers la Pépinière, près de laquelle s'élevait la maison de sa mère.

La neige avait cessé de tomber, mais il soufflait maintenant un vent glacial, qui soulevait en tourbillons aveuglants la neige de la route, courbait avec des mugissements sauvages les énormes peupliers plantés le long des chemins, de l'autre côté du canal.

Un autre mugissement se mêlait quelquefois à celui du vent : le bruit de la Meurthe débordée, roulant ses eaux dans la plaine, au loin, charriant des paquets de neige, des glaçons, des arbres déracinés, venant battre en bélier furieux les murs

des Grands-Moulins qui se dressaient au milieu de la nappe jaune, sale, comme des murailles de prison ou de caserne.

L'ensemble avait un aspect sauvage, effrayant; une image de l'hiver désolé tel que le connaissent les campagnes de l'est, plates, sans abri contre les vents glacés.

Le marquis lui-même en fût, un instant, impressionné.

Mais il se secoua, finit par arriver chez lui sans avoir rien perdu de son beau courage.

Il sonna, et dès que la vieille gouvernante l'eût reconnu, les cris de joie commencèrent. C'était positivement le retour de l'enfant prodigue.

Il trouva sa mère assise dans le même fauteuil que jadis, brodant comme toujours une interminable nappe d'autel. Quand elle l'eut reconnu, elle se leva péniblement, vint à lui, et l'embrassant avec un tremblement sénile:

— Mon fils, lui dit-elle, comme vous avez tardé !... Vous seriez-vous laissé prendre dans les filets de perdition de la moderne Babylone ?

Commencée sur ce ton, la conversation devait prendre le tour que le marquis avait prévu: on lui demandait une confession générale, des dé-

tails sur tous les jours, toutes les heures de sa vie.

Cela pouvait le mener loin.

Il préféra couper court, arriver droit à l'objet qui l'intéressait.

— Ma mère, dit-il d'une voix grave, je suis venu pour vous demander l'autorisation de me marier.

Elle leva les yeux, très étonnée:

— Mais, mon fils, il me semblait que vous étiez parti pour Paris dans le but de vous purifier par des visites à certains lieux saints avant d'épouser la jeune fille que j'avais choisie pour vous.

— Ma mère, ce n'est pas elle que je désire épouser !

— Et qui donc ? Prétendez-vous être plus clairvoyant que votre mère, savoir mieux qu'elle ce que vaut un cœur de femme, vous qui n'avez jamais rien vu de la vie humaine, vous qui...

— Ma mère, j'ai beaucoup vécu pendant mon séjour à Paris.

Elle devint pâle ; ses petits yeux, derrière ses lunettes rondes, étincelèrent, se mouillèrent, elle joignit les mains et contempla son fils, longuement.

Puis, tout à coup, dans une explosion de terreur :

— Dieu ! mon fils, vous avez vécu ! Qu'entendez-vous par là ?... Voulez-vous dire que vous avez cédé à l'esprit du mal, que vous avez mis le pied dans le courant de corruption qui emporte le monde aujourd'hui !... Vécu !... Mon fils, répondez-moi, mes leçons, mon dévouement, quarante ans d'abnégation et de solitude auraient-ils été impuissants à détruire en vous les germes du mal qui a emporté tour à tour chacun de vos aïeux ?

L'homélie avait toujours eu le don d'énerver le marquis. Mais celle-ci, revenant subitement après six mois de tranquillité, le mit hors de lui. Il s'était d'ailleurs tant soit peu grisé chez Charles, et puis, il lui semblait que, comme la crise devait fatalement se produire, il valait mieux la provoquer tout de suite, afin d'en avoir plus tôt fini.

Il la provoqua brutalement, avec une férocité à tuer une nature moins forte, moins parcheminée par la dévotion que sa mère.

— Quarante ans d'abnégation et de solitude, ma mère !... Mais c'est cela précisément qui pèse sur moi et que je vous reproche !... De quel droit

m'avoir ainsi soustrait à la vie, fait de moi un être à part, une exception ridicule, grotesque et stupide, en ce siècle d'uniformité !

Et il s'emballa, s'emballa, retrouva pour les lui jeter à la face toutes ses anciennes rancœurs, ses misères de garçon sanguin, élevé par des prêtres et des dévotes.

— Et vous croyiez avoir chassé de moi l'esprit du mal, comme vous l'appelez ! Vous n'aviez réussi qu'à m'enseigner l'hypocrisie nécessaire pour vous tromper, le jour venu ! Ecoutez plutôt.

Et il lui dit tout, comment il avait appris l'amour, et quelle vie en partie double il avait menée, dès lors, crapuleusement, se vautrant aux plus sales orgies, étonné lui-même de n'y avoir point ramassé quelqu'une de ces hideuses maladies qui font payer bien cher les rares instants d'un bonheur vil.

Il fut cru dans les termes, grossier, ignoble.

Elle écoutait, hypnotisée, les yeux fixes, morte, eût-on dit, sans le tremblement de plus en plus précipité de ses mains, de tous ses membres.

— Mon fils ! s'écria-t-elle enfin, je vous comprends ! vous êtes le digne descendant de ces en-

fants de Bélial qui ont empoisonné le commencement de ma vie, et vous en changez la fin en un insupportable martyre! Eloignez-vous de moi, je ne veux plus vous voir.

Le marquis s'était calmé un peu. Il adoucit sa voix, se rapprocha de sa mère et s'agenouillant devant elle :

— Ma mère, pardonnez-moi si je vous ai dit toutes ces choses que votre pureté n'eût jamais dû connaître; mais il fallait que je vous les disse pour vous faire comprendre quel changement s'est produit en moi.

Et il continua l'histoire de sa vie à Paris, pour arriver par un brusque détour, à son amour pour Zézette Lambel et à sa volonté formelle de l'épouser.

— Une actrice!... une de celles pour qui est mort votre père, pour qui est mort votre grand-père... jamais !

— Ma mère, je l'aime.

— Ne dites pas cela, mon fils; c'est l'esprit de perdition qui vous anime et vous aveugle.

— Ma mère, je l'épouserai.

— Vous attendrez alors que je sois morte!

— Je ne saurais attendre, et vous ne voudriez

pas me forcer de vous souhaiter une mort toujours plus prochaine.

— Je vous ai maudit de mon vivant. Je vous maudirai encore dans ma tombe !

— Paroles !... Croyez-moi, ma mère, accordez-moi votre consentement, cela vaudra beaucoup mieux ; car je suis décidé à aller jusqu'au bout, à employer les moyens que me donne la loi ; or, vous ne voudriez pas perpétrer ici le scandale des sommations judiciaires, vous ne voudriez pas que tout Nancy sût que, malgré vous, votre fils a épousé une actrice.

— Assez, mon fils, assez ! vous essayez de me convaincre par des raisons tirées de la vanité du monde ! Eh bien, Dieu m'est témoin que si j'étais seule, ces raisons n'auraient sur moi aucun effet. Mais je suis l'héritière d'un nom qu'aucun scandale public n'a jamais terni... Je ne ferai pas ce que mes aïeux n'ont pas fait !... Que Dieu me pardonne si j'écoute la voix de l'orgueil... C'est la première fois depuis quarante ans, ce sera la dernière !... Je consens donc à votre union sacrilège et je prierai Dieu qu'il ne vous fasse pas sentir trop lourdement le poids de votre iniquité !... Allez, mon fils, et s'il en est temps encore, tâchez

qu'une lueur de l'esprit d'en haut vous éclaire et vous ramène au droit chemin; sinon, que Dieu ait pitié de vous!

— Ma mère!...

— Allez, mon fils, ne reparaissez jamais devant moi, si vous commettez l'acte inique!

Le marquis allait sortir. Elle le rappela:

— Un dernier mot, mon fils. Cette fille que vous voulez épouser ne consent évidemment à vous prendre que pour votre fortune et votre nom!

— Ma mère, elle m'aime, j'en suis sûr!

— Fadaises!... Eh bien, votre nom, vous êtes libre de le trainer dans la boue; mais votre fortune, il ne sera pas dit qu'elle deviendra un instrument de corruption! Je vous deshérite, mon fils!...

Le marquis ne s'attendait pas à ce coup; il avait tout prévu, sauf cela. Or, il savait bien qu'il n'avait rien, personnellement, son père étant mort ruiné; tout ce qu'il pouvait prétendre, c'était l'héritage de sa mère; cet héritage perdu, il ne lui restait rien, que la misère.

Cette perspective lui rendit toute sa brutalité; il se rappela en un instant quelques vagues bri-

bes de droit qu'on lui avait enseignées autrefois ; et, avec un ricanement moqueur :

— Me déshériter, ma mère, vous savez bien que vous ne pouvez le faire complètement, et, étant données les économies que vous amassez depuis quarante ans, la part que m'assure la loi fera encore un joli dernier !

— De la chicane, maintenant ; fi, mon fils, que c'est laid !... Mais si vous chicanez, je ferai comme vous et je distribuerai ma fortune de mon vivant à des œuvres pies afin que des prières soient dites pour votre retour au bien, et plus tard pour le pardon de votre âme.

Cette fois, le marquis éclata d'un rire très parisien.

— Ah, bien ! ma mère, j'aimerais encore mieux cela. Je vous jure qu'avec la vie que vous menez depuis quarante ans, et celle que vous m'avez fait mener, au milieu de vos rats de sacristie et de vos dévotes, je n'aurais pas de peine, à la première tentative de donation à ce que vous appelez une œuvre pie, à vous faire bel et bien interdire, et alors, j'aurais tout !

... Elle n'en pût écouter davantage ; elle poussa un grand cri et s'affaissa dans son fauteuil.

Le marquis, sûr qu'elle n'était pas morte, sortit pour déjeuner :

— Ça été dur, disait-il, mais enfin, ça y est ! Zézette va être rudement heureuse.

IX

UN MARIAGE BIEN PARISIEN

Le mariage de Zézette Lambel avec le marquis de la Roche-Belval eut lieu le lendemain du jour où, au foyer, MM. les Sociétaires avaient appris à Mesdames leurs camarades qu'ils s'étaient décidés, pour assurer le succès de *Madame de Bernis,* à admettre Lucinde Noirmont parmi eux.

On avait pu croire, un instant, ce soir là, que la cérémonie serait retardée pour raison majeure, Zézette ayant cru bon de se livrer à de tels éclats de colère qu'on avait craint une attaque d'aliénation mentale, ou tout au moins de *delirium tremens.*

Elle avait rempli des échos de ses lamentations et de ses fureurs tout le foyer, tous les couloirs, les loges et les escaliers ; quelques portraits mal attachés avaient failli tomber des murs ; le

doyen, trouvant cette manifestation exagérée, lui avait parlé de prendre pour une prochaine matinée classique, le rôle de Clytemnestre ; mais elle s'était calmée subitement, était revenue à elle en une seconde, comme si toute cette révolution n'avait été qu'une scène de comédie préparée d'avance.

— Au fait, je suis bien bête de me tourner ainsi le sang pour une Maison où je ne serai plus demain !... Dans le fond, je me fiche de ça comme de l'an quarante !.... Une fois marquise et retirée du théâtre, que voulez-vous que ça me fasse si on fait monter le trottoir dans le Foyer !

A la vérité, Zézette n'avait pas été la seule à mal accueillir la grande nouvelle ; toutes ses collègues avaient passé successivement de l'extrême stupeur à la colère outrée ; on avait rappelé l'antique serment déjà rangé dans le magasin des vieux accessoires ; quelques-unes de ces dames avaient même parlé de tenir la promesse qu'elles avaient faite au premier jour, de quitter le théâtre pour n'être pas souillées par le contact de Lucinde. Mais la grosse Labarre avait, d'un mot, écarté cette solution :

— Démissionner ! vous n'y pensez pas, mes en-

fants! nous aurions l'air de lui céder la place. Nous montrerons bien mieux qui nous sommes en faisant bonne contenance. En restant, on verra le contraste; et pour peu qu'elle ait un peu d'esprit, elle finira elle-même par s'apercevoir qu'elle fait tache parmi nous.

On convint que ce *modus vivendi* était préférable à tout autre, et la grosse nouvelle qui avait failli mettre la Comédie en révolution n'y apporta guère plus de cinq minutes d'un trouble à peine apparent.

Seule, Zézette resta furieuse, et s'en alla, après la pièce, l'air renfrogné; mais les motifs vrais de sa colère étaient tout autres que ceux qu'elle avouait; et le marquis s'en aperçut bien, tandis qu'il la reconduisait, et qu'elle passait sur lui le restant de sa fureur:

— Mon pauvre ami, vous ne serez jamais parisien! La grosse nouvelle de ce soir, vous auriez dû en être informé depuis huit jours!...

— Mais, chère amie, je croyais que...

— Vous aviez tort de croire, voilà tout!... Est-ce qu'il ne vous aurait pas fait plaisir d'avoir à votre mariage, peut-être comme témoin, un prince du sang, une Altesse royale!

Le marquis ouvrait des yeux énormes. Il était évident qu'il ne comprenait rien à ce discours.

Zézette lui expliqua sa pensée :

— Certes, mon cher, cela aurait pu être si j'avais su que Lucinde allait être des nôtres!... Une fois sociétaire, j'aurais pu l'inviter comme les autres camarades, et elle ne m'aurait pas fait l'affront de venir seule, elle aurait amené le duc pour peu que je le lui eusse demandé !

L'ahurissement du marquis, devant cet inexplicable revirement, n'avait plus de bornes; mais il eût l'habileté de ne pas insister, de ne pas demander d'explications nouvelles; il préféra passer à une conversation qui lui tenait bien plus au cœur.

Un bras autour de la taille de Zézette, il se pencha vers elle, et avec une tendresse assoiffée :

— Oh ! demain, chère âme, demain !...

... La cérémonie du mariage fut une fête bien parisienne, et qui réunit en l'église de Passy, autour du couple si bien assorti (voir les échos artistiques et mondains), tout ce que les Arts, les Lettres et la Politique comptent d'illustrations et d'élégances.

Le bataillon de la Comédie était au grand com-

plet ; et les autres théâtres officiels avaient tenu à témoigner de leur sympathie en envoyant leurs meilleurs pensionnaires chanter la messe en l'honneur de Mme la Marquise de la Roche-Belval.

Jamais mariage du noble faubourg, gardien des traditions légitimistes et cléricales, n'avait vu pareil recueillement : ces dames priaient, se signaient, suivaient les paroles du prêtre, comme si elles eussent été au théâtre : c'était profondément touchant et parfaitement grotesque.

Zézette était en robe blanche !..

Près d'elle on remarquait beaucoup une vieille dame à la chevelure de neige, la figure cachée par un épais voile noir, qui marchait, appuyée au bras d'un grand domestique d'allure dévotieuse : la mère du marquis, dont l'actrice avait exigé la présence.

Tout se passa admirablement : la journée fournit aux faiseurs de petite chronique parisienne, une belle tartine pleine de savantes réclames pour les couturiers, carrossiers, fleuristes, etc., qui avaient concouru à l'éclat de la fête.

A deux heures, le marquis et sa femme montèrent en voiture, se dirigeant vers la gare de Lyon ; ils allaient cacher leur bonheur dans une

villa louée pour trois mois, près de Cannes.

La mère du marquis rentra seule, aussitôt après la sortie de l'Eglise, au Grand-Hôtel où elle était descendue.

Dans sa voiture, loin de tous les yeux, elle pleurait, et, les mains jointes, implorait la pitié céleste.

Quoi ! elle avait consenti au mariage de son fils avec une maudite ! Pis encore ! elle avait sanctionné cette infamie de sa présence !...

Des sanglots lui déchiraient la gorge, l'étouffaient au souvenir des scènes qu'elle avait eues avec son enfant.

Ne l'avait-il pas menacée de la faire interdire, si elle le déshéritait ! Et puis, son consentement arraché par mille menaces, n'avait-il pas déclaré qu'il ne pouvait se contenter d'une signature, n'avait-il pas exigé qu'elle quittât la retraite où elle voulait ensevelir sa honte, pour venir à Paris, la cité de perdition, assister à toute l'ignoble comédie !

Zézette, en effet, avait fort mal reçu le marquis au retour de son premier voyage à Nancy ; s'imaginait-il qu'elle voulait avoir l'air d'entrer dans une famille contre le gré de l'un de ses membres ?

qu'elle se marierait en cachette, comme une fille des rues qui a pris dans ses rets un jeune fou ?... Si le mariage ne devait pas avoir lieu au grand jour, en présence de la mère elle-même, elle retirait sa parole, il n'y avait rien de fait !... et le marquis avait bien été forcé d'obéir, de retourner à Nancy, et Dieu sait par quelles menaces nouvelles il avait décidé sa mère.

On dût porter la vieille dévote pour la ramener à sa chambre, située au premier étage ; elle était exténuée ; ou voulut faire venir un médecin, la soigner ; elle refusa toute assistance, se fit seulement installer dans un fauteuil devant son écritoire, et resta seul.

Elle avait, devant elle, une feuille de papier timbrée à ses armes ; elle prit une plume et commença d'écrire :

Paris, le...

« *Je donne à l'église Saint-Èvre toute la*
« *partie de ma fortune dont la loi...*

Mais un grand tremblement lui arrêta le bras ; sa respiration devint sifflante ; elle leva les mains au plafond, se dressa presque, cria :

— Mon Dieu, donnez-moi la force de punir !...

Puis retomba, les yeux grands ouverts, vitreux, la bouche baveuse — morte.

Vers la même heure, Zézette qui avait veillé plus longtemps que le marquis, s'endormait dans le coupé-lit, et une phrase errait sur ses lèvres, attristant son sommeil :

— L'imbécile !... Dire qu'il aurait pu avoir un prince pour témoin !

X

SOCIÉTAIRE !!

Bouchu était décidément un veinard.

Ses trois actes séniles furent trouvés, par le public de la première, d'un modernisme parfait.

Si l'on ne dit pas qu'un Molière était né, c'était seulement pour ne pas trop porter aux nues un confrère qu'on se promettait de repincer au tournant.

Mais on l'applaudit en conscience.

Le gros homme en pleurait de joie. Dans la coulisse, il attendait ses acteurs à chacune de leurs sorties, et leur serrait les mains à les briser, les embrassait presque pour leur témoigner sa reconnaissance.

Lucinde obtint sa bonne part des applaudissements du public et des remerciements de Bouchu.

Elle joua le rôle de *Madame de Bernis* avec

une véritable maîtrise, sachant donner de la vie et du piquant aux scènes les plus surannées, et, aux autres, à celles qui, mal jouées, eussent paru ridicules, un tour émouvant qui les faisait accepter, applaudir même.

Au Foyer, toute la Maison au grand complet, moins Zézette, exultait.

— Que vous disais-je, Messieurs, répétait l'Administrateur général, avons-nous eu tort de jouer *Madame de Bernis* « quand même ! »

Bérard, ami personnel de Bouchu, affirmait :

— Vous tenez un succès certain pour toute la saison !

Toutes ces dames étaient du même avis, et, malgré leur incurable vanité, elles étaient bien forcées d'avouer, entre elles, qu'on avait eu raison de prendre Lucinde, que cela promettait, pour les parts de l'année, une plus-value agréable à percevoir.

Aussi, le froid des anciens jours avait-il disparu, et on entourait Lucinde, comme si elle avait été de tout temps accueillie à bras ouverts dans la Maison.

Le Tout-Paris, qui était venu cette fois en masse et sans arrière pensée, assistait à ce triomphe

comme il avait assisté naguère à la grande prise d'armes qui avait si piteusement avorté. Mais personne n'avait l'inconvenance de rappeler la scène qui avait eu lieu dans le même Foyer quelques trois mois auparavant; à quoi bon! on se serait fait des ennemis, et on aurait paru se départir de ce vernis d'indifférence qui est le suprême bon ton dans le monde du Boulevard et des Théâtres.

Le ministre des Beaux-Arts, le spirituel confrère, dissimulait sous sa moustache blond déteint, plus avachie que jamais, son sourire narquois, et comme il s'appuyait, suivant son habitude, à la cheminée monumentale, Ferville qui s'était approché de lui, murmura à son oreille :

— Eh bien, monsieur le ministre, vous rappelez-vous la dernière première qui a eu lieu dans la Maison?... Quel siége vous avez subi! Et quel changement depuis...

— Chut! mon jeune ami, ne réveillez pas ces mauvais souvenirs; ces dames ne vous en sauraient aucun gré.

— Je m'en doute; mais c'est amusant tout de même.

— Bah! toute la vie parisienne, artistique,

littéraire ou politique est faite de ces revirements là ; c'est le darwinisme, la sélection au profit des plus forts, appliquée à la société contemporaine. Mais il ne faut pas se moquer des vaincus ; ils se retourneraient pour vous mordre.

Le pamphlétaire maigre disait au chroniqueur gras et myope :

— Voilà nos louves changées en brebis !

Et l'autre répondait :

— Elles n'en valent ni plus, ni moins.

Seul, au milieu de l'allégresse générale, Spire promenait une figure renfrognée, inquiète. Il errait dans les couloirs, paraissait nerveux, impatient, semblait attendre quelque chose.

Tout à coup, il aperçut Lucinde qui se dirigeait vers sa loge pour faire un léger changement à son costume. Il fila derrière elle, et la rejoignit au moment où elle ouvrait la porte.

— Ah ! c'est toi, dit-elle. Entre !

— Eh bien ? demanda-t-il, haletant, quand il fut entré.

— Eh bien, quoi ?

— Es-tu contente ? Est-ce pour aujourd'hui ?

Elle éclata d'un rire fou... Spire en voulut pro-

fiter pour l'enlacer. Elle se recula vivement, redevint sérieuse, lui dit froidement :

— Ah ça ! mon cher, tu plaisantes, je crois. Est-ce que tu t'imagines vraiment que tu as gagné ta récompense, ou est-ce que tu veux te jouer de moi ? Penses-tu sérieusement que c'est grâce à ton influence que j'ai été nommée sociétaire. Alors, tu te trompes joliment. S'il n'y avait eu que toi, je pourrais attendre longtemps encore. Heureusement, je n'ai pas cru un mot de tes promesses, et j'ai travaillé moi-même pour arriver à mon but.

Et elle lui raconta en détail toutes ses manœuvres, comment elle avait acheté, un à un, chacun des membres du Comité qu'elle estimait lui être utiles.

— Tu vois, conclut-elle, que je n'avais nul besoin de toi. J'avais assez de partisans pour me passer de tes services. Il n'y a donc aucune raison pour que je te paie.

Spire était atterré :

— Mais alors, tu t'es moquée de moi ! s'écria-t-il.

— Tu te décides enfin à t'en apercevoir !

— Oh ! !

Il tomba écrasé sur un divan. Ce brusque avortement de ses projets, cette fin de non-recevoir opposée à son désir furieux, cette négation d'une dette dont il se regardait comme le créancier, l'affolaient. Son sang longtemps contenu par l'espoir d'une lointaine mais sûre satisfation, bourdonnait, l'étouffait.

Lucinde ouvrit une fenêtre.

— Gare à l'apoplexie, dit-elle à Spire.

Mais il se dressa, se jeta sur elle, complètement ivre ou fou :

— Tu vas me payer tout cela ! criait-il, ou sans cela !...

Et il levait le poing comme pour frapper.

Mais, sans s'émouvoir, elle prit sur sa table de toilette un mignon revolver, et le braqua sur le comédien :

— Allons! calme-toi! lui dit-elle, trés doucement. Cela vaudra beaucoup mieux... Tu aurais bien pu t'apercevoir depuis longtemps que je ne veux plus de toi. A quoi bon insister! Il y a vingt ans que tu me répugnes... Donc, sois bien persuadé que tu ne m'auras jamais plus, ni de gré, ni de force, ni en menaçant, ni en payant. Va-t'en et n'en demande pas davantage. Ou j'appelle, et,

à tous ceux qui viendront, je raconterai la petite intrigue que nous avions combinée ensemble pour me faire entrer ici, ainsi que le prix du, marché. Tu pourras alors poser au bon mari, tout à ton aise! Allons, va, et n'essaie pas de me maltraiter ou je te tue comme une bête malpropre!...

A reculons, lentement, il gagna la porte.

Une larme coulait de ses yeux rougis.

Sur le seuil il voulut essayer d'une dernière prière; les mains tendues, à genoux, il cria:

— Lucinde...

Mais la porte se ferma et il entendit l'artiste qui disait très haut à son habilleuse:

— Annette, faites brûler du sucre.

Il partit furieux...

... Pendant le dernier acte, qui ne fut qu'un long roulement d'applaudissements, un mot d'ordre courut :

Lucinde invitait toute la Maison à souper chez elle, avec quelques journalistes, et quelques amis du Tout-Paris. Des voitures, commandées d'avance, attendraient tous les invités à la sortie.

On irait, bien entendu, car on ne pouvait plus maintenant continuer la quarantaine ; ce serait

ridicule; il valait mieux se réserver pour l'avenir. Du reste, n'était-il pas intéressant de voir cet hôtel dont on disait merveilles ? et puis, qui sait, Lucinde ferait peut-être amende honorable, s'humilierait devant ses nouvelles camarades pour les remercier du grand honneur qui lui avait été fait...

A peine le rideau tombé, tandis que le nom de l'auteur était acclamé, on courut s'habiller.

A minuit et demi, douze voitures emportaient les invités vers l'hôtel de Lucinde.

On était très gai, car on s'apprêtait à bien passer la nuit.

L'hôtel était illuminé du haut en bas, et, sur le perron couvert de tapis, une armée de domestiques attendaient.

La vue de la salle à manger, c'est-à-dire du jardin d'hiver où la table avait été dressée au milieu d'une véritable forêt de plantes grasses, d'arbres des tropiques où des fleurs fantastiques allumaient des étoiles écarlates, jaune d'or, bleues, oranges, arracha à tous des cris d'admiration.

Le duc n'était pas là.

On y prit à peine garde.

La griserie des rires et des conversations, dans

les voitures, la vue des richesses entassées chez Lucinde avaient rompu toute glace.

On s'installa dans un beau désordre, voisinant suivant les préférences secrètes ou connues de chacun.

Et le souper commença au milieu d'une gaîté folle.

A deux heures du matin, la fête battait son plein. On avait, pour s'amuser, aligné sur un buffet, toutes les bouteilles vidées depuis le début du repas, et l'armée encapuchonnée d'or, d'argent ou de cuivre multicolore s'étendait sur quatre files, tout autour de la serre.

Bouchu profita d'un instant de silence pour se lever, le verre à la main.

— Un toast! un toast! cria-t-on.

— Silence!

— La parole à l'orateur !...

— Je bois... commença Bouchu.

Et il porta un toast enthousiaste à la maîtresse de la maison, à l'artiste grâce à laquelle son œuvre avait triomphé ce soir-là, à l'amphytrionne qui les faisait souper comme des rois.

— A Lucinde Noirmont, à Madame Lucullus! conclut-il en vidant sa coupe.

On applaudit.

Lucinde répondit en quelques mots, en profita pour remercier la Comédie qui l'avait accueillie d'une manière si aimable et lui avait permis de débuter aussitôt après sa nomination.

Alors, M. le Doyen se leva à son tour, la coupe en main.

A demi-tourné vers Lucinde, il avait devant lui l'immense vitrage de la serre; au dehors, la nuit était superbe; la lune illuminait le ciel, lui donnait cette teinte bleue à reflets d'argent des nuits d'hiver.

Dans le lointain, par delà le pont de l'Alma, on apercevait, déjà sorties de terre, les charpentes métalliques des palais de l'Exposition.

La tour Eiffel dessinait sur le ciel sa gigantesque toile d'araignée.

M. Ostro parlait d'une voix grave, se plaisant à justifier sa réputation d'improvisateur élégant.

— Je bois à notre nouvelle camarade! s'écria-t-il, après quelques jolis lieux communs.

— Bravo! Bravo!

Puis, sa coupe remplie à nouveau :

— Je n'ai pas fini, mes amis, accordez-moi un instant encore.

On se tut. Il continua :

— Je bois aussi à notre chère Maison qui, grâce à la nouvelle Sociétaire, possèdera un grand premier rôle de comédie pour l'année de l'Exposition !

Les vivats emplirent l'hôtel, firent trembler les vitrages de la serre.

Bérard, très gris, pleurait d'attendrissement.

Madame Spire vint embrasser Lucinde longuement.

— Au nom de nous toutes ! cria la grosse Labarre.

Et la petite Dangeau renouvela son baiser... sur les lèvres.

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

Châteauroux. — Typ. et Stéréotyp. A. MAJESTÉ.



